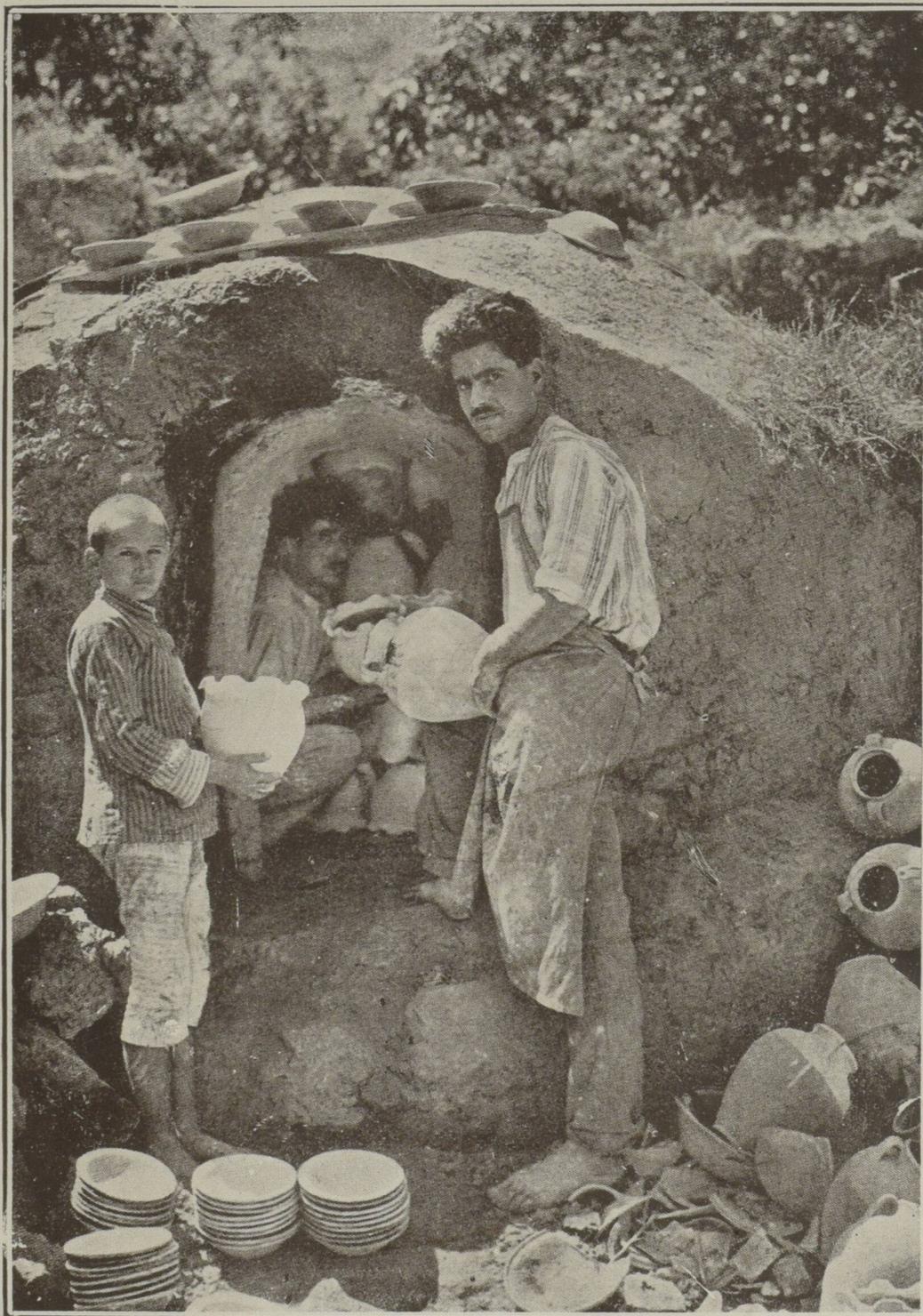


# L'APOTRE



Un four à poterie, dans l'île de Chypre

**MAGAZINE CATHOLIQUE**

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

# SOMMAIRE

AOÛT 1928

## TEXTE

Pages

529 — Au pays de Galles.....	THOMAS POULIN.
531 — Le remplaçant.....	ARTHUR DOURLIAC.
533 — Excursions dans le ciel.....	Abbé TH. MOREUX.
535 — Un inventeur Canadien Français à Paris.....	CHERCHEUR ( <i>Le Bull. des Rech. hist.</i> )
537 — Chronique des Lettres : <i>Fées de la terre canadienne</i> .....	FERDINAND BÉLANGER.
539 — Éphémérides canadiennes : juillet 1928.....	
541 — Les maladies de l'enfance : De la maladie de cœur.....	Dr PIERVAL ( <i>La Maison</i> ).
542 — Recette contre l'enrouement.....	
543 — Où se trouve le vrai bonheur?.....	PIERRE LÉPINE.
544 — Propos de vacances.....	JEANNE LE FRANC.
544 — Boîte aux lettres.....	JEANNE LE FRANC.
545 — Les grand'mères ( <i>poésie</i> ).....	A. SEGALAS.
546 — Pour s'amuser.....	
547 — Le Coureur des bois ( <i>feuilleton</i> ).....	GABRIEL FERRY.
574 — Table des matières.....	

## ILLUSTRATIONS

530 — Caravane passant au pied du Mont Sinaï.....
534 — Vue de Port-Burwell, dans l'Ungava.....
536 — Le métier à tisser.....
540 — Feu Amable Proulx.....
576 — Une industrie rurale en vogue autrefois dans nos campagnes. . .

---

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

---

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et États-Uni, \$2.00 par année**

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, AOÛT 1928

N° 12

## *Au pays de Galles*

**L**E Canada n'est pas le seul pays à se trouver en face du problème bilingue. Le Pays de Galles est aussi de ceux-là.

L'Angleterre semble toutefois plus préoccupée de garder intacts les éléments techniques qui la compose que ne le sont certaines de nos provinces.

Aussi, le Bureau de l'Instruction publique ordonnait-il en 1925 une enquête pour rechercher quelle est la situation de la langue galloise et les moyens d'en assurer le maintien.

Le comité chargé de cette besogne vient de publier son rapport. On y voit qu'il y a similitude entre ce document et le rapport que publiait en Ontario la Commission nommée par M. Ferguson, pour enquêter sur la situation des écoles anglo-françaises.

Toutefois, on y voit aussi que le rapport anglais est plus net, va plus droit au but, parce que, sans doute il s'adresse à une opinion publique n'entretenant pas de préjugés contre le gallois ; ce qui n'était pas en Ontario à l'égard du français.

\*

\* \*

Les statistiques recueillies au cours de cette étude assez longue indiqueraient que, depuis trente ans et généralement, l'usage du gallois n'a pas diminué. Cependant, dans certains districts, on remarque que l'anglicisation fait des progrès considérables et qu'on en est rendu à considérer la langue maternelle moins respectable que l'anglais, cela surtout parmi les jeunes filles.

On attribue ce résultat au manque d'attention portée par les autorités scolaires au gallois, au fait que l'on ne s'est pas suffisamment préoccupé de former de bons professeurs gallois et à la situation d'infériorité faite aux écoliers voulant passer leurs examens de promotion aux écoles secondaires.

N'est-ce pas la même situation partout, et substituons le mot français au mot gallois et nous aurons une peinture assez exacte de ce qui était en Ontario, lorsque M. Ferguson nomma sa commission d'enquête.

On trouve la même triste situation dans les autres provinces anglaises.

Le comité anglais d'enquête a fait une autre constatation qui corrobore bien l'opinion de nos pédagogues bilingues. Le fait de mêler l'anglais au gallois dans les écoles, affirme-t-il, a généralement fait faillite, parce qu'on introduit trop vite l'enseignement de l'anglais.

Le résultat de ce régime est qu'après huit à neuf ans de fréquentation des écoles, les enfants sont incapables de parler et d'écrire convenablement l'anglais ou le gallois. Aussi, certains instituteurs emploient une langue "métisse" qui n'est ni de l'anglais ni du gallois, et ressemble plutôt à un dialecte.

N'est-ce pas là encore ce qui se passe partout, lorsqu'on adopte des méthodes anti-pédagogiques ? S'il y avait des malins en ces pays d'Angleterre, n'inventerait-on pas le "London-English" comme on a mis sur pied de "Parisian French" ?

\*

\* \*

Les recommandations de ce comité extraordinaire ne sont pas moins intéressantes. On y

veut, par exemple, qu'un inspecteur gallois soit chargé de la surveillance de l'enseignement du gallois ; qu'un subside soit voté pour assurer la publication de livres convenables.

On veut encore que, dans les universités et les collèges, le personnel de l'enseignement gallois soit augmenté, que l'enseignement dans ces départements de sujets comme l'hébreu, le grec, la philosophie, les sciences économiques et l'agriculture se donne dans la langue maternelle ; qu'un comité soit formé pour la compilation du vocabulaire technique.

Le rapport demande naturellement une meilleure formation des instituteurs ; que de plus en plus la langue de communication soit le gallois. Il va même jusqu'à recommander que dans les écoles fréquentées par les tout petits, dans les centres où il se parle un peu de gallois, mais où l'anglais est prédominant, on ne se serve que de la langue maternelle, en se gardant d'y introduire une langue seconde.

Et pour répondre à toutes les constatations faites, le Comité recommande que l'on tienne plus compte du gallois dans les programmes d'examens d'entrée aux écoles secondaires.

Le Comité va plus loin encore et demande aux églises et aux institutions théologiques de faire suivre un cours de gallois à ceux qui devront faire du ministère parmi la population

galloise. Elle va jusqu'à demander que la loi imposant l'usage exclusif de l'anglais dans les cours de justice du pays de Galles soit rappelée.

\*

\* \*

Nous nous trouvons évidemment en face d'un Bureau d'Education qui veut absolument le maintien de la langue maternelle dans le pays de Galles. C'est donc qu'en Angleterre on recherche plutôt l'unité dans la diversité que dans l'assimilation.

La méthode est excellente et a toujours réussi.

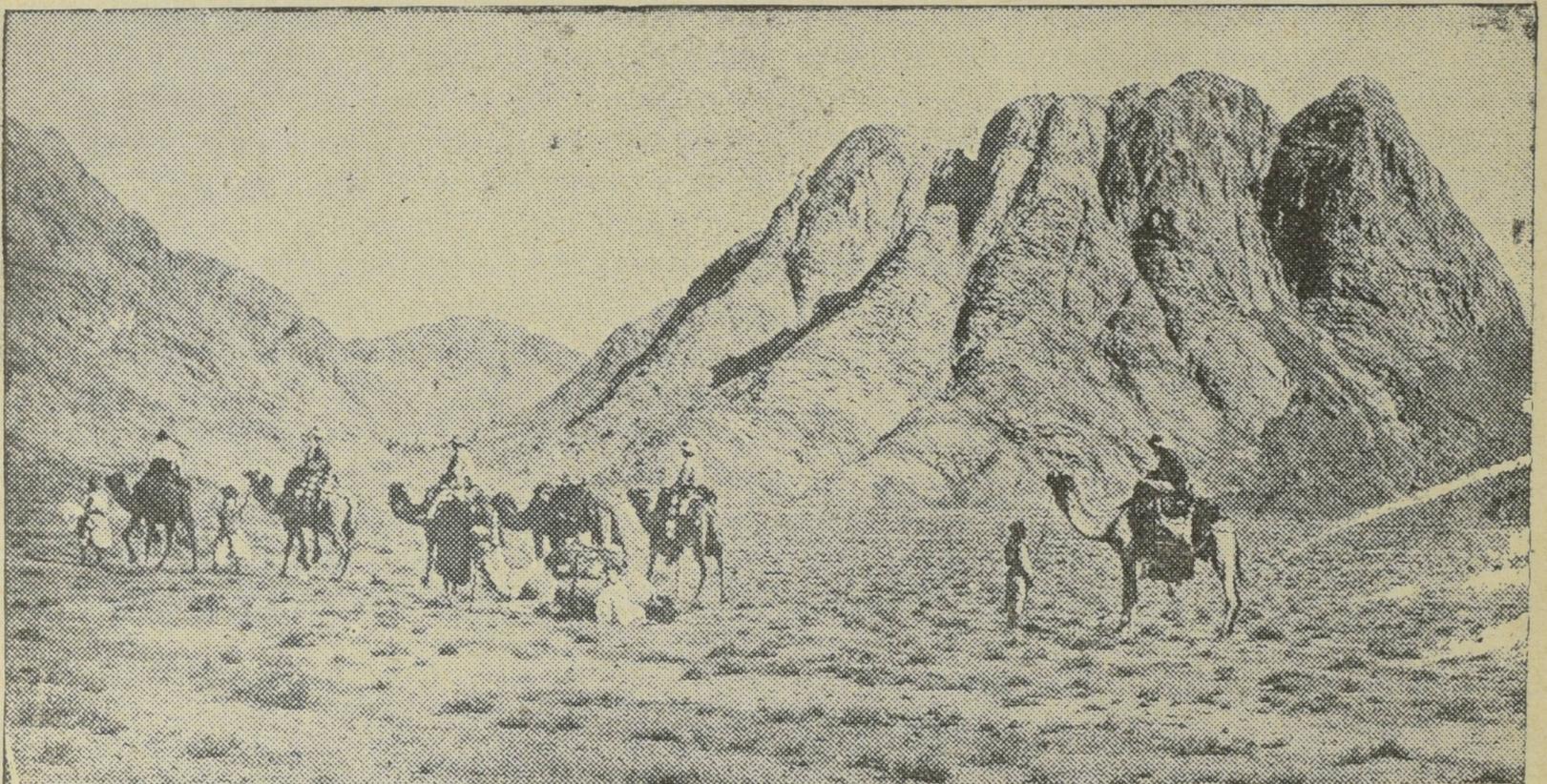
Il fait bon de le marquer, parce qu'en certaines de nos provinces canadiennes, on ne jure encore trop que par l'assimilation comme moyen d'apporter l'unité nationale.

Ce n'est malheureusement pas là qu'on aboutit, mais à l'injustice mère de tous les malaises.

La famille ne reste pas longtemps unie si on ne sait tenir compte des caractères ; mais elle saura faire sa marque si on sait au contraire cultiver la personnalité de chacun de ses membres.

Après le rapport ontarien, celui du Pays de Galles devrait avoir un bienfaisant effet dans nos provinces anglaises.

Thomas POULIN.



CARAVANE PASSANT AU PIED DU MONT SINAI

## Le remplaçant

**U**NE triste chambre d'hôpital qu'éclaire faiblement un pâle soleil d'automne. Dans l'étroit lit de fer, un jeune homme aux traits énergiques, creusés par la souffrance, au regard intelligent, déjà voilé par les ombres de la mort.

A ses côtés, un vieillard, le visage décomposé, les yeux fixes, rivés à ceux du mourant comme pour retenir la vie qui s'éteint, serrant d'une étreinte désespérée sa main inerte, comme pour l'arrêter au seuil du tombeau.

C'est le père.

Un interne, debout, contemple avec une douloureuse émotion cette scène de deuil sans songer à essuyer deux grosses larmes qui roulent dans sa barbe brune.

Dans un coin, la sœur égrène son chapelet.

La mort est là, on la devine, on la sent... pourtant elle attend... elle hésite... elle ne reconnaît pas sa victime.

Dans cette maison, d'ordinaire, ceux qu'elle emporte sont plus légers ; ce sont des mains d'enfants qu'elle glace, ce sont des yeux d'enfants qui se ferment à la terre pour s'ouvrir au ciel.

Cette fois, à la place de la frêle créature, déjà marqué du sceau fatal, un homme s'était couché.

Comme Jésus à Naïm, il avait rendu un fils à sa mère ; mais il n'était pas Dieu et la mort vaincue se vengeait en le foudroyant à son tour.

Il avait vingt-cinq ans, il était interne à Sainte-Eugénie, lauréat du dernier concours ; un avenir de gloire et d'honneur s'ouvrait devant lui.

Et il allait mourir étouffé par cet assassin qui vous prend à la gorge : le croup.

Et il avait un père !

— Père, je voudrais... quand je ne serai plus... que vous adoptiez un enfant... pour me remplacer près de vous... et consoler votre vieillesse... si seule... pauvre père !

— Ton vœu sera exaucé, mon enfant.

...La porte s'est ouverte :

— M. Vauquelin, Sa Majesté, instruite de votre noble conduite, vous envoie la croix d'honneur avec ses félicitations.

Une faible rougeur colore le visage du mourant, tandis que le pauvre père, les yeux troublés, épingle le ruban rouge sur la chemise blanche.

— Merci... merci...

Et tournant, avec effort, la tête vers le jeune interne :

— Jaquin... un polichinelle à mon petit malade... pour fêter ma croix.

Comme il quittait le cimetière, au bras de l'ami de son fils, le père, en se retournant

une dernière fois, aperçut une femme pauvrement vêtue qui déposait une humble couronne sur la terre fraîchement remuée.

C'était la mère du petit enfant sauvé.

— Bonjour, madame Sorbier, toujours à l'ouvrage.

— Oui, monsieur Philippe, tenez, vos chemises sont finies, j'allais vous les porter.

— Merci, donnez-les moi, je vais chercher votre argent.

C'était un modeste intérieur d'ouvriers, mais où régnait une scrupuleuse propreté, les meubles de noyer reluisaient comme le plus brillant acajou, et, dans son cadre de bois noir, le portrait en pied de feu Jean Sorbier, ex-brigadier de gendarmerie, semblait sourire à la bonne ménagère qui tenait si bien sa maison.

Une porte ouverte laissait voir une chambre plus petite avec un lit de fer, une table volante et une bibliothèque pendue au mur et chargée de gros livres à mine rébarbative.

Mme Sorbier était demeurée veuve, deux ans après la naissance de son fils Jules, et elle avait grandement peiné pour l'élever avec son travail.

Le gamin était vif, pétulant, mais studieux, et la mère soupirait en songeant que ses modiques ressources ne lui permettraient pas de lui faire continuer son éducation, quand, un beau jour, elle reçut une lettre du proviseur du lycée Saint-Louis, lui annonçant que la pension de l'enfant était payée par une personne qui désirait garder l'anonyme et qu'elle pouvait amener le petit Jules.

On juge de l'étonnement et de la joie de la pauvre femme qui voyait ainsi réaliser son rêve et qui, chaque soir, dès lors, pria ardemment le ciel pour ce protecteur inconnu, dont les bienfaits ne devaient pas s'arrêter là.

En effet, Jules ayant brillamment terminé ses études, et désirant faire sa médecine, reçut, régulièrement, une petite pension et la somme nécessaire à chacun de ses examens.

— Je n'ai qu'un regret, répétait souvent la veuve, c'est de ne pouvoir remercier l'homme généreux qui nous comble ainsi de ses bontés.

— Bah ! répondit M. Philippe, son confident habituel, c'est quelque vieux général à qui votre mari aura sauvé la vie, quand il était soldat.

Ce M. Philippe, qui habitait depuis vingt ans bientôt le logement parallèle à celui de la mère et du fils, était un petit vieillard propre et soigné dans toute sa personne, toujours exactement vêtu de noir, et qui vivait seul, de ses petites rentes, sans que nul pénétrât jamais dans son logis. Chaque dimanche il s'en allait après son déjeuner et ne rentrait que pour l'heure du dîner.

Un locataire raconta l'avoir rencontré, un bouquet à la main, dans les environs du Père-Lachaise, et Mme Sorbier, elle-même, crut

bien le reconnaître, un jour, dans une allée de la vaste nécropole.

Mais c'était une femme discrète, sans le moindre grain de curiosité attribuée à son sexe, ne se mêlant des affaires de personne, et comme le petit Jules (toujours les enfants terribles !) s'était attiré un *non* bien sec, en demandant :

— C'est-y pas vous, monsieur Philippe, que nous avons aperçu cette après-midi au cimetière ?

Elle comprit que ce sujet était pénible au vieillard et détourna la conversation, désolée qu'elle eût été de lui causer le plus léger chagrin.

Il faut dire qu'elle avait pour son voisin une affection reconnaissante, mêlée de vénération, depuis la maladie de son fils (une rougeole pourprée qui avait failli l'emporter à huit ans), pendant laquelle M. Philippe l'avait aidée de ses conseils, de ses soins, et même de sa bourse, s'installant au chevet du petit malade, le veillant, le gâtant, comme un bon papa, avec un dévouement dont la mère ne parlait jamais que les larmes aux yeux.

Et pourtant (comme on se trompe) jusque-là elle aurait juré qu'il détestait les enfants en général et Jules en particulier, tant il avait toujours un regard dur, une parole amère pour ces pauvres innocents qui ne lui avaient cependant rien fait.

Mais, à partir de cette époque, il changea complètement de manières, s'intéressant à la santé du garçonnet, à ses études, et le récompensant de son application par des cadeaux, bien modestes, mais qui n'en touchaient pas moins vivement le cœur de la mère.

Parfois, cependant, quand le gamin accourait joyeusement vers celui qu'il appelait *grand-père*, il s'arrêtait frappé de l'altération de ses traits ; mais ce n'était qu'un nuage aussitôt dissipé, et le vieillard souriait au blondin en l'embrassant.

Une seule fois, il se fâcha contre lui.

Maître Jules, curieux et malicieux entre tous, ayant profité de la porte entrabaillée par mégarde, s'était glissé dans l'appartement défendu, et, apercevant un grand tableau voilé de noir et surmonté d'une croix d'honneur, il allait soulever le crêpe, quand il se sentit rudement saisi par l'oreille et jeté dehors avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Il ne se vanta pas de sa mésaventure et M. Philippe lui dit simplement :

— Tu sais !... que je ne t'y reprenne jamais.

Mais cela d'un ton tel que l'enfant en garda une profonde impression.

— Voilà vos quarante francs, avec tous mes remerciements, madame Sorbier ; ce n'est pas trop cher, car je trouverais difficilement une ouvrière plus habile et respectant mieux mes manies.

— Merci, Monsieur, cela complète juste la somme du prochain examen de Jules.

— Bah ! son protecteur ordinaire ne lui fera pas défaut.

— N'importe, j'aime mieux prendre mes précautions.

— Je n'ai pas entendu rentrer notre jeune homme, hier soir.

La mère soupira.

— Hum ! il se dérange ?

— Il faut bien que jeunesse se passe, Monsieur.

— Sera-t-il prêt pour son concours d'internat ?

— Oh ! certainement... je... je l'espère...

Et, pour cacher son embarras, elle prit les pièces d'or et ouvrit l'armoire.

— C'est ma tire-lire ou plutôt celle de Jules, dit-elle en sortant une boîte de dessous une pile de linge...

Mais elle s'arrêta interdite.

La boîte était vide.

— Qu'avez-vous ? est-ce que l'on vous a volée ?

— Impossible ! — l'argent y était encore hier matin et personne n'est entré ici que Jules.

Une pâleur subite couvrit son visage et une poignante angoisse lui serra le cœur.

— Ce n'est pas lui... oh ! ce n'est pas lui ! Monsieur ! s'écria-t-elle en rencontrant le regard scrutateur du vieillard.

Mais, en même temps, ses forces l'abandonnèrent, elle tomba sur une chaise et éclata en sanglots.

— Voyons, ma chère dame, ne vous désolez pas et ayez confiance en moi, ne suis-je pas votre plus vieil ami, Jules a des mauvaises connaissances... il se dérange?...

— Il joue, dit-elle très bas.

— N'importe... rien n'est désespéré, il a du cœur, seulement il a besoin d'une leçon...

— Monsieur...

— Soyez tranquille... ou je me trompe fort, ou il n'en méritera pas une seconde.

— Mais je crains...

Elle n'acheva pas...

La porte fut violemment poussée.

Un jeune homme parut sur le seuil.

Il était fiévreux, défait, les traits creusés par l'insomnie.

A la vue de sa mère anéantie, de l'armoire ouverte, il comprit tout et devint livide.

— Voilà votre œuvre, Jules, dit sévèrement le vieillard.

Comme les natures faibles et violentes, le coupable s'en prit à ce tiers importun dont l'intervention l'irritait.

— Je suis prêt à recevoir les reproches de ma mère, Monsieur, mais non les vôtres.

— Mon fils !

— Vous les recevrez pourtant, Jules, si vous ne rougissez pas devant celle qui travaille sans cesse pour subvenir à vos folies, je vous forcerai à rougir devant moi.

— Devant vous !

— Oui, devant moi, qui vous ai fait ce que vous êtes, qui depuis quinze ans paye votre éducation. . .

— Vous ! c'était vous ! s'écria Mme Sorbier en joignant les main.

Mais l'exaspération du jeune homme ne connaissait plus de bornes.

— Ah ! c'est vous ! et bien ! je ne vous en remercie pas ; au lieu d'un ignorant simple et heureux comme mon père, vous avez fait un déclassé, un misérable qui, à cette heure, n'a plus qu'à se brûler la cervelle.

— Mon enfant ! !

— Et pour quoi cela, je vous prie ?

— J'ai joué, j'ai perdu, je ne peux pas payer, je suis déshonoré !

— Et vous voulez racheter une faute par un crime ! . . .

— C'est mon affaire.

— Pardon, c'est la mienne. Cette vie dont vous disposez ainsi ne vous appartient pas. . . vous en devez compte.

— A qui, à vous ?

— Non.

Et l'entraînant, avec une vigueur au dessus de son âge, sans que l'autre stupéfait songe à résister, dans son logis, toujours si bien clos, il le pousse devant le grand tableau au voile noir qu'il arrache d'un geste brusque et découvrant le portrait d'un jeune homme au visage souriant, au front pensif :

— A celui qui, il y a vingt ans, a donné sa vie pour sauver la tienne ; à celui qui a sacrifié, pour racheter ton existence condamnée, toute une existence de travail, de gloire et d'honneur ; à celui, enfin, dont ta mère, elle, a pieusement gardé le souvenir et dont chaque année elle fleurit la tombe.

— De qui parlez-vous donc ? dit le coupable reculant sous le regard dominateur du vieillard.

— De l'interne François Vauquelin. . . *mon fils.*

Jules le contempla un instant. . . l'air égaré :

— Votre fils ! . . . et c'est vous ! . . . Oh ! !

Et il tombe à genoux.

Le vœu suprême de François Vauquelin est exaucé : son père n'est plus seul, un fils adoptif entoure sa vieillesse de soins et de tendresse.

Jules Sorbier a brillamment terminé ses études et vaillamment conquis ce ruban rouge déposé jadis sur la couche funèbre de celui qu'il appelle "son grand frère".

C'est un des maîtres de l'avenir et son nom est bien connu des mères, car, en mémoire de celui à qui il doit la vie, il s'est consacré à la médecine des enfants.

Arthur DOURLIAC.

## Excursions dans le ciel

### NOTRE VOISINE LA PLANÈTE VÉNUS



L s'agit de notre voisine céleste la planète Vénus, qui brille d'un tel éclat dans nos ciels du matin ou du soir que les hommes ne l'ont jamais ignorée. Se montrait-elle au crépuscule, elle était appelée Vesper ; quand le jeu des mouvements célestes l'amenait au-dessus de l'horizon où elle précédait le Soleil à l'aurore, elle était Lucifer. L'identité des deux astres fut reconnue depuis longtemps et pour tous ceux qui habitent la campagne, Vénus est actuellement l'étoile *du Berger*.

Dès la découverte de la lunette astronomique, l'attention des savants fut attirée vers les planètes ; Jupiter laissa voir ses satellites, la Lune montra ses montagnes et ses cratères ; en 1659, Huygens fit admettre que Saturne était entouré d'un anneau ; quant à la planète Vénus, on ne put qu'admirer ses phases analogues à celles de notre satellite.

A mesure, en effet, que se perfectionnaient lunettes et télescopes, les astronomes parvenaient à préciser les conditions physiques des mondes qui nous entourent ; mais Vénus s'obstinait à demeurer cachée derrière une couche de voiles impénétrables.

Pourquoi entendez-vous si souvent parler des Martiens et non des habitants de la planète Vénus ? Simplement parce que Mars, quoique plus éloigné de la Terre, offre à l'astronome, grâce à la légèreté et à la transparence de son atmosphère, un champ d'action illimité.

Il en va hélas ! tout autrement de la planète Vénus. Au moment où ce monde est le plus proche de nos instruments (38 millions de kilomètres) dirigeons notre télescope sur lui ; que verrons-nous ? Une surface d'une éclatante blancheur, sans aucune trace bien évidente de taches sombres pouvant représenter des mers ou des continents.

Et c'est vraiment dommage, car nous avons de bonnes raisons de croire que Vénus est la planète qui ressemble le mieux à la Terre : même grosseur à peu près (son diamètre, étant de 12.240 kilomètres, est plus faible que le nôtre de 500 kilomètres seulement), même densité de ses matériaux constitutifs, même pesanteur à la surface, si bien qu'un homme transporté sur notre voisine serait à peine dépaysé.

Cependant, là-bas, il fait un peu plus chaud que chez nous ; alors que la température moyenne de notre globe, dans son ensemble, est voisine de 17 degrés centigrades, il faut compter pour Vénus, en raison d'un plus grand rapprochement du Soleil, une moyenne de 75 à 80 degrés.

Mais ceci n'est qu'une indication vague ; pour l'utiliser, il faudrait connaître l'inclinaison de l'axe de Vénus et sa durée de rotation et, jusqu'en 1921, tous les efforts avaient été vains.

Pour vous en convaincre, il vous suffira de savoir que jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on avait admis, sans grandes preuves, une rotation voisine de 24 heures, analogue à celle de la Terre ; puis la plupart des savants firent volte-face et se rangèrent à l'opinion de l'astronome italien Schiaparelli, qui plaidait pour une rotation lente de 225 jours, égale à l'année de Vénus. Ainsi que je l'écrivais en 1912, dans mon volume : *Les autres mondes sont-ils habités?* cette dernière opinion m'a toujours paru invraisemblable ; mes raisons, malheureusement, n'étaient appuyées que sur des considérations théoriques et ce sera l'honneur de M. Pickering d'avoir établi la thèse sur une véritable base expérimentale.

D'après l'astronome américain, la planète Vénus effectuerait son mouvement de rotation sur elle-même dans le même sens que la Terre, mais en 68 heures ; enfin, particularité étrange et qui expliquerait bien pourquoi cette rotation avait jusqu'ici échappé à nos investigations, l'axe de la planète, au lieu de pointer perpendiculairement au plan de circulation comme pour Jupiter ou d'être légèrement penché d'une vingtaine de degrés comme celui de Mars ou de la Terre, est littéralement couché sur le plan de l'orbite. Étrange climatologie que celle d'une semblable planète.

Écoutez plutôt : dès l'équinoxe de printemps les jours de 34 heures qui alternent avec des nuits égales augmentent rapidement ; bientôt dans l'hémisphère nord, le Soleil ne se couche plus, l'été commence, il durera 56 jours, près de deux mois pendant lesquels un soleil terrible tournant perpétuelle-

ment dans le ciel qu'il a gravi en spires jusqu'au zénith, versera sur l'hémisphère nord des torrents de lumière et de chaleur ; puis viendra le tour de la partie australe d'être soumise à ce régime de torréfaction, et pendant un hiver de deux mois, l'hémisphère opposé restera dans la nuit.

Ainsi, là-bas, tout se passe à l'opposé de la Terre ; les régions les plus chaudes sont les contrées polaires ; les parties équatoriales nous apparaissent comme les plus tempérées, et l'eau, qui est en grande abondance sur la planète ne s'évapore dans un hémisphère que pour aller, quelques mois après, se condenser en pluies diluviennes sur la face opposée.

Pour peu que les habitants de Vénus aient des moyens de circulation analogues aux nôtres, ils peuvent facilement, en changeant d'habitat, choisir à leur gré les parties propices à des séjours confortables ni trop chauds, ni trop froids. Mais, cela suffit-il pour nous décider à placer là-bas des êtres vivants formés de cellules comme ceux de la Terre ?

Que les astres soient habités, cela ne touche en aucune façon le dogme catholique ; mais que Dieu l'ait voulu ainsi, c'est ce que notre science humaine est impuissante à nous révéler, à l'heure actuelle.

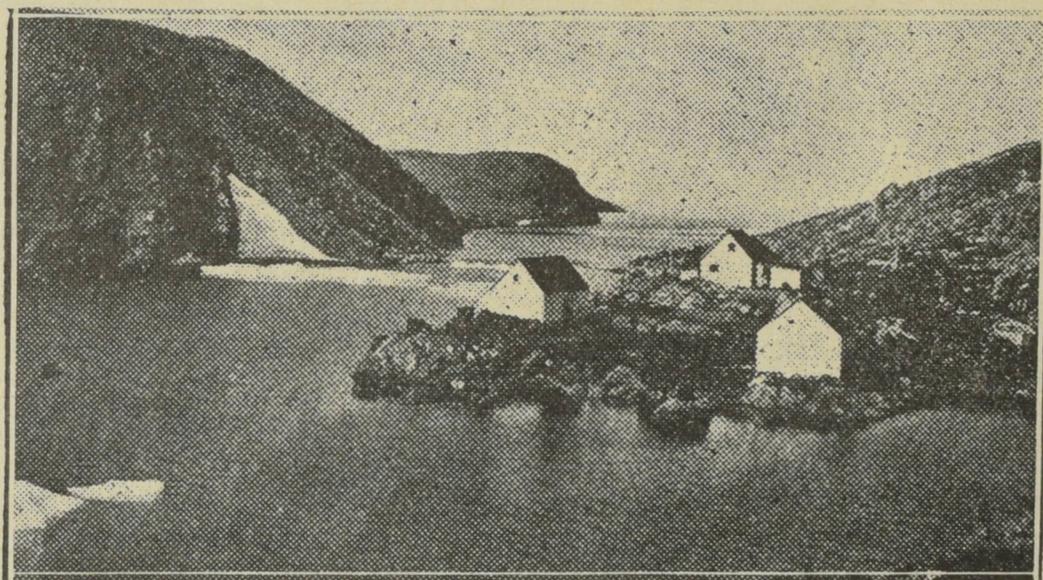
Pendant des milliers d'années, notre globe n'a offert aucune apparence de vie, pourquoi voudrions-nous peupler actuellement toutes les terres du ciel ?

Dieu ne nous pas consultés pour parfaire ses œuvres, et, devant l'énigme de la vie dans l'univers, la seule attitude qui convienne à un vrai savant est un acte d'humilité et la constatation de sa profonde ignorance.

Abbé Th. MOREUX,

Directeur

de l'Observatoire de Bourges.



VUE DE PORT-BURWELL, DANS L'UNGAVA

## Un inventeur Canadien Français à Paris

**P**EU de gens connaissent la vie de ce compatriote qui, un jour, quitta le Canada pour aller s'établir à Paris où il s'acquît une enviable réputation. Le hasard nous ayant fait trouver sa biographie dans le *Moniteur des Consulats et du Commerce international* de 1910, nous avons cru devoir en prendre des extraits auxquels nous avons ajouté d'autres notes qui nous ont été fournies par le Commissariat Canadien de Paris.

Dans le périodique ci-dessus mentionné, on lisait sous la signature de Albert Rousseau, la page suivante :

“ Charles-Jean-Baptiste Dion est ingénieur électricien et professeur pour le traitement de la myopie, la faiblesse de la vue, la cataracte, etc.

“ Né à Chambly (Canada), le 9 mai 1828, d'une ancienne famille française très estimée au Canada, il a épousé Mlle McKinnon, d'origine écossaise, qui réunit la noblesse de caractère à celle de la naissance.

“ Dès son jeune âge, la science de la mécanique attira surtout son esprit d'imagination. à douze ans il fit construire, d'après ses plans un “ velocipède ” à trois roues, et, trois ans après, il découvrait “ un frein nouveau pour chemin de fer ” ayant pour but de ralentir ou d'arrêter un train en marche.

“ Après sa sortie de l'école, à vingt ans, M. Dion se mit à enseigner lui-même au collège de Chambly, ayant en vue “ la propagation de la langue et des idées françaises ” parmi ses jeunes élèves et concitoyens, auxquels il fit aimer la nation à laquelle ils doivent leur origine.

Plus tard, il forme une société de discussion (genre “ club ”) pour apprendre à parler en public la langue française.

“ Il s'occupa en même temps pendant ses loisirs, de théories de la lumière, et c'est la daguerrotypie qui retint surtout son attention comme étant la science appelée à un si grand avenir et “ introduisit la photographie au Canada. ” Il n'a pas cessé jusqu'à nos jours de chercher des perfectionnements à l'art de la photographie et il ne désespère pas de pouvoir arriver un jour à résoudre le problème pratique de “ la photographie en couleur ”.

“ Ensuite il s'adonna à la médecine et suivit les cours du docteur Harding, à Prescott (Canada), pendant quatre ans, mais sa santé, faible à cette époque, l'obligea à interrompre ses études, sans cependant qu'il perdit de vue ses recherches dans le domaine de la chimie

et de la mécanique. A cette époque, il fut nommé secrétaire d'honneur de l'Institut Canadien-Français de Montréal ” et ensuite “ président temporaire de l'Institut, qui était composé de l'élite de la société française du Canada. ”

“ En 1852, il s'occupa de reproduire par la photographie des impressions sur métal tel que le cuivre et l'acier, ce qui lui permettait de reproduire à l'encre grasse des gravures etc., sur papier, procédé qu'il réclame comme sien et qui lui a valu dans les journaux canadiens les éloges les plus chaleureux des princes de la science. M. Dion, à cette époque, fut inventeur d'un procédé nouveau de photographie.

“ En 1857, éclata un terrible incendie rue Bonsecours, à Montréal. Pendant ce sinistre plusieurs personnes, en se précipitant des étages supérieurs des maisons, se blessèrent sérieusement. Ce sinistre donna à M. Dion l'idée de s'occuper à trouver un “ avertisseur d'incendie ” pour éviter de semblables malheurs. Il trouva un appareil unique et curieux, car jusqu'alors et même de nos jours on n'a rien vu de plus sensible. L'appareil dont le principe repose sur la dilatation et la contraction des métaux par suite du changement de température a été introduit à New-York, en 1867, et s'est rapidement répandu dans cette ville où plus de cinq cents maisons en sont pourvues et de nombreuses personnes doivent leur existence à cette invention vraiment humanitaire. On a vite compris l'importance de la chose et les compagnies d'assurances diminuent de 2% le taux de l'assurance aux propriétaires ayant fait installer l'appareil dans leurs immeubles.

“ Peu après, un autre accident lui suscite une autre idée.

“ Un accident survenu à un train sur le pont ouvert à Saint-Hilaire (Canada), coûta la vie à une centaine de personnes.

“ Pensant qu'il était facile d'éviter de semblables catastrophes, il inventa “ un appareil ” qui, manœuvrant tout seul ou avec le secours de l'électricité, est destiné, quand un pont est ouvert, “ à arrêter la machine ”, sans le secours du mécanicien et à siffler en même temps pour attirer l'attention du surveillant du pont.

“ Il a également découvert “ un avertisseur de banquises ”. Cet appareil, composé d'un cadran placé dans la chambre des machines du paquebot indique et enregistre la température de l'air et de l'eau. Il a pour but de prévenir de l'approche des banquises et est d'une grande utilité pour permettre aux vaisseaux de se maintenir dans le Gulf Stream. Cet appareil doit fournir le moyen le plus pratique pour savoir si le Gulf Stream arrive jusqu'au Pôle Nord comme on l'a prétendu.

“ Nous avons dit que M. Dion s'était occupé de lumière et des lois de l'optique, ce qui l'amena bientôt à des études médicales et physiologiques auxquelles il se livra passionnément. C'est ainsi qu'il a trouvé une méthode pour corriger la myopie.”

Ce compatriote mourut à Paris, le 13 août 1918.

CHERCHEUR.

(*Le Bull. des Rech. Hist.*)

## LES CHEMISES NEUVES

Monseigneur du Bois de Sancay, un des derniers archevêques de Bordeaux, était d'une charité inépuisable. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il possédait, et sa respectable domestique ne pouvait obtenir qu'il gardât pour lui de quoi subvenir à ses besoins les plus urgents.

Un jour, effrayé de l'état de dénuement où se trouvait son maître, elle usa d'un stratagème.

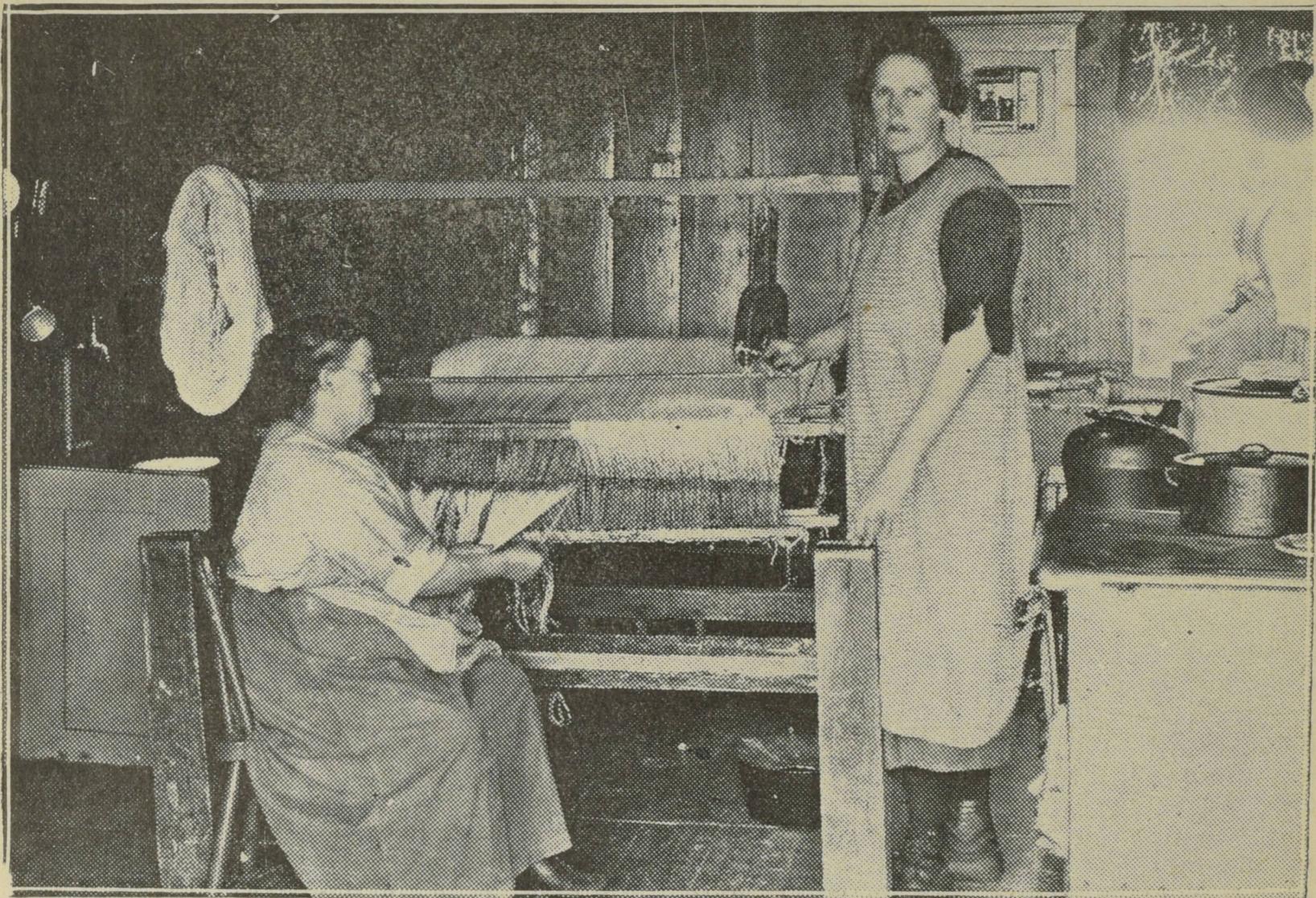
— Monseigneur, dit-elle, j'aurais une petite requête à vous adresser.

— Quelle requête, ma bonne Jeannette, dites vite, vous savez que je ne vous refuse jamais rien.

— Voilà, je voudrais, avec votre permission, employer mes moments de loisir à faire quelques chemises pour un pauvre vieux absolument dans la misère. Est-ce que vous seriez assez bon pour me donner de quoi acheter un peu d'étoffe? Ce serait, je vous assure, une charité bien placée, car le pauvre vieux est certainement l'homme le plus misérable de tout le diocèse.

— De tout mon cœur, dit l'archevêque en ouvrant son tiroir de bureau. Il me reste justement un billet de cent francs, profitez-en et achetez de quoi faire des chemises au pauvre vieux.

Et voilà comment le vénérable prélat eut quelques chemises neuves sans qu'il en ait donné la permission.



LE MÉTIER A TISSER

CHRONIQUE DES LETTRES

## "Fées de la terre canadienne"

par MAXINE



Le bonhomme La Fontaine écrit quelque part :

— Si *Peau d'âne* m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.  
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant  
Il le faut amuser encore comme un enfant.

La *Librairie d'Action canadienne-française*, à qui nous devons tant d'intelligentes éditions, a publié, l'autre mois, un volume grand format : *Fées de la terre canadienne*.

Ce sont douze contes de fées, et qui intéresseront jeunes et vieux ; le bonhomme La Fontaine a mille fois raison.

Ils sont racontés très simplement et non sans art.

Ils se lisent le mieux du monde, et avec appétit.

L'auteur les avait donnés d'abord en anglais. *Unknown Fairies of Canada* parurent en novembre 1926, et, comme *Fées de la terre canadienne*, portaient la signature de Maxine. Puisqu'on les édite maintenant en français, c'est, sans doute, qu'ils reçurent bon accueil parmi le public anglais.

Je suis vraiment surpris qu'un auteur féminin de chez nous, — Maxine est du féminin, — possède les deux langues au point qu'il les puisse manier avec cette souplesse et cette correction, et, par ailleurs, allie autant de gracieuse imagination à une aussi belle sobriété.

Les contes de fées de la terre canadienne n'ont pas la perfection de *Peau d'âne*, mais vous les goûterez quand même après les récits classiques de Perrault à cause de leur saveur originale.

\*  
\* \*

A la *Revue des Deux Mondes*, le 1er avril 1862, M. Émile Montégut étudiait *les Fées et leur littérature en France*.

Quelle était la source profonde de tous ces beaux récits légendaires ?

Étaient-ils d'extraction aristocratique, bourgeoise, populaire ?

Ses recherches portèrent particulièrement sur les *Contes de ma Mère l'Oye*. Il découvrit qu'ils étaient de provenance rustique. Seul *Riquet à la Houppe*, d'un air plus noble et courtois, gardait le secret de sa naissance.

Mais, on vient de nous révéler, il y a quelques semaines, que *Riquet*, précisément, est né dans les lettres. Il est d'une femme de lettres, Catherine Bernard. Il fit partie d'un roman de Mlle Bernard, qui parût en 1696, près d'un an avant les *Contes de ma Mère l'Oye*. Mlle Bernard, une parente éloignée des Corneille, nous est profondément inconnue, mais elle fut assez riche, un jour, pour prêter à Perrault, et même à Voltaire.

Ainsi, généralement, les fées authentiques naissent chez les humbles. Elles vivent chez eux, parmi eux, avant que le récit de leurs exploits ou de leurs originalités parviennent plus haut chez les bourgeois et les grands, où l'écrivain se rencontre qui inscrit de traits durables, mais parfois trop durs et précis, le portrait et les actes de ces personnages de brumes légères, enfants perdus de la tradition.

\*  
\* \*

L'imagination populaire a de la sève. Elle est éminemment créatrice.

Et ces créations vivent, parce qu'elle les aime, les comprend, les nourrit d'une foi profonde, en anime les aîtres.

Parfois, la légende et le conte se promènent longtemps de bouches en bouches avant de tomber dans le domaine littéraire. Elles meurent rarement cependant. On se les transmet de générations en générations. Elles sont partie du patrimoine des petites gens.

Qui de nous n'a eu, pendant son enfance, une bonne, un domestique, pour l'introduire aux fées? Je me souviens de leur avoir été présenté vers ma quatrième année, par une servante,— personne remarquable, du reste,— qui de son milieu rural avait apporté cent récits de fées bienfaisantes ou méchantes, de princes métamorphosés que l'on suivait dans les entrailles de la terre. On descendait en panier. On marchait longtemps; pour tomber à la fin dans des jardins fabuleux, dans des palais enchantés, et découvrir des princesses belles comme le jour, que l'on délivrait et qui rendaient leur beauté aux princes mal bâtis. Tout cela — je l'ai vu plus tard,— ressemblait à Riquet, à Cendrillon, à tout ce que vous voudrez que l'on a déjà écrit, mais sans être tout à fait de Perrault ou de la sultane Schéhérazade.

\*  
\* \*

Quelques-uns de nos écrivains nous ont donné des légendes et des contes : de Gaspé, Charles Taché, l'abbé Gasgrain, etc...

Ce dernier s'est appliqué à orner les contes fantastiques des grand'mères d'une peinture des mœurs canadiennes. Il a puisé au fond populaire ses histoires de fées. Les Anciens de Sainte-Anne-de-la-Pocatière savent le parti qu'il a tiré de la caverne mystérieuse ouverte au flanc de la montagne du collège : la cabane des fées.

Mais l'abbé Gasgrain avait le goût des images éclatantes, des tableaux richement colorés. Le style populaire, pittoresque mais sobre, simple et bref, lui était difficile.

C'est encore de Gaspé qui le mieux sut nous dire la légende populaire. Il était né conteur. Il empruntait au peuple sa matière, mais savait la transmettre sans la couvrir lourdement de littérature.

Seulement de Gaspé a oublié les fées.

Et le champ où Maxine s'est engagé, on l'a parfois visité, mais jamais exploité. Pour la première fois, je pense bien, on nous offre, en une seule botte, douze contes de fées.

\*  
\* \*

Maxine a-t-elle emprunté les matériaux de ses récits à la tradition populaire?

Il me semble que non. Et que ce sont inventions de lettré.

On l'apercevrait non pas au style, comme dans *Riquet à la Houppe*, mais peut-être à l'élégance et au symbolisme des personnages principaux.

Ils sont trop bien choisis et trop étroitement habillés dans une légende régionale, ou nationale : Fées des castors, du Mont Royal, des Érables; Géant des Montagnes Rocheuses, Ogre de Niagara, Sorcier du Saguenay; la symétrie est trop forte, le bonheur trop complet. On devine que ce sont là personnages imaginés très adroitement et glissés avec art dans des contes comme en connut notre enfance à tous.

Mais le charme opère parce que l'ouvrage est bien fait.

Et Maxine a très heureusement tiré parti d'un merveilleux qui est proprement américain : les sauvages et les sorciers. Perrault ne pouvait, naturellement, glisser des sauvages dans ses contes. Chez nous, les sauvages d'autrefois, à peu près disparus, font très bien, maintenant, dans les *histoires*.

Du reste, les sauvages occupent une grande place dans notre mythologie enfantine. Outremer, on trouve les enfants sous les feuilles de choux, mais, ici, tout le peuple des petits garçons et des petites filles sait bien que ce sont les sauvages qui les apportent.

\*  
\* \*

Enfin, les mamans intéresseront leurs marmots à leur dire les contes de Maxine.

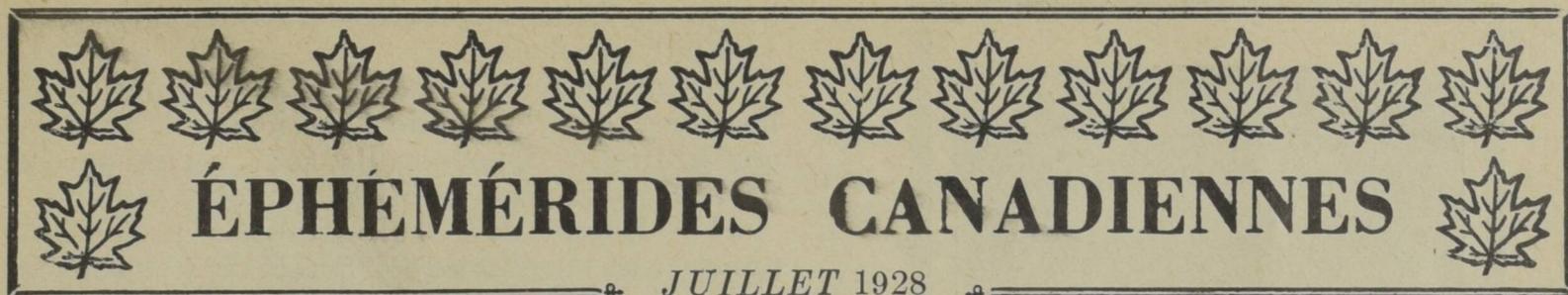
Et les mamans, comme les papas, se laisseront d'abord prendre eux-mêmes au charme des *fées de la terre canadienne*.

Ferdinand BÉLANGER.

#### UN EMPRUNTEUR BIEN ATTRAPE

— Ah ! cher ami, quelle chance de vous rencontrer ! J'ai oublié chez moi mon porte-monnaie. Voulez-vous me prêter vingt-piastres ?

— Ce n'est pas la peine : je vais vous prêter dix sous pour prendre le tramway et aller chercher votre porte-monnaie.



# ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1928

1 — Le congrès eucharistique de Saint-Joseph de Beauce se termine par une grandiose procession du Saint Sacrement qui a lieu le soir en présence de près de 20,000 personnes, où figurent plus de 200 prêtres et près de 7,000 fidèles.

— A Ottawa se tient le 25e Congrès fédéral de l'A. C. J. C.

2 — Le croiseur anglais *Dauntless* échoue sur des récifs non loin d'Halifax.

3 — On annonce que l'hon. Sénateur H.-S. Béland, de la Beauce, vient d'être créé Commandeur de l'Ordre de S. Grégoire le Grand, par S. S. Pie XI.

— Les agences de nouvelles annoncent que M. le chanoine J.-Arthur Papineau, supérieur du Collège de St-Jean d'Iberville, vient d'être nommé évêque de Joliette, à la succession de S. G. Mgr G. Forbes, promu au siège archiepiscopal d'Ottawa.

5 — Le Saint Père vient de nommer M. l'abbé Léonidas Perrin, p. s. s., chanoine de Saint Jean du Latran et protonotaire apostolique. Mgr Perrin, qui est ancien curé de Notre-Dame de Montréal, est actuellement à Rome, auditeur de S. Em. le Cardinal Sincero.

— M. Louis-Philippe Lainesse, un aveugle de Victoriaville, vient de passer avec succès son brevet pour l'admission à l'étude du droit à l'Université Laval.

7 — Les voyageurs de l'excursion de l'*Action Catholique* au pays de Maria Chapdelaine, partent ce soir de Québec par le Canadien National. Les voyageurs sont au nombre de 65.

9 — A Montréal, décède le lieutenant-colonel Henri Chassé, D. S. O., M. C., assistant adjutant et quartier-maître général du district militaire No 4, à l'âge de 42 ans et 6 mois. Le défunt était un vétéran de la grande guerre.

10 — A Saint-Barnabé, au diocèse des Trois-Rivières, les paroissiens célèbrent les noces d'or sacerdotales de leur pasteur, Mgr Eugène Duguay, et le 25ème anniversaire de sa nomination comme curé de St-Barnabé.

— On apprend par une dépêche de Cobalt, que la cathédrale de Haileybury, incendiée en 1922, va bientôt renaître de ses cendres. La pierre angulaire sera posée en septembre prochain.

11 — On réussit à renflouer le croiseur léger *Dauntless* qui était échoué à l'entrée du port de Halifax depuis le 2 juillet courant.

— A Winnipeg a lieu l'ouverture du 7e congrès de l'Association d'Éducation du Manitoba, en présence de nombreux délégués canadiens français.

14 — S. Em. le Cardinal Rouleau, Archevêque de Québec, remet à l'hon. Sénateur Henri Béland le bref pontifical, le nommant Commandeur de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand.

15 — A Joliette, s'ouvre la Convention annuelle des Zouaves pontificaux canadiens, sous le commandement du Colonel Jules Dorion.

18 — La nouvelle annonçant que le président-élu du Mexique, le général Alvaro Obregon, a été assassiné au cours d'un banquet, hier, produit chez tous les Canadiens une profonde émotion. On craint que le président Calles ne profite de cet assassinat pour redoubler la persécution contre les catholiques mexicains.

— Aux élections provinciales qui ont eu lieu aujourd'hui en Colombie britannique, les libéraux, qui étaient au pouvoir depuis douze ans, sont défaits. L'hon. S. F. Tolmie, le nouveau chef conservateur, l'emporte par une majorité de 22 voix sur l'hon. McLean, qui est défait dans son propre comté.

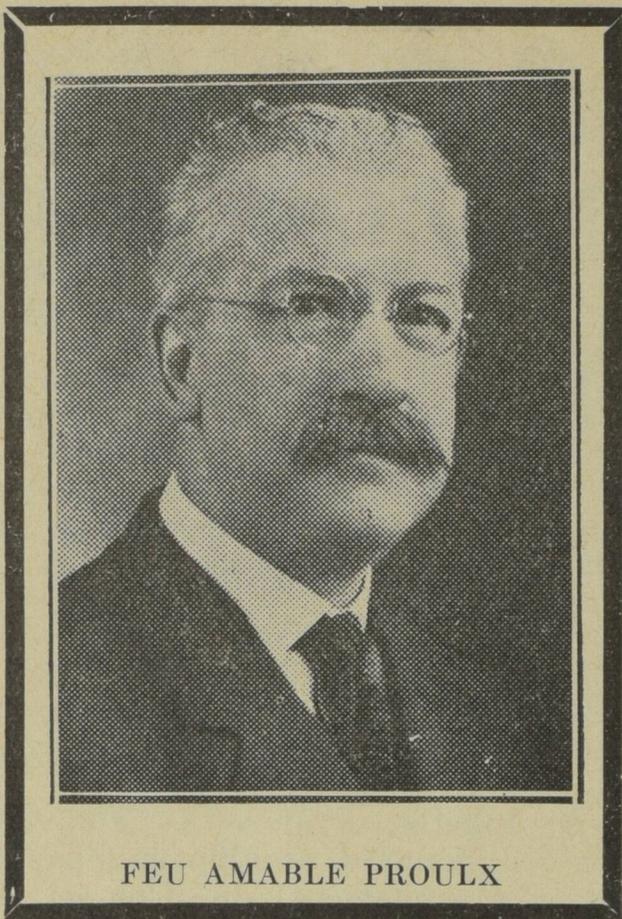
19 — On annonce que Sir Lomer Gouin a accepté le poste de Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec. Sir Lomer Gouin entrera en fonction le 11 janvier prochain, à la retraite de l'hon. M. Pérodeau.

21 — A l'Hospice de Lévis, décède M. l'abbé Grégoire Auclair, ancien curé de St-Jean Chrysostôme, à l'âge de 74 ans et quatre mois.

22 — La paroisse de Charny, au Comté de Lévis, célèbre le 25ème anniversaire de sa fondation.

— Dans les églises du diocèse de Québec on lit une lettre circulaire de S. Em. le Cardinal Rouleau, prescrivant des prières publiques pour demander la cessation de la persécution religieuse au Mexique.

23 — L'hon. Cyrille Delage, surintendant de l'Instruction publique de la Province de Québec, est créé par S. S. Pie XI, Commandeur de l'Ordre de Pie IX.



FEU AMABLE PROULX

25 — La *Gazette* de Montréal, annonce que la "Shawinigan Water and Power" vient absorber la "Laurentide Power Ltd" dont elle acquiert 72,000 actions, contre autant d'actions de la "Shawinigan", plus un bonus de \$150. par action, soit la bagatelle de \$10,-800,000. Cette somme et ces actions iront à la "Laurentide Company".

— Une grande assemblée conservatrice se tient à St-Pascal de Kamouraska où les orateurs : sont M. Maurice Dupré, de Québec, l'hon. André Fauteux, C. R., de Montréal, M. Armand Lavergne, M. Léo Bérubé, C. R., etc.

— A Québec, décède M. L.-Amable Proulx, imprimeur du Roi, à l'âge de 62 ans.

30 — On annonce que S. Ém. le Cardinal Sincero qui doit venir au Canada bénir le nouvel immeuble des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Outremont, s'embar-

quera au Havre à bord du "Mégantic", le 11 août prochain.

— Une centaine de Franco-Américains, membres des "Canado-Américains", sont en convention à Québec. Ils sont reçus par la Société Saint-Jean-Baptiste de notre ville.

31 — L'hon. J. Nicol, trésorier provincial, annonce un surplus de \$1,986,557.70 dans l'exercice financier de la Province de Québec, qui s'est terminé le 30 juin dernier. De plus une somme de un million a été effectuée au rachat de la dette provinciale.

### LOUIS XIV, POÈTE

Un matin, Louis XIV qui se trouvait piqué par la tare de la poésie, dit au maréchal de Grammont :

— Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal et dites-moi si vous en avez jamais lu d'aussi plat? Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.

Le maréchal, après avoir lu, dit au roi :

— Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses, il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.

Louis XIV se mit à rire et lui dit :

— N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

Je suis ravi, reprit le roi, que vous m'avez parlé si franchement; c'est moi qui en suis l'auteur!

— Ah! sire, quelle trahison! Que votre Majesté me le rende, je l'ai lu si brusquement...

— Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels et je suis heureux d'avoir une appréciation sincère!

Depuis ce jour, le roi-Soleil renonça à la poésie.

### A LA SORBONNE

A un examen de baccalauréat ès-sciences. Un examinateur à un candidat :

— Quelle est la principale propriété de la chaleur?

— C'est de dilater les corps.

— Et celle du froid?

— De les contracter.

— Exemple?

— Ainsi, les jours sont plus longs en été et plus courts en hiver.

## JETEZ LE BANDAGE

GRATIS --- Essai de Plapao --- GRATIS

Les **PLAPAO-PADS** de **STUART** diffèrent du bandage, étant applicateurs mécano-chimiques, faits **auto adhésifs** expressément pour maintenir les muscles détendus sûrement en place. **Ni courroies, ni boucles, ni ressort** attachés, ne peuvent glisser, ne peuvent ainsi ni frotter, ni presser contre l'os pubis. Des milliers se sont soignés chez eux sans être empêchés de travailler — cas des plus opiniâtres vaincus. **Souples comme du velours — faciles à appliquer — peu coûteux.** Grand Prix (Paris), Médaille d'Or (Rome). Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Nous le prouvons en envoyant un essai de **PLAPAO** absolument **GRATIS**.  
Ecrivez votre nom ci-dessous et envoyez **AUJOURD'HUI**.

Plapao Co., 3695 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom.....

Adresse.....

Essai de Plapao gratis par prochain courrier.

## Les maladies de l'enfance

DE QUELQUES SYMPTÔMES FRÉQUENTS DANS  
LES MALADIES DU CŒUR

**U**N jeune enfant peut être atteint depuis la naissance d'une maladie de cœur, même grave, sans qu'il présente, pour cela, des symptômes qui attirent spécialement l'attention de ce côté.

Il en est de même chez l'adulte. Tant que la lésion du cœur est bien compensée, surtout si la profession du malade est sédentaire, l'existence ne paraît nullement troublée jusqu'au moment où une infection grave, une intoxication, un surmenage physique viennent brusquement rompre cet équilibre instable.

C'est, en effet, bien souvent d'une façon tout à fait accidentelle que la maladie est découverte par le médecin (Conseil de révision, certificat médical, assurance sur la vie, etc.).

D'autres fois, il est des malades qui viennent consulter parce qu'ils se croient atteints d'une maladie de cœur ; ils ont des palpitations, des "points au cœur", des essoufflements ; ce sont des nerveux ou des dyspeptiques chez lesquels tout rentre dans l'ordre après l'observation de quelques règles d'hygiène et des traitements calmants.

Il n'en faudrait cependant pas conclure que les maladies du cœur passent toujours aussi inaperçues, du moins dans les débuts. Nous voudrions précisément indiquer ici à grands traits quels sont les symptômes avant-coureurs, les signes d'alarme qui permettent à juste titre au malade ou à son entourage d'avoir l'attention attirée du côté du cœur et d'en référer à son médecin.

Le sujet est généralement gêné pour respirer principalement à la suite d'une marche un peu rapide ou de la montée d'un escalier, c'est ce que les médecins appellent la *dyspnée d'effort*. Les cardiaques ne peuvent pas monter plusieurs étages sans reprendre haleine dans l'intervalle, ils sont obligés de s'arrêter à chaque palier, plus tard à chaque marche ou à chaque pas quand le cœur se fatigue davantage ; ils sont très vite essouffés. L'enfant ne peut ni jouer, ni sauter, ni courir comme les autres enfants de son âge.

Beaucoup plus tard, les cardiaques ne peuvent même plus dormir couchés ; ils sont obligés de passer leurs nuits assis dans un fauteuil. Certains malades, même de jeunes enfants, sont contraints, dans certaines maladies du cœur, à passer leur temps en position genu-pectorale, c'est-à-dire vulgairement à quatre pattes.

Dans tous ces cas où la respiration rapide, précipitée, superficielle est obligée par sa fréquence de suppléer au travail déficient du cœur,

on peut même croire à des crises d'asthme (asthme cardiaque).

La gêne de la respiration est généralement accompagnée d'un symptôme fréquent : les *palpitations* ! c'est une sensation assez désagréable ressentie par les malades à chaque battement du cœur. D'ordinaire, notre cœur fonctionne sans que nous nous en doutions, ses battements ne sont pas perçus. Ici, au contraire, chaque battement est pénible et plus fort que de coutume.

Très souvent, d'ailleurs, ces palpitations douloureuses s'observent en dehors de toute affection cardiaque. Les palpitations surviennent souvent par accès chez de jeunes enfants un peu émotifs, impressionnables, à l'occasion d'une course trop rapide, ou d'un repas trop copieux, surtout chez ceux un peu étroits de poitrine. Les femmes nerveuses intoxiquées par le café, le thé, le tabac quelquefois, y sont assez sujettes.

Beaucoup plus graves sont les vraies douleurs ressenties au niveau du cœur chez les aortiques et dans l'angine de poitrine ; elles expriment un état de souffrance réel du plexus cardiaque provoqué par une affection organique sévère.

L'*œdème malléolaire* ou gonflement des chevilles est un trouble fréquemment observé chez les cardiaques. Il traduit une défaillance du myocarde et commande immédiatement l'examen du cœur, surtout si le malade n'a ni varices ni albumine dans les urines. La peau devient pâle et dépressible, le doigt longtemps appuyé sur le membre y laisse une empreinte sous forme de godet.

Cet œdème, peu accentué au début, peut prendre, à la période terminale, des proportions considérables ; tout le corps du malade, mais surtout les parties déclives (membres inférieurs, bassin), sont gonflés d'œdème (éléphantiasis). On est souvent obligé, pour soulager le malade, de faire ce que l'on appelle des mouchetures.

Le malade est devenu hydropique, il retient l'eau et le sel dans ses tissus, il a de l'eau dans son ventre et dans les mailles de son tissu cellulaire. On le soulage en ponctionnant l'abdomen atteint d'ascite, d'un coup de trocart, et en enfonçant tout le long des jambes de longues aiguilles chauffées au rouge ; l'eau s'écoule alors en abondance et, goutte à goutte, de tous les pores de la peau, il peut ainsi laisser écouler plusieurs litres.

De l'abdomen du malade on peut également retirer de 6 à 15 litres d'eau verdâtre et mousseuse.

Il s'en faut que tous les gonflements des jambes soient toujours dus à de l'œdème cardiaque. Certains ont les jambes enflées parce qu'ils ont des varices, ou une phlébite, ou une maladie du rein (albumine) ou du myxœdème ou un œdème cachectique (œdème terminal des tuberculeux et des cancéreux). C'est assez dire combien le diagnostic est loin d'être toujours

facile et combien il sera prudent de faire appel à un avis autorisé pour s'éviter à soi-même de cruels déboires.

Les maux de tête, les vertiges, les syncopes, les gonflements douloureux du foie reconnaissent souvent aussi pour cause une maladie du cœur. Il appartiendra au médecin de recueillir tous les faits qui lui sont présentés et d'en tirer, après examen méthodique du malade, les conclusions thérapeutiques qui en découlent.

Savoir raconter au médecin, sans phrases et sans interprétation fantaisiste, et généralement erronée, l'histoire de la maladie, pouvoir lui apporter simplement l'énoncé des différents malaises que l'on ressent, c'est déjà l'aider beaucoup à orienter son diagnostic. Nous serons heureux si, au courant de ses leçons, nous avons pu laisser dans l'esprit du malade ces quelques conseils de nature à faciliter singulièrement notre tâche.

Dr PIERVAL.

(*La Maison*)

### RECETTE CONTRE L'ENROUEMENT

Sous le règne de Frédéric II, on comptait parmi les pensionnaires du théâtre royal de Berlin une grande artiste, qui partageait son temps entre les attaques de nerfs et les rhumes. Pour un oui, pour un non, la cantatrice faisait manquer le spectacle, et un soir que le grand roi était dans sa loge, le régisseur vint dire ceci : " Messieurs et mesdames, la direction a la douleur de vous annoncer que notre prima donna est enrouée et que la représentation annoncée ne peut avoir lieu." A ces mots, le grand Frédéric s'adresse à son aide de camp, lui donne un ordre, puis, se penchant vers l'orchestre, il fait signe aux musiciens de rester à leur place... Que va-t-il se passer?... Un quart d'heure s'écoule ; puis le public est dans une attente cruelle. Tout à coup, le rideau se lève ; le régisseur revient : " Messieurs et mesdames, dit-il, j'ai la joie de vous annoncer que notre prima donna, subitement remisé de son rhume, va avoir l'honneur de paraître devant vous." Et, en effet la cantatrice entra. Elle était très pâle, mais jamais elle ne chanta mieux ; le roi l'avait guérie en un instant, et je donne même la recette pour l'usage de nos théâtres lyriques. La cantatrice, dont le nom m'échappe, était tranquillement au coin du feu, pas plus enrouée que vous et moi, et se réjouissait du mauvais tour qu'elle venait de jouer à son directeur, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas, et un officier, suivi de quatre dragons, se présenta. " Mademoiselle, dit-il, le roi mon maître me charge de vous demander des nouvelles de votre chère santé.— Je suis très enrouée... Sa Majesté le sait, et

je suis chargé par Elle de vous conduire à l'infirmerie de l'hôpital militaire, où vous serez guérie en peu de jours". L'actrice pâlit : " C'est une plaisanterie ! murmura-t-elle.— Un officier du roi ne plaisante jamais."— Sur un signe du lieutenant, les quatre dragons s'avancent, saisissant l'artiste, la portent dans une voiture qui attend à la porte ; les soldats montent à cheval, et : " A l'hôpital ! " dit l'officier au cocher. Le carrosse roule. " Attendez dit la cantatrice au bout de quelques instants, je crois que je vais mieux.— Le roi désire, mademoiselle, que vous vous portiez tout à fait bien, et que vous chantiez votre rôle ce soir même.— J'essayerai, murmura la prisonnière.— " Au théâtre ! " dit le lieutenant au cocher. La cantatrice s'habille à la hâte, puis au moment d'entrer en scène, elle dit à son géôlier : " Monsieur, puisque le roi l'exige, je vais chanter, Dieu sait comment.— Vous chanterez comme une grande artiste.— Je chanterai comme une artiste enrouée.— Je ne le crois pas.— Et pourquoi ? — Parce que je vais placer un dragon derrière chaque coulisse, et au moindre couac les soldats vous arrêteront et vous conduiront là-bas." Du rhume il n'en fut plus question : la prima donna avait retrouvé toute sa voix.

### QUESTION INDISCRÈTE :

- Comment, vous, un médecin, vous pêchez à la ligne ?
- C'est pour tuer le temps.
- Vous n'avez pas assez de nous ?

## AVIS IMPORTANT POUR LES ÉTATS-UNIS

Nous avertissons tous nos lecteurs des États-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir des argents pour la revue " L'APÔTRE ", soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.

## Coin de l'ouvrier

OÙ SE TROUVE LE VRAI BONHEUR ?

**L**EWENSTEIN, le grand financier belge, le brasseur de millions, saute d'un avion dans la Manche et se noie.

Barnato, le roi des diamants du sud africain, enjambe le bastingage d'un navire qui le transportait en Angleterre, et se noie.

De l'or, beaucoup d'or, n'assure donc point le bonheur.

L'inimitable Pierre l'Ermite, dans une de ses récentes chroniques, raconte la triste fin d'une étoile de cinéma désabusée qui s'est tiré une balle au cœur.

La popularité, l'adulation des foules, ne donne donc point le bonheur.

Pourquoi ? Parce que le vrai bonheur ne réside point dans les jouissances matérielles ou sensuelles qui amènent le dégoût, mais bien dans la satisfaction intime que procure le devoir accompli, envers soi et envers son prochain.

Faites le parallèle entre ces vedettes sociales et Gustave de Bohan, un ouvrier de la terre et des œuvres, qui vient de mourir en Belgique à l'âge de 80 ans, jouissant d'une considération méritée par toute une vie bien remplie.

Et vous verrez que le bonheur, le vrai, n'est pas dans les jouissances et les vains bruits du monde, mais dans le devoir vaillamment rempli, sans défaillance, jusqu'au bout.

Gustave de Bohan donna autant de temps aux autres qu'à sa culture et qu'à ses intérêts personnels. Il aurait pu, tant ses méthodes de travail étaient prospères, accumuler des richesses et comme tant d'autres en jouir d'une façon égoïste : mais plaçant au-dessus de tout les intérêts spirituelles et la destinée éternelle, il comprit et sut remplir son devoir social et il donna son activité aussi bien à l'apostolat qu'à ses affaires personnelles, aussi bien pour l'avantage des autres, que pour son avantage particulier.

C'est à cela que l'on peut juger de la valeur d'un homme ; c'est ce dont nous avons le plus besoin aujourd'hui, et disons-le franchement, c'est ce qui nous manque le plus.

Gustave de Bohan est un modèle que nous devrions voir imiter dans chacune de nos provinces, dans chacun de nos villages.

Nous devrions voir dans tous nos groupements des hommes dévoués comme Gustave de Bohan, se donnant à toutes les œuvres, uniquement par souci du bien à faire à leurs compatriotes, par souci de l'idéal à répandre, par apostolat religieux.

Car, disons-le tout de suite, Gustave de Bohan était totalement désintéressé : jamais il ne voulut la moindre rémunération ni le moindre dédommagement pour l'immense travail qu'il fournissait dans les œuvres où il était l'âme et la cheville ouvrière.

Il en est qui ont les moyens, qui ont de la fortune, qui ont des loisirs, mais qui n'ont pas le courage, qui n'osent pas... Les moindres prétextes les tiennent éloignés de l'action sociale et de l'apostolat.

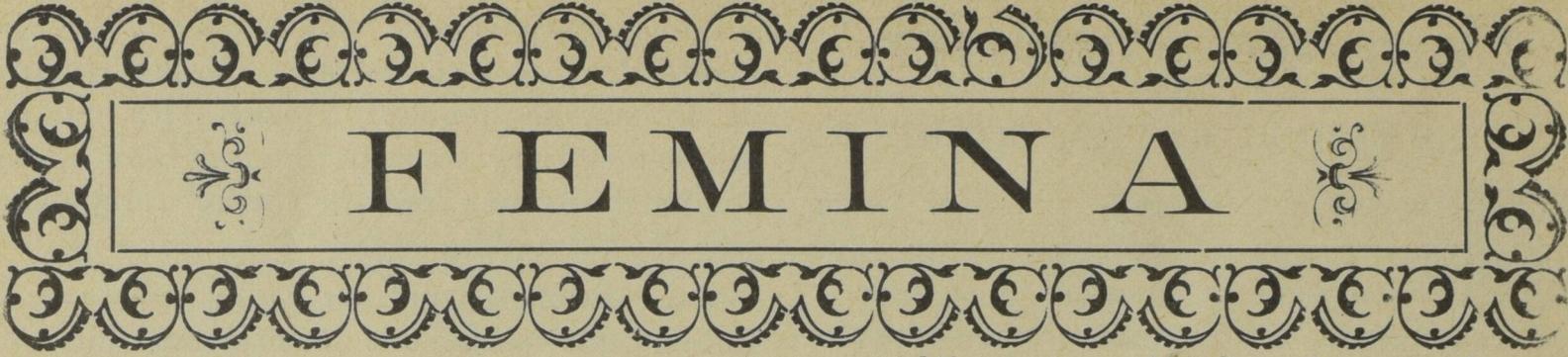
Et pourtant tout homme ici-bas a le devoir non seulement de chercher son bien-être, mais aussi d'assurer le bien moral de son âme et de réaliser le bien matériel et moral de ses frères. C'est un devoir auquel il n'est pas permis de se soustraire, et qui, bien accompli, nous assure le bonheur en ce monde et en l'autre.

Brisons donc avec ce fond d'égoïsme qui est en tout homme et qu'on appelle l'individualisme, et consacrons-nous généreusement et avec désintéressement au bien de nos frères ouvriers.

Je terminerai cette causerie en citant une petite poésie toute inspirante d'une bien douce et saine philosophie de la vie :

Rôdant, triste et solitaire,  
 Dans la forêt du mystère,  
 J'ai crié, le cœur très las :  
 " La vie est triste ici-bas ! "  
 L'Écho m'a répondu : Bah !  
 Puis, d'une voix bien touchante :  
 " Écho, la vie est méchante ! "  
 L'écho m'a répondu : Chante !  
 " Écho, écho des grands bois,  
 Lourde, trop lourde est ma croix ! "  
 L'écho m'a répondu : Crois !  
 " La haine en moi va germer,  
 Dois-je rire ou blasphémer ? "  
 Et l'écho m'a dit : Aimer !  
 Comme l'écho des grands bois  
 Me conseilla de le faire,  
 J'aime, je chante et je crois,  
 Et je suis heureux sur terre.

Pierre LÉPINE.



# FEMINA

## Propos de vacances

**L**A femme, c'est la fortune ! dit Michelet, son geste crée, anime, embellit la maison, elle fait du luxe avec une attention et de l'élégance avec un rien."

Cette flatteuse appréciation n'est pas du tout exagérée : avec de la volonté, nous avons vu souvent s'opérer sous nos yeux des métamorphoses complètes. Il est facile de mettre autour de nous un peu d'ordre, qui nécessairement amène un air d'aisance ; il est malheureusement facile aussi de causer la ruine par des dépenses exagérées.

"La vie est chère !" dit-on, oui la vie est chère et cependant malgré les exigences de cette vie que l'on proclame difficile à vivre, on voit chaque jour des fantaisies coûteuses amener la gêne dans les familles.

A notre siècle d'évolution rapide, qui n'a rêvé d'avoir un auto à soi ; on a vu des ouvriers gagnant un salaire minime, vendre leurs propriétés ou les grever d'hypothèques puis s'acheter un "char" parce que Madame le voulait...

Combien vont aux villégiatures à la mode, aux grands hôtels non seulement pour le confort, mais pour le plaisir de payer un prix exorbitant, quittes à donner ensuite cinq ou six mois de leur salaire pour rembourser la pension arriérée. Caprice de Madame qui ambitionne de se faire jalouser par les voisines...

Michelet a dit et nous le répétons : "La femme, c'est la fortune" !

Combien font la ruine de leur foyer en ne sachant pas proportionner les dépenses aux revenus, en roulant comme des millionnaires jusqu'à ce que le bon sens ou le manque de sous les avertisse du danger.

Il serait facile avec un peu de volonté de garder un budget bien équilibré, de ne pas entamer le capital à venir, car avec les meilleures suppositions possibles, il arrive que nos calculs

sont déjoués et qu'au lieu de recevoir, nous sommes obligés de donner. Si le cas n'est pas prévu, nous y perdons du coup la considération de nos proches et leur estime, choses auxquelles nous tenons beaucoup.

Soyons de celles qui "font du luxe avec une attention, de l'élégance avec un rien". Que l'ordre règne partout, sur nous et autour de nous, il nous sera facile ensuite d'embellir, de donner aux objets qui nous entourent, un air d'aisance, un cachet d'élégance et de fini qui charmera.

Pour celles qui ont des temps libres, — en vacances, qui n'en a pas? — il est intéressant de s'occuper à une broderie ou tout autre ouvrage qui mettra dans la maison une note gaie, un peu de beauté. Que tous nos loisirs soient utilement employés et loin de désirer des richesses qui ne nous rendraient pas plus heureuses, nous serons reconnaissantes du lot que la Providence nous a départi. Nous emploierons notre activité et nos talents à parer notre foyer, à le faire accueillant et rempli de gaieté.

Que ceux qui nous visitent soient charmés de notre cordial accueil, qu'ils partent à regret avec l'espérance de revenir bientôt. Nous serons ainsi récompensées des efforts déployés et nous sentirons dans l'intime de notre être un peu de bonheur, parce que nous aurons fait plaisir à nos proches.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

CLAIRE.— La revue vous intéresse et vous me le dites d'une manière si aimable que j'en suis charmée. En parlant ainsi vous me faites un grand plaisir puisque les succès de notre revue m'intéressent beaucoup.

# LE THÉ "SALADA"

F 32

**sans égal—servez-le de préférence.**

*Nos lecteurs nous  
rendraient un appréciable  
service en mentionnant  
"L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent  
à nos annonceurs.*

Le bonheur n'est pas fait d'éclats de rire bruyants ni de gaité continuelle mais de sourires quotidiens. Savoir consoler ou du moins alléger le chagrin qui nous entoure, donner le meilleur de son cœur avec amour et avec foi et puis s'en rapporter au Divin Guérisseur qui, Lui, sonde les reins et les cœurs... et donnera à chacun ce qui lui est dû. Qu'importe ce que "les autres" disent quand nous avons la conviction profonde et sincère de n'avoir pas failli?...

N'oubliez pas, gentille amie, l'accueil amical qui vous attend ici.

JEANNINE.— J'oublie volontiers votre silence prolongé et vous souhaite une cordiale bienvenue. Votre "pensée" de velours sombre au cœur tendre est un plaisir pour les yeux, je vous en remercie beaucoup.

Votre année scolaire est enfin terminée et quand vous lirez ces lignes les vacances seront à la veille de finir ; puisse l'année qui vient vous apporter une compensation et un succès mérités.

Jeanne LE FRANC

## LES GRAND'MÈRES

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères ;  
Entourez-les ; leur âge a des douleurs amères ;  
Oh ! formez devant l'âtre une riante cour,  
Quand votre aïeule vient au cercle de famille  
Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille,  
Son cœur à votre amour !

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,  
Est un rayon d'hiver qui la ranime encore ;  
Son frais et vert printemps lui semble refléuri,  
Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle  
Comme un oiseau qui monte et bat de l'aile  
Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,  
Sont pleines de jouets et pleines de caresses.  
Baisez ses cheveux blancs, diadème béni ;  
Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides ;  
Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides  
A son front rajeuni !

Son navire est au port et va plier ses voiles ;  
Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis,  
Car déjà son pied touche au seuil du paradis ;  
L'ombre envahit ses jours couverts de sombres voiles ;  
Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ;  
Venez y rayonner : la vieillesse est la nuit,  
Enfants, soyez-en les étoiles !

Mais un jour, vous verrez sur la porte un drap noir ;  
L'aïeule manquera dans le cercle du soir ;  
Puis, plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles...  
Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux,  
Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieus,  
Qui, tôt ou tard, ouvrent leurs ailes.

Oh ! quand vous serez tous plus tristes et plus grands,  
Quand vous saurez penser, mes petits ignorants,  
Le soir, en remuant le passé plein de flamme,  
De l'aïeule, avec pleurs, vous parlerez encor :  
Vos souvenirs d'enfants, comme autant de fils d'or,  
L'auront enchaînée à votre âme !

Ma fille, quand tu vins, ma mère était au ciel :  
Il te manque un amour, un baiser maternel.  
Oh ! te voir en ses bras, c'était là ma chimère !  
Dieu bénit la maison, y plane et la défend,  
Quand on y réunit le berceau de l'enfant  
Et le fauteuil de la grand'mère.

Si chez moi, j'avais pu vous avoir à la fois,  
De l'oreille et de l'âme écouter vos deux voix,  
Te tenir par la main, en m'appuyant sans crainte  
Sur son cœur ; près du tien voir son front adoré,  
Le ciel m'aurait aimé, et, mon logis sacré  
Aurait eu son ange et sa sainte !

A. SÉGALAS.

Notre vie présente est le creuset d'où doit  
sortir notre vie future.—(Lacordaire.)

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

#### DEVINETTES

- 1° Ce sont les laboureurs parce qu'ils sèment beaucoup (ils s'aiment).  
2° Le silence.

#### DOUBLE ACROSTICHE

F L E U R  
R O M P U  
A T L A S  
N I M E S  
C A N D I  
E G I D E

formant les deux noms propres : *France* et *Russie*.

#### CHARADE

Soc — rate — Socrate.

#### RÉBUS

Aimer à lire, c'est échanger des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses.

Mot à mot : M R à lyre — 7 — éch en G — des heures — dent — nu — queue — long doit — avoir — anse — avis contre dés — heure — D — lys — yeux — se.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlles Rita Maheux, Charlotte Boissonneault, Thérèse Gingras, Couvent des Sœurs de la Charité, St-Joseph de Beauce ; Le Couvent de St-

Joseph, Beauce ; M. l'abbé Arthur Lacasse, St-Appolinaire ; Mme V.-J. Rochefort, 416, Ave. Notre-Dame, Manchester, N. H.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Simonne Bruyère, Couvent d'Embrun, Ont., et Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis, auxquelles nous avons envoyé un prix.

### JEUX D'ESPRIT No 111

#### DEVINETTES

- 1° Quel est pour un agent de police le comble de la fermeté ?  
2° Quel est pour une domestique le comble de l'honnêteté ?

#### MOTS EN LOSANGE

Consonne — Mer stagnante — Boue — Marchand ambulante — Cultivateur — Négation — Consonne.

#### CHARADE

Une île de la mer d'Islande  
De la Sardaigne l'habitant  
Forment ensemble de l'indigent  
Le seul abri qu'il te demande

#### RÉBUS



#### UNE COIFFEUSE

— Dis, ma tante chérie, veux-tu me coiffer ? je ne saurais pas toute seule !

— C'est l'affaire de la bonne, ma petite fille, va vite lui demander ses bons offices.

— Mais pourquoi ne voudrais-tu pas ?... tu as bien coiffé sainte Catherine !...

Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu,

FEUILLETON DE L'APÔTRE

**LE COUREUR DES BOIS**

PAR GABRIEL FERRY

12

## CHAPITRE XIX

## L'ÉTANG-DES-CASTORS

Avant de passer outre dans notre récit, nous devons, en deux mots, justifier la présence soudaine des chasseurs et des Indiens, sous les ordres de Rayon-Brûlant, ainsi que des vaqueros de don Augustin, à la Fourche-Rouge.

On a vu qu'à l'exception de Main-Rouge et de Sang-Mêlé, dont la troupe était en avant, les trois autres détachements, ceux de l'Oiseau-Noir, de Rayon-Brûlant et de l'Antilope, qui se rendaient à l'endroit désigné comme point de jonction, se suivaient à peu de distance. Résolu à gagner de vitesse ceux qui voulaient attaquer et à profiter de l'aide des vaqueros de don Augustin, le Comanche pria sir Frederick de lui prêter son cheval, et alors l'Indien, après s'être entendu minutieusement avec les deux chasseurs sur les signes et les cris de ralliement, ainsi que sur le poste que chacun devait occuper, prit sa course vers le Lac-aux-Bisons.

Obligé pour sa sûreté, une fois arrivé à la Fourche-Rouge, de faire un détour par le bras de la rivière que les endiguements des castors avaient presque desséché en le détournant de son cours, le Comanche n'avait pu rencontrer don Augustin dans son excursion, dont le résultat venait de lui être si fatal. Rayon-Brûlant, après avoir traversé la rivière au gué indiqué par Encinas et qu'il connaissait lui-même, arriva sur les bords du Lac-aux-Bisons une heure environ après que l'hacendero venait de le quitter.

Il instruisit à la hâte le chasseur de bisons des projets qui amenaient les Indiens et les deux pirates des Prairies à la Fourche-Rouge ; et le chasseur, dépeignant aux vaqueros le danger qu'ils couraient eux-mêmes ainsi que leur maître, n'eut pas de peine à les faire tous monter à cheval pour cerner les bords de la rivière pendant que Rayon-Brûlant retournerait à l'embranchement du fleuve avant l'arrivée de Bois-Rosé et de toute la troupe qu'il avait laissée derrière lui. Il n'attendit pas longtemps.

Alors le jeune Comanche, Gayferos et six Indiens gagnèrent la vallée par le petit bras du fleuve. Pepe, Bois-Rosé et les autres prirent terre avant l'embranchement où l'Oiseau-Noir avait fait halte. Là, ils devaient, pour attaquer, attendre le signal du Comanche. La voix retentissante qui s'était fait entendre dans la vallée de la Fourche-Rouge, et dont l'écho avait répété les éclats, était celle du guerrier indien. A ce signal convenu, l'attaque avait immédiatement commencé avec impétuosité, ainsi qu'on l'a vu.

Ces explications une fois données, rien ne nous empêche de suivre Bois-Rosé et le chasseur espagnol dans leurs dernières tentatives pour arracher aux mains des Indiens leur jeune compagnon et la fille de don Augustin.

Diaz et Pepe avaient gagné la rive à peu près au même instant que Bois-Rosé avec Encinas et les trois chasseurs de bisons sautaient de leur canot à terre.

Pendant que les cinq combattants marchaient en diagonale pour se rejoindre, tout en explorant les lieux qu'ils traversaient, sir Frederick, à qui son esprit d'aventures rendait insupportable le rôle de spectateur, se résolut tout à coup à seconder activement les chasseurs dans leur attaque, et il n'eut pas de peine à persuader Wilson, son garde du corps, de l'accompagner.

Don Augustin voulut aussi prendre part à la lutte ; mais il dut céder aux instances de l'Anglais, qui lui représenta que sa présence était indispensable pour maintenir le bon ordre parmi ses vaqueros, peu accoutumés au genre de combats des Indiens. Ce point réglé, l'Américain, après avoir répété plusieurs fois à sir Frederick que c'était de son plein gré qu'il s'exposait au danger, et qu'il cessait d'être momentanément responsable de sa personne, s'empressa de marcher sur ses pas, dans la direction du gué de la rivière.

Pendant ce temps, Pepe et Diaz s'étaient réunis au coureur des bois et aux chasseurs de bisons. Les deux compagnons d'armes, pleins d'anxiété sur le danger que courait Fabian et déterminés à

faire les derniers efforts pour le sauver, échangèrent en s'abordant un regard silencieux, mais expressif.

— Il vit encore, Bois-Rosé, dit Pepe, qui comprit le langage muet du coureur des bois ; demandez à Diaz. Nous venons de voir derrière un massif de saules, à côté de l'emprunte des pieds de buffles de Main-Rouge, celle des pieds de don Fabian ; elle se dirige vers là-bas.

L'Espagnol montrait un de ces vastes couverts de cotonniers dont la plaine marécageuse était remplie. Diaz confirma les paroles de Pepe.

— Les coquins se retranchent dans ces massifs que bordent la digue des castors et le bras à moitié sec de la rivière Rouge. Tenez, les entendez-vous ? dit le carabinier.

Un bruit de haches qui frappait le tronc des arbres retentissait au loin.

— C'est vrai, reprit le Canadien. Si je ne craignais pour la vie de ce pauvre enfant, je rendrais grâce au ciel de nous livrer ainsi ces bêtes féroces dans leur fort, mais il est affreux de penser que le caprice ou la colère d'un Indien peut trancher ses jours.

— Ils l'oseront moins que jamais maintenant, c'est moi qui vous le dis, reprit Pepe ; la journée ne se passera pas sans qu'ils aient demandé à capituler.

Encinas contenait à grand-peine son dogue, qui voulait s'élancer vers l'endroit où son odorat subtil sentait les Indiens, quand Bois-Rosé pensa tout à coup à utiliser son instinct. Il tira de dessous sa veste le chapeau défoncé de Fabian, et le remettant à Encinas :

— Essayez, lui dit-il, de faire flairer ce chapeau à votre chien ; c'est le chapeau de celui que je cherche ; j'ai vu en pareil cas ces animaux suivre à la piste les gens dont on ne pouvait retrouver la trace.

Le chasseur de bisons prit le chapeau des mains du Canadien et en fit sentir l'intérieur à Oso. L'intelligent animal sembla deviner ce qu'on attendait de lui, et après avoir fortement aspiré les émanations qu'avait conservées cette partie du vêtement de Fabian, il s'élança comme un trait dans la direction où Pepe avait reconnu les traces du jeune homme. Arrivé derrière un massif, le dogue donna de la voix pour attirer son maître sur ses pas.

Les chasseurs coururent à cet endroit, où précisément les traces qu'avait signalées Pepe se retrouvèrent empreintes sur le sol humide.

— Marchons maintenant s'écria Bois-Rosé avec fermeté. En quelque lieu qu'il soit, mort ou vivant, nous saurons toujours le trouver.

Sir Frederick et son inséparable Wilson arrivaient au même moment, et les neuf hommes réunis allaient s'avancer pour reconnaître la retraite des Indiens, lorsqu'un messenger de Rayon-Brûlant se présenta, chargé par le jeune chef de venir chercher du renfort auprès d'eux. Il y avait, dit-il, en face du fourré impénétrable où les Apaches se retranchaient, un ravin assez profond d'où l'on pouvait inquiéter l'ennemi, et dont il était urgent de s'emparer avant lui.

Ayant ainsi rempli son message, l'Indien repartit pour aller porter aux vaqueros l'invitation de tra-

verser la rivière et d'aller prendre position sur la rive en face, afin de resserrer au besoin le blocus qu'on devait établir autour des maraudeurs. Pendant que cette manœuvre s'exécutait et que les vaqueros traversaient la rivière soit à l'endroit du gué, soit à la nage sur leurs chevaux, ou enfin dans le canot de cuir, la petite troupe que conduisait Bois-Rosé cherchait un chemin couvert qui pût la mettre à l'abri des balles, pendant qu'elle ferait le tour du bois sombre où les Indiens continuaient à se fortifier. Le bruit des haches retentissait toujours.

La végétation vigoureuse des saules et des cotonniers autour desquels s'enroulaient la vigne sauvage et toutes les lianes des forêts rendaient le fourré où s'étaient réfugiés les Apaches si compact, qu'en en faisant le tour, les assaillants ne pouvaient de temps en temps tirer qu'à coups perdus.

Quelques coups de fusil partirent de l'intérieur du bois ; mais de part et d'autre les balles étaient inoffensives. Disséminés en tirailleurs, les premiers arrivèrent à peu de distance de l'endroit qu'occupait Rayon-Brûlant avec ses guerriers.

— Concevez-vous, dit Bois-Rosé à Pepe, dans un moment où les deux chasseurs se trouvèrent réunis derrière un bouquet d'arbres, à l'abri desquels le Canadien examinait l'enceinte en apparence impénétrable du bois, que tous ces Indiens avec leurs chevaux aient pu si promptement se faire jour à travers l'épaisseur de ces fourrés ?

— Je pensais à cela à l'instant même, reprit le carabinier. Un homme seul paraît pouvoir difficilement se frayer un passage parmi ces lianes autrement que la hache à la main, et ces coquins y sont entrés à cheval en un clin d'œil. Il doit y avoir quelque entrée secrète qu'il faudrait trouver : car autrement cet endroit est inexpugnable, et nous y laisserions nos os les uns après les autres, en tentant d'en débusquer l'ennemi.

— Nous avons toujours la ressource d'y mettre le feu, reprit Bois-Rosé ; mais malheureusement il y a au milieu de ces Indiens des vies précieuses qu'il faut ménager.

En disant ces mots, les deux chasseurs continuèrent leur marche, et, quelques instants plus tard, ils arrivaient près du chef comanche.

— La Fleur-du-Lac est là, dit Rayon-Brûlant, et le fils de l'Aigle n'est pas loin d'elle.

Le poste habituellement choisi par le jeune guerrier était l'endiguement fait par les castors sur le bras le plus étroit de la Rivière-Rouge.

Dans toute autre circonstance, c'eût été une curieuse investigation à faire que celle du travail de ces industrieux animaux, de cette digue qu'on eût dite construite par la main de l'homme, avec ces troncs d'arbres soigneusement dépouillés de leur écorce, qui sert, comme on sait, à l'approvisionnement d'hiver des castors. Les intervalles en étaient symétriquement remplis de terre glaise pétrie avec des branchages. Mais le temps était précieux, chaque instant de retard pouvait donner lieu à une catastrophe horrible.

L'eau, détournée d'abord de son cours par la digue, avant de finir par former dans la plaine des lagunes qui la couvraient de distance en distance, s'était creusé un autre lit, bientôt demeuré à sec. Ce fut dans cette espèce de ravine, de quatre pieds environ de profondeur et de vingt de largeur, que les nouveaux auxiliaires du Comanche s'embusquèrent.

De cet endroit, éloigné seulement d'une demi-portée de carabine de la ceinture épaisse derrière laquelle l'ennemi était invisible, d'habiles tireurs comme le Canadien, l'Espagnol et l'Américain Wilson, pouvaient lui faire un mal incalculable.

— Encinas, dit le Canadien au chasseur de bisons, si vous lâchiez un instant votre dogue, l'animal pourrait nous rendre un grand service ; c'est la vie d'un chrétien qu'il peut aider à sauver.

— Le pauvre Oso m'est bien précieux, répondit Encinas, et le lancer dans ces fourrés, c'est l'exposer à y laisser sa peau ; mais, à tout prendre, c'est, comme vous dites, la vie d'un chrétien à troquer contre la sienne.

A ces mots, le chasseur de bisons déliait le nœud qui s'attachait au collier d'Oso.

— Pille, Oso, pille, mon brave ! continua Encinas en faisant de nouveau flairer au chien le chapeau de Fabian ; puis il le lâcha.

Le vaillant dogue sembla, cette fois encore, comprendre la volonté de son maître, qui comptait plus encore sur son instinct que sur sa bravoure, et, au lieu de s'élançer en aboyant avec fureur, il s'élança silencieusement à travers les buissons.

— Nous le suivrons, Pepe, s'écria le Canadien ; il ne sera pas dit qu'un animal sera moins prudent qu'un père qui cherche son fils et qu'un ami qui cherche son ami.

L'Espagnol ne se le fit pas répéter, et les deux chasseurs se mirent avec précaution à la piste du chien. Mais Oso sembla bientôt et évidemment en défaut. Il quêtait en vain dans les touffes d'herbes des émanations semblables à celles qu'il venaient de flairer, et les deux chasseurs le virent tout à coup de loin faire un détour et sortir du fourré où il s'était engagé.

— Croyez-vous qu'il ait compris ce qu'on attend de lui ? demanda le Canadien bas à Pepe.

— Sans doute ; ce n'est certainement pas de ce côté que Fabian est entré dans le bois avec les Indiens, et le dogue va tout naturellement remonter à l'origine de la piste qu'il suit.

Le chien quittait brusquement, en effet, la lisière du bois de cotonniers, et les deux chasseurs le virent retourner dans la direction du bouquet de saules sous lesquels ils avaient déjà trouvé les traces de Fabian. Tous deux suivirent Oso le plus rapidement possible sans s'inquiéter de se faire voir, et, en débouchant dans l'espace dégarni d'arbres, ils trouvèrent Encinas qui, inquiet de son chien favori, faisait le tour des massifs pour le rejoindre.

— Laissons-le faire, dit-il ; mon brave Oso est aussi habile que courageux. Vous voyez qu'il se rend compte de la mission dont je l'ai chargé.

Après s'être remis sur la voie, le dogue s'élança en aboyant dans la direction d'un des côtés du bois qui abritait les Indiens, et que les deux chasseurs, en venant, avaient laissé sur leur droite. Arrivé, après un long détour qu'ils durent faire pour éviter de passer sous le feu de l'ennemi, ils ne virent plus le chien d'Encinas. Dans cette partie du bois, la ceinture d'arbres paraissait moins fournie.

Inquiet de l'absence de son chien, Encinas le siffla pendant quelques minutes sans que l'animal lui répondit ; bientôt cependant on l'entendit donner de la voix. Les aboiements qu'il poussait semblaient plutôt annoncer la joie que la présence d'un danger ; et les trois chasseurs, obéissant à son appel, prirent leur course à travers le taillis.

Ils ne tardèrent pas à rencontrer un petit sentier dans toute la longueur duquel les herbes paraissaient si récemment foulées que leurs tiges n'étaient pas encore flétries, quoique écrasées sous les pieds des chevaux, dont l'empreinte était aussi visible que sur un chemin sablé.

C'était au bout de cet étroit et tortueux sentier que la voix d'Oso continuait à retentir. Puis les herbes devinrent plus rares ; au terrain amolli succéda un sol dur. Ici, les trois chasseurs s'arrêtèrent à la voix de Bois-Rosé.

— Restez où vous êtes, dit le Canadien. Il est inutile que nous fournissions un triple but aux carabines cachées là derrière. Ah ! Pepe, vous ne vous êtes pas trompé, le chien a éventé la mèche.

Pendant qu'Encinas caressait Oso, revenu vers lui, et rattachait à son collier sa courroie de buffle, Pepe, sans avoir égard aux avis du Canadien, et impatient de voir par lui-même, s'était coulé jusque derrière lui.

Les dernières herbes du sentier venaient mourir sur un terrain pierreux, et à vingt-cinq pas environ de la frange clairsemée qu'elles formaient, le bois commençait. Mais au lieu de présenter à l'œil, de ce côté comme de tous les autres, un rempart insurmontable de lianes, de troncs pressés et de branches entrelacées, le sol, primitivement creusé par les eaux, laissait entre les arbres un passage de quatre pieds de largeur. De chaque côté de cette espèce de ravine s'élevait un talus à pans droits, dont l'intervalle était rempli de troncs d'arbres et de branchages fraîchement coupés.

— C'est par ce passage que les coquins sont entrés à cheval comme par une porte cochère, dit Pepe.

— Ne perdons pas notre temps ici, Pepe, et, puisque vous voici, glissons-nous chacun d'un côté de cette ouverture pour voir ce que fait l'ennemi, où est Fabian, et par quel endroit il faut commencer l'attaque. Encinas, tâchez, s'il est possible, que votre chien soit muet ; sa voix pourrait nous attirer, à vous comme à nous, le désagrément d'un morceau de plomb dans le corps ; ou mieux encore, courez avertir Rayon-Brûlant et don Augustin que nous avons trouvé le passage vers l'ennemi, puis foncez hardiment à la tête des plus braves, nous allons éclairer votre marche, mon compagnon et moi.

Encinas goûta cet avis et s'éloigna promptement pour remplir sa mission.

A droite et à gauche, à vingt pas du chemin creux, la lisière du bois reprenait toute son épaisseur, et les deux chasseurs n'hésitèrent pas à s'y engager, chacun de son côté, pour exécuter leur projet. Telle était la vigueur de la végétation qu'à peine leurs yeux pouvaient-ils distinguer les objets à quelques pieds devant eux ; mais, toute périlleuse que fût cette reconnaissance des lieux, il était indispensable de la pousser aussi loin que possible. Le Canadien continua donc d'avancer en se glissant à travers les branches comme l'alligator qui rampe au milieu des roseaux et des joncs pour surprendre le buffle qui se désaltère.

Peu à peu cependant le bois s'éclaircissait et Bois-Rosé put non seulement distinguer des formes vagues et confuses d'hommes et de chevaux, mais encore jeter un coup d'œil sur l'espace entouré par l'épaisse ceinture d'arbres qu'il venait de traverser.

L'Étang-des-Castors occupait l'une des extrémités d'une vaste clairière où les chevaux et les hommes tenaient à l'aise. Sur les bords de cet étang s'élevaient une quinzaine de huttes de castor, de forme ovale. La plupart de ces huttes que les Indiens venaient d'envahir plongeaient presque dans l'eau ; mais deux ou trois étaient assez éloignées des bords de l'étang pour avoir été converties par les assiégés en un solide rempart dont les selles des chevaux, les couvertures et les manteaux de buffle emplissaient solidement les intervalles. C'était entre la rive de l'étang et ce retranchement qui se tenait le gros des Indiens, tandis que les autres allaient et venaient pour fortifier les endroits les plus faibles de la ceinture d'arbres de la clairière.

Du reste, ni Fabian, que cherchaient en vain ses yeux troublés par l'horrible appréhension qu'il éprouvait pour son enfant, ni Rosarita, ni Sang-Mêlé, ni Main-Rouge, ni l'Oiseau-Noir enfin n'étaient visibles au Canadien.

Il supposa que les objets de sa sollicitude, comme ceux de sa haine, se trouvaient entre l'étang et les huttes des castors, dont les ouvertures étaient pratiquées du côté de l'eau.

Pepe, de son côté, n'apercevait rien de plus que Bois-Rosé ; les deux chasseurs durent donc réprimer le désir qui les aiguillonnait de faire feu sur des ennemis odieux, mais sans importance dans ces circonstances si graves.

Bois-Rosé prêtait l'oreille avec anxiété à tous les bruits qui parvenaient jusqu'à lui. Il espérait entendre la voix de Fabian ou celle de la fille de l'hacendero, et il comptait, plein d'angoisse, les minutes écoulées depuis le départ d'Encinas, en quête de renfort. C'était un moment effrayant, en effet, que celui qui précédait une attaque désespérée où le sang allait si abondamment couler, et où la vengeance d'ennemis sauvages pouvait s'exercer par représailles sur son enfant prisonnier.

Tout à coup, dans la direction de la digue des castors, occupée par le jeune chef comanche, une

détonation suivie de hurlements, puis encore une demi-douzaine de coups de feu ébranlèrent les airs. Un grand mouvement eut lieu dans la clairière, près de l'étang, et au spectacle qui s'offrit quelques instants après aux yeux du Canadien, il senti tout son sang se figer dans ses veines.

## CHAPITRE XX

### RAYON-BRULANT

Pour expliquer la scène qui venait de se passer, et dont Bois-Rosé, dans son embuscade, ne voyait qu'une partie, il est nécessaire de nous transporter un instant au milieu du fort des Indiens.

Il avait fallu toute la haine dont l'Oiseau-Noir était animé contre Rayon-Brûlant pour lui faire braver, malgré sa blessure, la fatigue d'un long voyage de trois jours et les combats sanglants qui avaient décimé sa troupe pendant le trajet. Quoique assez peu confiant dans la parole du métis, entraîné par le désir de la vengeance, par l'amour du pillage et par l'ascendant que l'audacieux bandit exerçait sur les peuplades indiennes, le chef apache avait cédé à ses suggestions.

La brusque attaque qui était venu surprendre les Apaches, à l'instant où ils croyaient n'avoir plus qu'à étendre la main pour saisir une riche proie, la fuite précipitée de ses guerriers lorsque, confiant dans la victoire, l'Oiseau-Noir espérait surprendre son rival en amour sinon désarmé, du moins facile à vaincre, cette réunion de circonstances fatales et inattendues avait changé une confiance presque folle en une terreur exagérée. Le chef, affaibli par la souffrance et la fatigue, les guerriers, dont le découragement, né de défaites successives, était à peine calmé, crurent avoir affaire à des ennemis bien supérieurs en nombre, et tous, à l'exception du métis, entraînés par eux, avaient cédé à une terreur panique dont on a vu les résultats.

Cependant le métis, en faisant aux Indiens le dénombrement à peu près exact de la force des blancs, avait pu ramener la confiance dans l'âme des guerriers et du chef. Néanmoins, une sourde colère, fille du désappointement, couvait dans le cœur de l'Oiseau-Noir, et Sang-Mêlé, trop fin et trop rusé pour ne pas la deviner, résolut de se relever dans l'esprit des Apaches par une de ces combinaisons qui lui étaient si familières et dans lesquelles sa perfidie et son courage se partageaient les rôles.

Le chemin creux qui avait livré passage aux Indiens à travers le bois jusqu'à l'Étang-des-Castors leur offrait une issue facile pour fondre au milieu de leurs ennemis dispersés. Tandis que Sang-Mêlé se chargerait d'amuser ceux qui étaient le plus près de lui par des négociations de paix simulées, les Indiens monteraient à cheval, et, tombant à l'improviste sur les divers groupes disséminés dans la plaine, ils ne pouvaient manquer d'en avoir bon marché.

Tel était le plan que le métis fit adopter, ou plutôt ce n'en était qu'une partie, car c'était surtout

en vue de son intérêt qu'il l'avait proposé, et il avait eu soin de taire ce qui le concernait personnellement. Main-Rouge devait le seconder, comme on va le voir. Pendant que cette perfidie se tramait, Bois-Rosé et Pepe se glissaient avec précaution jusqu'au retranchement indien.

Passons maintenant au récit des événements.

Quarante chevaux environ, les uns dessellés, la plupart encore harnachés avec tout le luxe des sauvages, étaient attachés aux arbres les plus voisins de l'étang. Dans la hutte de castors qui faisait face à la digue occupée par Rayon-Brûlant, dona Rosario, plus pâle, plus défaite que Fabian, qui savait, lui du moins, que la mort allait terminer ses maux, était enfermée sous la garde du vieux renégat américain, assis à l'entrée de la loge, sa longue carabine en travers sur ses genoux, et caché à Bois-Rosé par les couvertures et les manteaux étendus pour fortifier le retranchement.

Dans la hutte la plus éloignée de cette dernière, Fabian, ne sachant encore s'il avait été le jouet d'un songe et s'il avait réellement entendu la voix dont il eût reconnu le timbre entre mille, réduit par de nouveaux liens à l'immobilité la plus complète, disait un dernier adieu aux plus chers souvenirs de sa courte existence.

Deux Indiens le gardaient, avec ordre de le poignarder si la sortie projetée n'avait pas le succès que le chef apache en attendait. Dans le cas où la victoire la couronnerait, l'Oiseau-Noir voulait savourer à son aise les douceurs d'une longue et cruelle vengeance. Ce n'était donc qu'à la férocité de son ennemi, et non à sa clémence, qu'il devait la prolongation de ses derniers et terribles moments.

Du reste, dans leur position respective, Fabian et Rosarita ne pouvaient soupçonner la présence l'un de l'autre dans cet étroit espace, et encore moins s'apercevoir réciproquement.

Tel était l'aspect de la clairière et des abords de l'Étang-des-Castors, lorsque Sang-Mêlé se dirigea vers la hutte, à la porte de laquelle veillait son père. Un court et rapide dialogue en anglais eut lieu entre les deux pirates. Alors, Main-Rouge se leva, et, après une horrible menace dont il est facile de deviner le sens, faite à Rosarita, qui en comprit la portée et resta plus pâle, plus tremblante et plus immobile que jamais, le vieux renégat suivit le métis.

Tous deux s'avancèrent à l'extrémité de la clairière la plus voisine de Rayon-Brûlant et la plus éloignée de Bois-Rosé, et s'ouvrirent un passage à travers les arbres ; après quelques pas, les deux bandits s'arrêtèrent, invisibles à la fois aux leurs et à l'ennemi, et la voix de Sang-Mêlé s'éleva au milieu des arbres :

— Que les oreilles du brave guerrier que les Apaches appelaient le Nuage-Sombre, et que les Comanches nomment Rayon-Brûlant, soient ouvertes, cria le métis.

— Rayon-Brûlant n'a jamais connu le Nuage-Sombre, répondit le jeune guerrier ; que lui veut-on, et qui l'appelle ?

Sang-Mêlé avait prononcé ces paroles en un dialecte apache si pur, que Rayon-Brûlant avait cru

entendre un des compatriotes dont il répudiait même jusqu'au souvenir.

— C'est moi, Sang-Mêlé, reprit le métis, qui veux presser la main d'un ami.

— Si c'est là tout ce que veut El-Mestizo, qu'il se taise ; sa voix m'est odieuse comme le sifflement ou le bruit des sonnettes du serpent, répondit la voix de Rayon-Brûlant.

— Ce n'est pas tout : El-Mestizo tient en son pouvoir le fils de l'Aigle et la Colombe-Blanche-du-Lac, et lui offre de les rendre.

Peu s'en fallut que, dans le mouvement de joie passionnée qui l'envahit tout à coup, le jeune Comanche ne fit explosion par un cri de triomphe échappé à sa bouche malgré l'empire qu'il exerçait sur ses fougueuses passions. Il put cependant se contenir pour cacher l'immense intérêt qu'il prenait à la Fleur-du-Lac, et ne pas rendre le brigand plus exigeant dans ses conditions.

Ce ne fut qu'après une courte pause, pendant laquelle il dut contenir et laisser s'apaiser les battements précipités de son cœur, qu'il put répondre froidement :

— A quelles conditions Sang-Mêlé rendra-t-il le fils de l'Aigle et la Fleur-du-Lac ?

— Il les dira quand une de ses mains pressera en signe d'amitié celle de l'Aigle-des-Montagnes-Neigeuses lui-même, et l'autre celle de Rayon-Brûlant. Les chefs n'ont pas l'habitude de conférer sans se voir, sans lire dans les yeux les uns des autres.

— L'Aigle est absent, et Rayon-Brûlant ne pressera jamais la main d'El-Mestizo, à moins que ce ne soit pour la lui briser.

— Bien, répondit le métis, dont le Comanche ne vit pas l'œil enflammé de haine et le désappointement plein de rage. N'y a-t-il pas quelque autre chef derrière la digue des castors ?

— Avec votre permission, Comanche, je me chargerai des négociations, s'écria Pedro Diaz. Sang-Mêlé, ajouta-t-il à haute voix, il y a ici le chef des chercheurs d'or mexicains, qui en vaut bien un autre, si on le juge d'après quelques actions d'éclat que personne ne lui conteste et le sang indien qu'il a fait couler.

— Nous conférerons ensemble, dit le métis. Puis-je, sur la foi de sa parole, m'avancer seul, sans armes, avec un compagnon armé derrière moi ? Vous en ferez autant de votre côté.

— Oui, oui, reprit le loyal aventurier ; j'engage mon honneur et je vais vous donner l'exemple.

Le métis se retourna vers son père ; tous deux échangèrent un odieux et féroce sourire.

— Attention, lui dit Sang-Mêlé.

— Mon frère a tort, dit le Comanche ; le serpent venimeux, pour siffler parfois comme l'alouette des champs, n'en est que plus à craindre. Attendez au moins qu'il se montre.

— Wilson !

— Sir !

— Vous tirez comme Guillaume Tell, reprit sir Frederick. Je vous verrais avec plaisir accompagner ce brave garçon pour le protéger au besoin.

— Volontiers, dit l'Américain.

En même temps, on entendit les broussailles craquer, et les deux pirates des Prairies apparurent sur la lisière du bois, au même moment où, seuls aussi tous deux, Diaz et l'Américain se montraient sur la digue des castors.

Les quatre parlementaires se considérèrent un instant en silence. C'était pour la première fois, on peut le dire, malgré une précédente rencontre dans la nuit, près du val d'Or, que Diaz voyait les deux bandits ; mais, si leur physionomie avait quelque chose de sinistre à ses yeux, il n'en laissa rien paraître. Quant à Wilson, il connaissait déjà de vue les deux brigands renommés qui se trouvaient devant lui.

Sang-Mêlé s'avança de six pas environ au delà des derniers arbres du bois, Diaz d'une distance double à peu près. L'Américain resta sur la digue, appuyé sur sa carabine ; Main-Rouge gardait la même attitude sur la lisière épaisse de buissons qu'il venait de franchir.

Diaz, d'un pas ferme, vint prendre la main que lui tendait le métis, et il sentit, mais trop tard, que sa loyauté n'avait pas assez tenu compte de la perfidie du brigand, dont les doigts se refermèrent sur les siens comme les ressorts d'un piège à loups.

— Feu ! s'écria le métis d'une voix forte en jetant son autre main sur l'épaule de l'aventurier.

La carabine de Main-Rouge se leva, le coup partit, la balle siffla aux oreilles de Sang-Mêlé ; atteint en pleine poitrine, le malheureux Diaz allait tomber, quand les bras vigoureux du métis le soutinrent.

Le pirate s'armant, comme d'un bouclier, du corps de l'aventurier qui n'était presque qu'un cadavre, battit en retraite à reculons, l'œil fixé sur la carabine de Wilson, qui cherchait en vain une place pour le frapper.

Le bandit touchait à la lisière du bois, quand, avant d'expirer, Diaz eut encore la force de tirer son couteau et de frapper Sang-Mêlé à la jointure de l'épaule. Le pirate blessé bondit à reculons, et quand il sentit par derrière le feuillage des arbres, il lança devant lui l'aventurier, dont ce dernier choc acheva de briser la vie, et s'écria :

— Voilà le cadavre d'un chef !

Il disparut aussitôt dans le fourré, où la balle de Wilson ne frappa que les branches et le feuillage.

Le premier mouvement de stupeur causé par cet odieux assassinat n'était pas encore entièrement passé que les deux pirates des Prairies étaient déjà loin, et la voix de Sang-Mêlé criait :

— Qui osera venir arracher aux mains d'El-Mestizo la fille des blancs et le fils de l'Aigle ?

— Par Jésus-Christ et le général Jackson ce sera moi ! s'écria Wilson en s'élançant derrière les bandits.

Mais, avec la rapidité de la foudre, dont il portait le nom, le jeune Comanche l'avait prévenu, et il entra déjà dans le taillis, lorsque l'Américain, sir Frederick et les neuf guerriers comanches y pénétrèrent après lui, la hache, la carabine et le poignard en main.

Sang-Mêlé, qui connaissait tous les détours de l'épaisse ceinture du bois, arriva longtemps avant eux dans la clairière. Le sang ruisselait de son épaule, mais sa vigueur extraordinaire ne semblait pas affaiblie. Quand il arriva au bord de l'étang, les Apaches, avertis par la détonation de la réussite du coup de main de leur allié, se précipitaient déjà sur leurs chevaux pour exécuter la sortie convenue d'avance.

Tel était le mouvement qui avait lieu et dont Bois-Rosé cherchait à deviner la cause, lorsqu'un épisode bien autrement terrible vint le frapper de stupeur et ne lui permit plus de voir que le danger dont était menacé Fabian.

Tandis que, pour accomplir les ordres de Sang-Mêlé, Main-Rouge se saisissait déjà de Rosarita éperdue et disposait pour elle le cheval qui devait l'emporter pendant la sortie projetée, le métis s'avança vers l'Oiseau-Noir resté derrière le retranchement, dans l'impossibilité de prendre part au prochain combat. Il montra au chef indien son épaule ensanglantée.

— C'est à présent que le fils de l'Aigle doit mourir, dit-il d'une voix brève : que l'Oiseau-Noir ne songe plus à ajourner sa vengeance, car elle lui échapperait ; mon sang qui coule veut celui d'un ennemi ; Sang-Mêlé ne peut reprendre la victoire.

— L'Oiseau-Noir arrachera d'abord la chevelure du blanc, répondit l'Apache, redoutant les chances de lutte. Les guerriers l'achèveront ensuite.

— C'est bien dit.

Deux Indiens avaient entendu ce court dialogue, et, sans attendre des ordres qu'ils devinaient d'avance, ils s'élançèrent comme deux bêtes féroces vers la hutte où gisait Fabian. Une minute leur suffit pour traîner le malheureux jeune homme jusqu'au pied du retranchement.

Alors, Bois-Rosé, dont les membres fléchissaient sous lui, vit l'Oiseau-Noir sortir du fort et s'avancer vers Fabian. Deux fois il ajusta l'Indien ; mais deux fois un nuage épais s'étendit sur ses yeux, et sa carabine tremblait dans sa main, comme une des longues tiges d'herbe des Prairies battues par le vent.

L'Oiseau-Noir se courba lentement ; un couteau brillait dans sa main gauche, près de la tête de Fabian. Alors, à ce moment suprême, la main de Bois-Rosé cessa de trembler, quand une explosion soudaine le fit tressaillir. L'Oiseau-Noir, le crâne fracassé, tomba lourdement sur Fabian, qu'il couvrit de son corps inanimé, et une voix s'écriait en même temps :

— Voilà mon dernier mot, chien à peau rouge !

C'était la voix de Pepe.

Un second coup de feu jeta par terre un autre Indien. Cette fois c'était la carabine de Bois-Rosé qui grondait.

Tout à coup, comme un torrent qui se précipite à la saison des pluies dans le lit qu'il a laissé à sec la saison précédente, les Apaches s'élançèrent à cheval par l'issue du ravin. La clairière, les bords de l'Étang-des-Castors étaient presque vides, lorsque Pepe et Bois-Rosé s'y élancèrent la carabine à la

main, la poitrine gonflée et tout haletants, sans voir que, du côté opposé à celui par où ils venaient d'entrer, Main-Rouge, portant dans ses bras Rosarita évanouie de nouveau, et suivi de Sang-Mêlé, disparaissait dans l'épaisseur du bois.

Le perfide métis abandonnait ses alliés aux chances du combat et mettait sa proie en sûreté. Mais les deux chasseurs ne voyaient que Fabian. S'élançant vers lui, couper d'une main tremblante et rapide à la fois les liens qui meurtrissaient ses membres, fut pour eux l'affaire d'un instant ; puis, sans voix, l'âme oppressée d'une joie foudroyante, le pauvre Canadien ne put que presser dans ses bras et dévorer de caresses muettes le jeune lionceau rendu enfin au vieux lion du désert.

Appuyé sur sa carabine, le chasseur espagnol contemplait ce groupe heureux, n'osant proférer une parole, de crainte d'éclater en sanglots, sans pouvoir toutefois retenir les larmes qui inondaient ses joues hâlées.

Cependant de deux côtés de la clairière, de celui par où les deux Pirates des Prairies venaient de disparaître, et de la partie opposée d'où s'étaient élancés les Indiens, un formidable tumulte se faisait entendre. Bientôt, comme un torrent qui, arrêté dans sa course par une digue qu'il ne peut franchir, reflue sur lui-même, le ravin revomit tout à coup dans la clairière le flot sauvage qu'il avait emporté.

Encinas s'était fidèlement acquitté de sa mission, et les vingt vaqueros de don Augustin, l'hacendero lui-même à leur tête, venaient de surprendre les Apaches dans le chemin creux et les refoulaient en désordre jusqu'à leur retranchement abandonné.

Des voyageurs qui se sont aventurés dans un repaire de lions en l'absence de ses terribles hôtes, et qui tout à coup se trouvent surpris par leur retour, pourraient seuls comprendre à quelles sensations tumultueuses durent être en proie les deux chasseurs et Fabian, à la vue des cavaliers indiens poussant des hurlements affreux en envahissant de nouveau la clairière.

Mais ce danger, quelque terrible qu'il fût, n'était pas de nature à ébranler pour plus d'un seul instant le courage des trois compagnons d'armes. Le Canadien avait reconquis son enfant ; pour lui, c'était tout : enlevant Fabian dans ses bras, il s'élança derrière le retranchement, et Pepe s'y jeta également ; là, tous deux rechargèrent précipitamment leurs armes, et, résolus à mourir cette fois au moins tous les trois ensemble, ils attendirent l'attaque de l'ennemi.

Toutefois l'aspect des choses ne tarda pas à changer. Au tumulte de la retraite des Indiens succédèrent bientôt des décharges d'armes à feu, et une demi-douzaine de cavaliers qui arrivaient en désordre, repoussés par des forces encore invisibles, tombèrent de cheval, morts ou blessés.

— Courage, Pepe ! s'écria le Canadien, nos hommes sont arrivés et attaquent les Indiens par derrière. Fabian, continua-t-il, si vous pouvez vous tenir encore sur vos jambes, glissez-vous derrière

les arbres ; c'est une lutte de géants que nous allons soutenir.

Le flot d'Indiens grossissait à chaque minute et s'éparpillait sur toute la surface de la clairière, tandis que les vaqueros qui suivaient don Augustin purent enfin s'y faire jour et s'y développer plus à l'aise. Les uns étaient à cheval, la plupart à pied ; l'hacendero était parmi les premiers.

— Feu ! Bois-Rosé, feu ! en poussant un cri de guerre comme si nous étions cent, s'écria l'Espagnol, obéissant à l'une de ses impulsions fougueuses et qu'il ne savait jamais maîtriser.

Cette fois, le coureur des bois y obéit immédiatement, et, au moment où les deux carabines grondaient de nouveau en démontant les deux cavaliers qu'il leur plut de choisir pour victimes, les trois compagnons d'armes, car Fabian, l'âme ulcérée de vengeance, n'avait pas suivi le conseil du Canadien, poussèrent une fois encore, côte à côte, un cri de guerre si puissant, qu'on eût dit que dix autres guerriers venaient de se joindre à eux.

Puis, profitant du désordre que redoublait cette attaque par derrière et dédaignant l'abri du retranchement. Fabian, armé de son couteau, que lui avait remis le Canadien, Bois-Rosé, saisissant la hache échappée à un Apache qu'il venait de frapper, et Pepe, brandissant son lourd fusil par le canon, s'élançèrent en pleine mêlée en poussant de sauvages hurlements.

Le gigantesque coureur des bois, semblable au faucheur pressé de finir sa journée ou au bûcheron dont la cognée déblaye un jeune taillis, semblait, en frappant ses ennemis d'un bras irrésistible, tracer un cercle de fer infranchissable autour de Fabian. Le Canadien cherchait à se faire jour jusqu'à don Augustin, qui, entouré d'ennemis, frappait d'estoc et de taille de sa longue épée, et il venait enfin de s'ouvrir un passage sanglant jusqu'à l'hacendero, quand le cri terrible d'une voix bien connue retentit derrière lui.

C'était Rayon-Brûlant qui, sanglant, désarmé, mais tenant entre ses bras Rosarita évanouie, se précipita dans la trouée ouverte autour de don Augustin par la hache du Canadien. Le jeune guerrier n'eut que le temps de jeter, pour ainsi dire, avec un hurlement de triomphe, la jeune fille dans les bras du père, et tomba sous les pieds des chevaux.

Tandis que Bois-Rosé se baissait pour protéger celui à qui il devait tant, l'hacendero fit tourner son épée autour de sa fille qu'il tenait en travers de lui, et, mettant l'éperon aux flancs de son cheval, il ne tarda pas à disparaître par le chemin creux hors de la fatale clairière.

Aussi terrible que l'archange des batailles, le Canadien, ses deux jambes écartées comme l'arche d'un pont de pierre, ayant entre elles le corps de Rayon-Brûlant qui perdait son sang par une large blessure, tenait à distance de lui ses ennemis déconcertés. Trop occupé à faire de son corps un rempart au jeune guerrier, il ne vit pas de nouveaux combattants qui venaient de s'élaner du côté de l'Étang-

des-Castors sur le champ de bataille jonché de morts.

C'étaient Main-Rouge et Sang-Mêlé repoussés dans leur fuite par Wilson, Gayferos, sir Frederick et les deux Comanches. Les deux pirates blessés, forcés de rebrousser chemin, se trouvèrent en quelques bonds furieux à une longueur d'épée du Canadien et de l'Espagnol.

L'Américain, tout brave qu'il était, sir Frederick, Gayferos et les guerriers de Rayon-Brûlant, également braves, semblaient hésiter à s'approcher des deux bandits que le jeune Comanche avait osé attaquer seul de front, et à qui, aux dépens de sa vie peut-être, il avait arraché Rosarita. Mais il y avait devant les deux pirates un homme qu'aucun ennemi, quel qu'il fût, ne pouvait intimider longtemps : c'était Pepe, qui le premier avait perçu l'arrivée soudaine du renégat américain et de son fils.

— Volte-face, Bois-Rosé ! cria l'Espagnol.

Bois-Rosé, en se retournant promptement, se trouva face à face avec ses deux mortels ennemis.

Pendant ce temps, le champ de bataille s'était éclairci. La mort de l'Oiseau-Noir, les attaques furieuses du Canadien, de Fabian et de l'Espagnol, les efforts des vaqueros, encouragés par leur maître à reconquérir sa fille, tout avait contribué à répandre de nouveau la terreur parmi les Indiens. La présence inopinée des deux redoutables alliés des Apaches, Main-Rouge et Sang-Mêlé, était trop tardive. La plupart avaient fui, laissant leurs morts sur l'herbe ensanglantée de la clairière, et les vaqueros, en grand nombre aussi, l'hacendero une fois disparu avec son précieux fardeau, s'étaient mis à la poursuite des fuyards.

Vingt-sept cadavres, dont dix-huit Indiens, étaient couchés sur le sol ; quelques groupes acharnés combattaient seuls encore au nombre d'une vingtaine d'hommes à peu près, quand, pour la troisième fois de leur vie, le Canadien et Pepe se rencontraient presque corps à corps, avec les deux pirates de Prairies.

Encore enivré de l'ardeur du combat, Bois-Rosé, la hache levée, se précipita sur le métis ; celui-ci était le plus jeune et le plus fort, et il appartenait de droit au Canadien. Mais, aussi vigoureux que le coureur des bois lui-même, Sang-Mêlé était plus agile. Le métis évita le coup, et il allait s'élaner pour saisir Bois-Rosé de ses bras nerveux, quand, à l'aspect de Wilson qui rechargeait sa carabine, il changea tout à coup de projet, et s'élança jusqu'à l'extrémité de la clairière.

Un arbre mort était couché à cet endroit ; les branches desséchées dont il était encore hérissé formaient un rempart épais, derrière lequel se réfugia le métis. Empêché par un groupe de combattants qui s'interposa entre lui et son ennemi, Bois-Rosé ne put lui couper la retraite.

Quant à Pepe, scrupuleux observateur de sa parole, il allait sans hésiter décharger un coup de crosse sur le crâne du vieux renégat ; mais, de sa hache levée, Main-Rouge avait paré le coup et fait voler en éclats la crosse du fusil de l'Espagnol. Le bandit

fut un moment indécis s'il se précipiterait sur son adversaire désarmé ; mais, voyant Fabian le couteau à la main à côté de Pepe, il se dirigea en courant vers le tronc d'arbre où venait de se réfugier Sang-Mêlé.

Ce dernier chargeait sa longue carabine sans perdre de vue, derrière son rempart, les mouvements des deux chasseurs. Un éclair de joie brilla dans l'œil du bandit, qui, dans quelques secondes, allait pouvoir choisir sa victime, lorsque Pepe aperçut le tronc couché d'un autre arbre entièrement dégarni de ses branches et le long duquel avaient poussé de hautes herbes. Assez épais pour surpasser de plusieurs pouces le corps d'un homme couché, ce fut le rempart derrière lequel accourut l'Espagnol.

— Vite ici, Bois-Rosé ! s'écria Pepe.

Le Canadien s'empressa d'obéir à la voix de son ami, et, au moment où il se courbait à côté de lui, le métis, accroupi à l'abri de son arbre, cherchait de l'œil celui qu'il viserait le premier. Fabian s'était jeté à côté de Wilson derrière une des cabanes de castors, et Sang-Mêlé ne vit plus aucun des ennemis du sang desquels il était altéré.

Alors les deux pirates, inaccessibles aux balles, commencèrent contre les vaqueros qui combattaient encore un feu soutenu et meurtrier, sans que l'Américain ni son pupille, non plus que Fabian, pussent les en empêcher.

— Ces coquins ne doivent ni rester là ni nous échapper cependant, de par tous les diables ! dit Pepe à Bois-Rosé.

— Non, certes, et dussé-je y laisser la vie, je veux faire payer à ces brigands les affreuses angoisses qu'ils m'ont causées.

En disant ces mots, le Canadien rabattit pour la vingtième fois le canon de son arme inutile contre des ennemis que la balle ne pouvait atteindre. Pour la vingtième fois aussi ses regards quittaient le tronc d'arbre qui protégeait les deux pirates pour se tourner pleins d'inquiétudes du côté de Fabian. Quoique en sûreté près de Wilson, l'enfant bien-aimé de Bois-Rosé était toujours pour lui un vif sujet d'appréhensions.

— Non, non, murmurait le coureur des bois, tant que ces deux scélérats seront en vie, je ne serai jamais tranquille ; il faut en finir avec eux.

Deux coups de fusils, tirés par Main-Rouge et Sang-Mêlé, venaient encore d'abattre deux vaqueros.

— Mort et sang ! il faut en finir, Pepe, répéta le Canadien, la fureur peinte dans les yeux. Tenez, voici une manière toute simple d'arriver jusqu'à ces bandits.

Bois-Rosé, en parlant ainsi, roidit vigoureusement ses bras contre le tronc d'arbre derrière lequel ils étaient couchés, et la masse cylindrique, arrachée au lit que son poids avait creusé dans les herbes, roula d'un pas en avant sur la clairière.

— Hourra ! s'écria Pepe enthousiasmé. Wilson, sir Frederick, Gayferos, si les coquins font un pas pour fuir, tandis que nous allons jusqu'à eux, tuez-les sans pitié comme des bêtes venimeuses ; que vos canons ne cessent de menacer leurs crânes maudits.

L'Espagnol joignit ses efforts à ceux du Canadien, et les spectateurs purent assister à l'un des duels les plus singuliers de ceux qui composent les escarmouches de broussailles dans les guerres indiennes.

Couchés à plat ventre derrière le tronc d'arbre, les deux chasseurs le poussaient devant eux à force de bras, puis s'arrêtaient derrière leur bouclier roulant, et surveillaient de l'œil et les progrès qu'ils avaient faits et les moindres mouvements de leurs ennemis.

— Main-Rouge, vieux coquin ! criait Pepe, incapable de contenir plus longtemps le torrent de malédictions qui débordait à la vue de ses deux ennemis abhorrés, et toi, Sang-Mêlé, quel animal immonde voudra de vos corps infects, dont nous allons bientôt faire deux cadavres ?

C'était un spectacle plein d'une singularité terrible que celui de ces deux hommes rampant sur le sol, roulant devant eux leur rempart mobile, s'arrêtant, essayant de mesurer, sans se découvrir, la distance qui les séparait encore de leurs ennemis. Assaillants et assiégés, les quatre combattants étaient, sans contredit, les plus braves, comme les meilleures carabines des Prairies.

— Courage ! cria Wilson pour animer les efforts des chasseurs, vous touchez presque l'arbre de ces deux vermines. Si le crâne de l'un d'eux dépasse le bois d'une seule ligne, j'en fais mon affaire. Jésus-Christ et le général Jackson ! je voudrais être à votre place.

Les troncs d'arbres, en effet, étaient si près l'un de l'autre que les deux pirates, l'œil terrible, mais immobiles et silencieux, entendaient distinctement le souffle des assaillants, haletant sous les efforts qu'ils faisaient pour remuer leur pesant rempart, Sang-Mêlé poussa comme un rugissement de fureur.

— Tirez là-haut, Main-Rouge, dit-il en désignant de l'œil un arbre élevé où deux Comanches étaient grimpés, et d'où l'un d'eux s'apprêtait à faire feu sur le brigand.

— Eh ! le puis-je ? s'écria le vieux renégat avec une rage impuissante. Ah ! Sang-Mêlé, où nous a conduits votre insatiable cupidité ?

Un coup de fusil qui, du poste élevé des Comanches, retentit subitement, interrompit le vieux forban, que frappa violemment au front un des éclats de bois enlevés du tronc par la balle. En même temps, au risque de se découvrir au feu des Indiens grimpés sur l'arbre, le métis quitta sa posture accroupie, s'étendit sur le dos et tira. Malgré cette position incommode, le métis atteignit son but, et l'un des Comanches tomba du haut de l'arbre en bas, les reins brisés.

— Ici donc ! s'écria vivement Main-Rouge ; ne voyez-vous pas que l'arbre que roulent ces deux vagabonds va toucher le nôtre ?

Le rempart mobile poussé par les chasseurs n'était plus en effet séparé des deux pirates que par une distance à peine égale à son épaisseur. Ce fut pour les spectateurs pleins d'anxiété un moment d'un suprême intérêt, que celui où des ennemis acharnés et irréconciliables allaient enfin combattre corps à

corps et assouvir dans le sang des vaincus leur haine et leur vengeance.

Sang-Mêlé n'avait pas eu le temps de recharger son arme, Pepe avait perdu la sienne, et de ce côté l'avantage était égal, comme il l'était entre Bois-Rosé et le vieux Main-Rouge, armés tous deux d'une carabine chargée, amorcée, prête à faire feu.

Dans la position respective du Canadien et du brigand de l'Illinois, celui des deux qui se découvrirait le premier devait recevoir à bout portant toute la charge de la carabine ennemie ; celui des deux qui serait le dernier à bondir sur ses pieds était voué à une mort certaine.

Les deux ennemis comprirent de la même façon ce qu'ils avaient à faire. A peine les derniers efforts des deux chasseurs eurent-ils fait choquer les arbres l'un contre l'autre, que, dédaignant l'usage de leur carabine, Main-Rouge et Bois-Rosé, dressés tous deux sur leurs pieds avec la même rapidité, se choquèrent comme les deux troncs d'arbres et se prirent corps à corps.

La lave qui bouillonne et gronde sourdement avant d'être vomie par le volcan ne recèle pas un feu plus violent que celui qui consumait le Canadien au moment où il étreignit l'un de ses deux mortels ennemis, qui naguère l'avaient désarmé et humilié sans pitié ; qui l'avaient livré à la plus poignante douleur qu'il soit donné à l'homme de ressentir sans éclater ; qui l'avaient enfin jeté dans le désert comme une proie aux tortures de la faim. Bois-Rosé fit un de ces efforts surhumains qui doivent ou briser les muscles du corps ou triompher de l'obstacle.

Main-Rouge venait d'être blessé ; affaibli par la perte de son sang, sa vigueur athlétique avait en grande partie disparu. Serré dans les bras du Canadien comme dans un étau, sa respiration s'arrêta, un craquement sourd se fit entendre : le géant lui avait brisé la colonne vertébrale.

Pepe avait autrement compris le rôle qu'il avait à remplir ; il avait laissé le métis se relever le premier, et, à peine son front dépassait-il le niveau du tronc, que, par une manœuvre aussi hardie qu'inattendue, il lança de toutes ses forces sa hache contre la tête du métis. Pepe ne lui donna pas le temps de revenir de l'étourdissement que lui causèrent le poids et le tranchant de l'arme, et s'étant précipité sur lui et collé à son corps, il se releva presque aussitôt ; le métis ne bougeait plus.

Le père et le fils gisaient sans vie à côté l'un de l'autre.

— Chose promise, chose due ! s'écria Pepe en montrant au Canadien son poignard, dont le manche seul dépassait la poitrine du métis ; puis, le retirant avec effort, il ouvrit de la lame les dents violemment serrées du pirate mort, il fit avec les doigts un mouvement indescriptible, et, jetant loin de lui un lambeau sanglant qu'il arracha :

— Pouah ! les corbeaux voudront-ils de cette langue maudite ? ajouta le ponctuel et implacable chasseur espagnol.

## CHAPITRE XXI

## APRÈS LA VICTOIRE

A dater du moment qui suivit la mort de Main-Rouge et de Sang-Mêlé, et où les cris de triomphe des blancs et des Comanches apprirent aux Indiens qui résistaient encore que leurs redoutables auxiliaires venaient de succomber, ce ne fut plus, à vrai dire, un combat, mais une déroute sanglante et complète.

Bien peu d'Apaches purent revoir les bords du Rio-Gila ; la perte du côté des blancs fut également cruelle. La moitié des vaqueros de don Augustin resta sur le champ de bataille, où, de quatre vingts combattants environ qui s'y étaient rencontrés, quarante étaient tombés, sans compter ceux dont les cadavres étaient disséminés dans la plaine ou cachés dans l'épaisseur du bois.

Parmi les morts, on comptait deux des chasseurs de bisons et six des Indiens comanches sous les ordres de Rayon-Brûlant, grièvement blessé lui-même, Bois-Rosé et Pepe, à qui une longue expérience avait appris à panser les blessures soit des armes blanches, soit des armes à feu, avaient donné les premiers soins au jeune guerrier.

L'enterrement des morts, qu'on déposa dans une fosse peu profonde, creusée à coups de hache dans un terrain marécageux, et le transport des blessés près du Lac-aux-Bisons, absorbèrent de longues heures ; le soleil était aux deux tiers de sa course, quand au tumulte de la bataille et au bruit des apprêts funèbres succéda, dans la clairière, la tranquillité la plus complète.

Telles avaient été les diverses phases de la journée à laquelle la vallée de la Fourche-Rouge doit le souvenir lugubre de sa chronique.

Bois-Rosé jouissait d'un bonheur ineffable que nous ne cherchons pas à décrire, non que nous soyons de ceux qui prétendent que la douleur a plusieurs cordes dans le cœur humain, tandis que la joie n'en a qu'une ; loin de partager cette opinion, nous pensons que Dieu a départi à l'homme une égale portion de l'une et de l'autre. Seulement la première vibre bruyamment, comme si, en faisant retentir au loin les douloureux épanchements de l'âme qu'elle déchire, c'était pour lui porter quelque soulagement. La joie, au contraire, est silencieuse ; ses douces vibrations se concentrent dans le cœur, qu'elles emplissent d'une secrète et délicate mélodie dont le bruit dissiperait tout le charme.

Nous avouons ingénument notre impuissance à peindre le bonheur du Canadien après les terribles angoisses auxquelles il avait été livré ; aussi laissons-nous au lecteur le soin de se le retracer lui-même.

Le jeune Comanche reposait sur une couche épaisse de manteaux, près de l'Étang-des-Castors, et autour de lui se groupaient, inquiets et silencieux, Bois-Rosé, Fabian et Pepe, ainsi que Gayferos, Wilson, sir Frederick et les trois indiens qui restaient seuls des dix guerriers qu'avait amenés leur chef. C'était à son courage, à sa présence d'esprit que le coureur des bois devait en partie la délivrance

de Fabian ; lui seul avait opéré, au prix de son sang, celle de la fille de don Augustin, et il avait été l'auteur de la mort des deux pirates en empêchant leur fuite.

Bois-Rosé, avec un soin tout paternel, lava la figure et le corps de Rayon-Brûlant. Dépouillé des hideuses peintures et des ornements bizarres dont son visage et sa tête étaient chargés, il était redevenu ce qu'avait fait de lui la nature, l'image du Bacchus indien. Le jeune guerrier blessé et étendu sur son lit de douleur, au milieu de la clairière silencieuse, entouré de ces hommes si vaillants et si énergiques pendant le combat, si tristes après la victoire, présentait un tableau sombre et lugubre.

Les regards du Canadien se reportaient avec un vif intérêt de Fabian sur le Comanche, tandis qu'il racontait à son fils d'adoption tout ce qu'avait fait pour eux le jeune chef indien mourant sous leurs yeux.

Fabian n'avait pas besoin d'être instruit de toutes ces particularités : il savait que c'était l'Indien qui avait arraché Rosarita à son ravisseur, il l'avait vu la rendre évanouie à son père, et c'en était assez pour qu'il lui vouât une éternelle reconnaissance.

— Son état n'empire pas, et c'est un bon signe, dit Pepe. S'il n'a pas quelque partie noble attaquée, et que Gayferos puisse trouver quelques tiges de l'herbe indienne qui l'a si promptement guéri lui-même, dans trois jours d'ici nous pourrons le transporter à son village.

— J'en vais chercher dès à présent, dit le gambusino scalpé en se levant ; nous avons encore près de deux heures devant nous.

Cependant une inquiétude secrète semblait agiter Fabian, et la cause n'en put échapper à l'œil clairvoyant et jaloux de Bois-Rosé, qui suivait avec sollicitude tous les mouvements de son fils bien-aimé.

Le coureur des bois, tout en paraissant, comme Pepe, ne s'occuper qu'à démonter et à fourbir pièce à pièce la carabine de Main-Rouge, dont il s'était emparé par droit de conquête, comme le chasseur espagnol de celle du métis, ne perdait pas Fabian de vue. Le jeune comte de Médiana, comme s'il eût voulu exercer ses membres si longtemps comprimés, se leva doucement de sa place, et, après avoir jeté un coup d'œil sur le chef comanche, son rival ignoré, il s'éloigna insensiblement du cercle de ses amis et se dirigea vers les huttes des castors.

Fabian cherchait à retrouver les traces de celle dont il avait un instant partagé la captivité ; peut-être, au milieu de l'herbe souillée de sang, au milieu de ces empreintes de pieds que l'acharnement de la lutte avait profondément gravées sur le sol, espérait-il distinguer celles laissées par les pieds plus légers de Rosarita.

Cependant, bien que le corps de la jeune fille eût froissé l'herbe qui tapissait l'entrée de la loge où elle avait été déposée ; bien que sa longue chevelure en désordre en eût balayé le sol, les pieds de ses ravisseurs avaient seuls laissé leurs vestiges, mêlés à ceux du cheval qui l'emportait. Aucune trace

matérielle de Rosarita n'existait, Fabian ne la retrouvait que dans son imagination ; un instant, rapide comme la pensée, il avait entrevu sa robe flottante, et elle avait disparu comme ces douces images évoquées par un songe, qui s'évanouissent au réveil.

Fabian, la tête penchée vers la terre, était si absorbé dans sa contemplation mélancolique d'un lieu qui faisait revivre tous ses plus chers souvenirs, qu'il ne vit pas qu'on l'avait suivi.

— Cherchez-vous aussi l'herbe indienne ? lui dit à l'oreille une voix qui le fit tressaillir en le rappelant tout d'un coup à la réalité.

Il se retourna vivement et vit à ses côtés le coureur des bois qui lui souriait d'un sourire qui n'était pas exempt de quelques tristesse.

— Non, répondit le jeune homme en rougissant ; je cherchais à me rappeler, et cependant peut-être ferais-je mieux de chercher à oublier.

— C'est ce que je me disais aussi, Fabian, lorsque sur la mer, lorsque dans les bois, je me rappelais toujours le jeune enfant que j'avais perdu ; mais jamais je n'ai pu oublier, Dieu m'a récompensé de ma constance. Il est des choses qu'un cœur ne saurait retrancher de ses souvenirs, comme peut le faire, dans sa route, le voyageur qui abandonne un bagage trop lourd à porter.

Il y avait dans ces paroles de Bois-Rosé une intention qui échappait à Fabian. Était-ce un encouragement ? était-ce un reproche détourné ? Le Canadien devinait-il la vérité, et se résignait-il à n'occuper que le second rang dans le cœur de son fils ? Fabian ne sut se le dire : mais la plainte du vent du soir, qui semblait chargé des soupirs funèbres du champ de bataille, ne murmurait pas plus tristement sur la surface de l'étang que la voix du vieux chasseur.

— Il est encore jour, reprit Bois-Rosé, après un court silence. Voulez-vous que nous passions ensemble jusqu'au Lac-aux-Bisons ? Peut-être là... trouverons...

Le coureur des bois n'acheva pas ; mais cette fois, Fabian avait compris, et sans voir, on est bien excusable à son âge, l'ombre douloureuse qui obscurcit tout à coup les yeux de son père adoptif :

— Partons, s'écria-t-il vivement.

Le jeune homme impatient et le vieillard, avec un soupir étouffé, se mirent en route.

Le soleil commençait à s'incliner derrière les montagnes, dont les hauts sommets brillaient d'une clarté dorée, quand ils débouchèrent dans la plaine par le chemin creux.

Les grandes herbes qui la couvraient frémissaient au milieu d'un silence profond, au souffle de la brise du soir, et rien n'eût rappelé la bataille du matin, si de longues trouées, ouvertes dans la gigantesque végétation de la vallée, n'eussent laissé voir, à travers les brèches et au milieu des tiges écrasées, ici le cadavre d'un Indien, là celui d'un cheval, plus loin ceux du cavalier et du cheval couchés à côté l'un de l'autre.

Les deux compagnons de route marchaient silencieusement, plus occupés de l'avenir que du tableau de la lutte sanglante qui avait eu lieu.

Le Canadien avait pu facilement, avec les demi-confidences de l'amour dédaigné de Fabian et le nom de la fille de l'hacendero, rapprocher des données éparses pour s'en former la certitude que Rosarita était cette jeune fille aimée d'un amour en apparence sans espoir, et qui n'en subsistait pas moins dans toute son ardeur.

Fabian, de son côté, sentait son cœur agité des élans contradictoires d'une joie enivrante et d'une appréhension douloureuse, à l'idée de puiser dans les yeux de Rosarita de nouveaux aliments à une passion qu'il croyait insensée.

Ce fut toujours silencieusement que les deux piétons traversèrent le gué de la rivière Rouge et s'engagèrent ensuite dans le sentier frayé à travers les herbes, et qui aboutissait non loin du Lac-aux-Bisons. C'était ce même sentier que, peu d'heures auparavant, Rosarita suivait aussi tandis qu'elle effeuillait les plus secrètes pensées de son cœur et ses doux rêves d'amour et d'avenir pour les confier à la brise discrète du matin.

L'incendie allumé sur la rive droite du fleuve, où se trouvaient Fabian et Bois-Rosé, était venu expirer tout près de là ; quelques restes de fumée noire venaient encore se rabattre sur les deux voyageurs.

— Marchons plus vite, Fabian, dit le Canadien ; cette fumée me rappelle trop les angoisses horribles que j'éprouvais à votre sujet, en pensant que vous étiez peut-être enveloppé dans les flammes.

Fabian ne demandait pas mieux que d'accélérer sa marche, et, après quelques minutes d'un pas rapide dans la forêt, les aboiements d'Oso indiquèrent aux voyageurs la route à suivre pour arriver sur les bords du lac.

— Entendez-vous, Fabian ? s'écria Bois-Rosé ; c'est la voix de votre libérateur. Sans l'instinct de ce noble animal, peut-être eût-il été trop tard pour arriver à vous ; c'est lui qui a découvert la brèche et le passage jusqu'au centre de la clairière. C'est d'un heureux augure, mon enfant, que cette bienvenue d'un ami fidèle.

Fabian accepta cet augure favorable, tout en tremblant d'émotion, car il n'y avait plus qu'un rideau de feuillage, une étroite ceinture d'arbres, entre Rosarita et lui :

— Qui va là ? cria la rude voix d'Encinas.

— Un ami, répondit Bois-Rosé.

Quelques minutes après, les deux voyageurs étaient sur la rive du Lac-aux-Bisons. A l'exception d'Encinas, d'un de ses compagnons, le seul qui fût resté, et de son dogue, la clairière était déserte. La tente de Rosarita, celles de son père et du sénateur ne se reflétaient plus sur la surface du lac ; les maîtres, les serviteurs, tous avaient précipitamment quitté des lieux qui leur avaient été si funestes.

La barrière même du corral était ouverte, et les chevaux sauvages avaient été rendus à la liberté.

Fabian, le cœur défaillant, eut besoin de s'appuyer contre un arbre pour dissimuler la faiblesse de ses jarrets tremblants, et Bois-Rosé, pour la première fois, évita son regard. Nous n'essayerons pas de

lire au fond de l'âme du coureur des bois ; peut-être y trouverions-nous une joie secrète qu'il dut toutefois vivement se reprocher, s'il l'éprouva.

L'accueil cordial du chasseur de bisons et des prévenances qu'il fit aux nouveaux venus donnèrent à Fabian le temps de recouvrer son énergie habituelle, sans cependant que la pâleur de ses joues eût tout à fait disparu. Bois-Rosé se chargea pour lui d'interroger Encinas au sujet du départ précipité de l'hacendero et de sa suite, quoique les motifs n'en fussent pas difficiles à deviner.

— Lorsque deux ou trois vaqueros et moi, répondit le chasseur de bisons, sur la prière instante de don Augustin, eûmes accompagné sa fille et lui jusqu'ici, à peine y resta-t-il assez pour donner à dona Rosarita le temps de se remettre un peu de ses terribles émotions. Le voisinage des Indiens lui inspirait une terreur si vive, que, de peur d'exposer sa fille à de nouveaux dangers, il sella lui-même un cheval pour elle, l'assit le plus commodément qu'il put sur une selle d'homme, dont nous avons fait une espèce de siège, et, accompagné du sénateur qui, je le soupçonne, tremblait un peu pour son propre compte, et de ses trois serviteurs, il prit au galop le chemin du préside. Ils doivent en être près maintenant et hors de tout danger. Là, i attendra les vaqueros qui ont échappé aux Indiens.

— Comme moi, les pauvres diables ont perdu la moitié de leurs camarades, acheva tristement Encinas, et ils ont emporté leurs blessés.

— Hélas ! la journée qui vient de s'écouler a été terrible et le souvenir s'en conservera longtemps dans le pays, dit le Canadien. Peut-être cependant le seigneur don Augustin aurait-il dû s'empresser un peu moins de quitter le voisinage d'un champ de bataille sur lequel, au bout du compte, la plupart des braves gens qui y étaient ne se faisaient égorger que pour sa cause et celle de sa fille.

— Ma foi, seigneur Bois-Rosé, vous tenez là le même langage absolument que cette belle jeune fille, qui paraît n'avoir pas moins de courage que de beauté, ce qui est beaucoup dire. Mais son père n'a pas voulu l'entendre.

— Ainsi, c'est donc contre son gré qu'elle a si promptement quitté le Lac-aux-Bisons ?

— Oui ; elle prétendait qu'on ne pouvait abandonner ainsi de fidèles serviteurs qui auraient peut-être besoin de soins après la bataille.

— Et parmi ces gens qui s'exposaient si bravement pour elle, je ne parle pas des serviteurs, mais de tous ceux dont l'aide était plus désintéressée, dona Rosarita n'a nommé... personne ? ajoute le Canadien.

— Oh ! non, reprit Encinas ; elle parlait en général.

Fabian écoutait ce dialogue avec la sourde colère d'un homme qui ne sait pas encore deviner la pensée d'une femme sous le voile de discrète réserve dont la timidité la force à s'envelopper. Il semblait ignorer que Rosarita eût-elle invoqué la sollicitude de son père pour tous les combattants l'un après l'autre, le seul qu'elle aurait omis de nommer eût été

précisément l'objet de sa préférence. Le pauvre Fabian aimait avec la fougueuse ardeur, mais aussi avec toute l'inexpérience du jeune Comanche, son rival sauvage. Mille pensées amères vinrent l'assaillir ; mille projets incohérents, insensés, contradictoires, à peine éclos, mouraient tour à tour dans son âme. Tantôt il projetait de poursuivre, la carabine au poing, le sénateur qui lui enlevait Rosarita, tantôt de la fuir elle-même jusqu'au fond des déserts et d'y perdre à jamais son souvenir. Au milieu de ce dédale de projets qui se détruisaient l'un l'autre, son irrésolution restait toujours la même, et l'obscurité la plus complète régnait dans ses idées, tandis qu'un seul moment de lucidité dans son esprit lui eût indiqué le seul parti qu'il eût à prendre, celui de se présenter de nouveau à l'hacienda del Venado. C'est ainsi que dans un ciel orageux les éclairs se croisent des points les plus opposés de l'horizon, sans que leur éclat éblouissant puisse dissiper les ténèbres, comme le ferait un seul rayon de soleil.

— Alors, continua Encinas, quand j'ai vu le Lac-aux-Bisons abandonné, j'ai ouvert la barrière aux chevaux que nous avons capturés, et, au moment où vous êtes venu vous-mêmes ici, j'allais rejoindre à l'Etang-des-Castors pour chercher des nouvelles du jeune et noble guerrier comanche, que j'aime comme un fils.

— Retournons près de lui de compagnie, si cela vous convient, dit Bois-Rosé.

Encinas accepta l'offre du Canadien pour aller dire un dernier adieu à Rayon-Brûlant, si la fin de ses jours était proche, ou le voir revenir à la vie, au cas que sa blessure ne serait pas mortelle. Ils se mettaient en route lorsque la voix d'Oso signala l'arrivée d'un étranger, dont le cheval faisait retentir le sol de la forêt du bruit de son galop.

— Qui vive ? s'écria Encinas en faisant résonner sa carabine.

— C'est moi, parbleu ! seigneur Encinas, répondit un cavalier qui se montra couvert d'un manteau de peau de buffle à la mode indienne, et sur lequel le soleil et la lune étaient superbement peints en rayons éclatants d'ocre jaune et de vermillon.

— Ah ! c'est vous, mon garçon ? dit le chasseur de bisons en riant de l'accoutrement du cavalier, qui n'était autre que le novice, amateur des histoires d'Encinas. Et d'où venez-vous, ainsi affublé ?

— Caramba ! seigneur Encinas, j'arrive du fond de la vallée, et je viens de donner une rude chasse aux Indiens, je vous en réponds.

— Et c'est là que vous avez conquis ce manteau ?

— Oui, dit fièrement le novice, et j'aurai à mon tour de fameuses histoires à raconter sur le sanglant combat de la Fourche-Rouge. Tiens, mais où sont donc les autres ?

— Ceux qui ne sont pas morts sont sur la route du préside, où don Augustin vous attend.

— Bon, j'y vais.

— Quoi ! n'avez-vous donc pas peur de rencontrer des Indiens !

— Moi ? allons donc, je ne cherche que ça.

Et là-dessus, l'apprenti vaquero, après avoir pris congé de ses amis, s'enfonça au galop dans les bois avec l'assurance d'un vétéran des déserts, et tout orgueilleux du baptême du feu qu'il avait reçu ce jour-là.

Dans le trajet du Lac-aux-Bisons jusqu'à l'Étang-des-Castors, Fabian ne prit aucune part à la conversation des deux chasseurs. Une profonde et sombre mélancolie avait remplacé dans son âme la tristesse calme qu'il avait ressentie jusqu'alors ; c'est qu'un moment l'espoir lui était revenu, et qu'il fallait de nouveau chercher à éteindre le feu qui s'était rallumé plus ardent que jamais au fond de son cœur.

Plus que jamais aussi Fabian se crut dédaigné par Rosarita. La douleur que lui causait son départ subit ne lui permettait pas de se rendre compte de l'impossibilité où la jeune fille s'était trouvée de résister aux ordres de son père ; il était loin de croire qu'en quittant si précipitamment le Lac-aux-Bisons, elle emportait la douce certitude, maintenant qu'elle le savait vivant, de le voir arriver presque sur ses pas à l'hacienda. Dans son profond chagrin, le cœur ulcéré par ses injustes soupçons, il résolut de nouveau d'aller avec ses deux compagnons enfouir dans le fond des déserts sa passion désormais sans espoir.

La nuit était venue, lorsque, après le triste et inutile voyage qu'il venait de faire, Fabian se retrouva près de l'Étang-des-Castors.

Le jeune Comanche était revenu à lui. Il put reconnaître Encinas et lui presser la main ; puis il se rendormit d'un sommeil assez calme. Sir Frederick fit dresser sa tente au-dessus du blessé pour le mettre à l'abri de la fraîcheur de la nuit ; chacun ensuite s'étendit auprès d'un large feu pour se livrer au repos après les rudes fatigues de la journée.

Aucun accident ne marqua le cours de cette nuit, si ce n'est le tumulte passager causé par le cheval blanc blessé par le chasseur américain. Incapable de supporter plus longtemps le joug de la servitude, le noble animal se débattait et redoublait d'efforts pour rompre les liens qui le retenaient captif. Au bruit qu'il faisait, Wilson accourut. Il était trop tard, l'agile enfant des forêts avait déjà pris sa course vers sa querencia avec la rapidité du vent.

Réveillé en sursaut par le craquement des buissons et le hennissement du coursier, mais surtout par les jurons que lâchaient en chœur, à l'envi l'un de l'autre, sir Frederick et l'Américain, Encinas essaya de les consoler en leur répétant qu'autant vaudrait se désespérer de ne pouvoir arrêter le vent ou s'emparer des nuages du ciel ; mais les deux hérétiques, ainsi que les appelait le chasseur de bisons, ne voulurent pas être consolés.

Le jour brillait à peine que l'Américain et l'Anglais se proposèrent à se remettre en route dans la direction prise par le Coursier-Blanc-des-Prairies. Encinas secoua la tête.

— Prenez garde, seigneur Anglais, dit-il ; ceux qui s'acharnent trop à la poursuite de ce merveil-

leux animal ne revoient plus ni leur patrie ni leur famille.

— Mon cher ami, dit sir Frederick, nous différons entièrement d'avis. Vous croyez au diable, et moi je n'y crois pas. Quant aux dangers habituels des déserts, en supposant qu'il y en eût d'autres que ceux qu'on cherche, comme dès aujourd'hui je retombe sous l'empire de mon contrat avec Wilson, je ne m'en mêle plus et je recommence à voyager avec plus de sécurité que sur les bords de la Tamise, le long de laquelle on rencontre une foule de vauriens que l'on n'est pas toujours maître d'éviter. Wilson !

— Sir !

— Ai-je bien dit ?

— Votre Seigneurie me fait infiniment d'honneur en se confiant plus en moi seul qu'à tous les policemen de Londres ensemble.

— Etes-vous prêt ?

Wilson trouva qu'il pouvait faire l'économie d'une réponse, et la sienne fut de monter à cheval. Sir Frederick Wanderer imita le silence de son garde du corps, serra la main de tous les assistants, se mit en selle, et les deux taciturnes compagnons de route eurent bientôt disparu dans le chemin creux derrière les arbres.

Bien qu'on n'ait plus entendu parler d'eux, nous nous plaisons à croire que la sinistre prédiction du chasseur de bisons ne s'accomplit pas. Nous aimons mieux penser que, si l'Anglais parlait peu, il écrivait moins ; puis, eût-il écrit, le service des postes n'est pas encore parfaitement réglé dans les déserts.

L'état du jeune Comanche, déjà plus rassurant la veille, s'était encore amélioré vers le matin. Lorsque le Canadien leva le premier appareil mit sur ses blessures, l'aspect qu'elles présentaient était assez satisfaisant pour que, à défaut de la sonde, l'œil en tirât la conclusion qu'aucune partie vitale n'était lésée, et le retour graduel des forces de l'Indien confirmait cette supposition. Ce n'était que le lendemain cependant qu'on pouvait espérer pouvoir essayer de le transporter par eau jusqu'au village des Comanches, situé sur les bords du fleuve, dans l'État du Texas.

A cet effet, les trois guerriers de Rayon-Brûlant se mirent en quête le long de la rivière. Le canot de peaux de buffle qui les avait amenés avait disparu, entraîné à la dérive par le courant ; mais la pirogue indienne, plus pesante, s'était échouée parmi les roseaux, et les Comanches ne regrettèrent pas leur fragile embarcation, en échange de la barque solide et rapide à la fois dont ils s'emparèrent.

Le point le plus important restait à régler. Quelle direction allait suivre le trio de chasseurs ? Allaient-ils accompagner à son village le guerrier blessé, à qui ils étaient redevables de tant de services ? La dernière et terrible épreuve par laquelle ils venaient de passer avait-elle changé les dispositions de Fabian ? Le Canadien devait-il dissuader son fils de continuer avec eux cette vie de dangers incessants, si fertile en angoisses de toutes sortes, et lui offrir de partager avec lui une existence plus tranquille ?

Tel était le grave et solennel sujet que Bois-Rosé et le chasseur espagnol agitaient en conseil secret, en l'absence momentanée de Fabian.

— Attendons et voyons ce que voudra faire, de son plein gré, l'enfant lui-même.

Telle fut la conclusion du coureur des bois, et ce jour-là s'écoula sans que Fabian ait manifesté sa volonté. La raison en était simple : c'est que, déterminé à s'éloigner du pays qui lui rappelait trop vivement Rosarita, il persistait plus que jamais dans la résolution prise en commun au val d'Or, de continuer leur aventureuse carrière de coureurs des bois, et il pensait que rien n'était changé dans cette résolution.

Le lendemain de grand matin, comme on venait de transporter Rayon-Brûlant à la pirogue, et que, devant les Indiens prêts à pousser au large, Bois-Rosé et Pepe restaient immobiles sur la rive :

— Eh bien, quoi ! mon père, s'écria Fabian, étonné, abandonnons-nous ainsi celui qui a exposé sa vie pour la cause des blancs ? Ne l'accompagnons-nous pas à son village ?

— Est-ce vous qui le voulez, mon enfant ? dit le Canadien.

— Ne le voulez-vous pas aussi ? demanda Fabian.

— Sans doute, mais plus tard...

— Plus tard, ne nous appartient pas. Puis se penchant à l'oreille de Bois-Rosé, Fabian ajoute : "Je fais cause commune avec ce jeune et noble guerrier ; tous deux nous parlerons de la Fleur-du-Lac."

Fabian avait entendu Rayon-Brûlant murmurer le nom de la Fleur-du-Lac, et il avait deviné que ce ne pouvait être que Rosarita qu'un autre avait à oublier comme lui.

Tous trois s'assirent dans la pirogue à côté des Indiens.

Encinas et son compagnon prirent congé d'eux, et suivirent longtemps de l'œil l'embarcation qui fuyait sur la rivière Rouge.

La silhouette de Fabian, rêveur et assis à la poupe du canot, s'effaça petit à petit ainsi que la gigantesque stature du Canadien ; puis bientôt ce ne fut plus qu'un point à peine visible dans le lointain. Quelques instants plus tard, les vapeurs de la rivière, colorées par un rayon de soleil, cachèrent entièrement aux yeux des chasseurs de bisons les trois aventuriers, qui se livraient encore une fois sans trembler aux caprices des dieux inconnus.

Les deux chasseurs s'éloignèrent alors, abandonnant la clairière aux morts qu'elle recouvrait, et l'étang aux castors qui allaient en reprendre possession.

## CHAPITRE XXII

### L'HOMME-AU-MOUCHOIR-ROUGE

Six mois se sont écoulés depuis que les trois chasseurs, sans avoir daigné se souvenir des trésors du val d'Or, se sont dirigés, en suivant le cours de la rivière Rouge, vers les déserts du Texas. La saison

des pluies avait succédé à la saison sèche, et l'été revenait avec ses ardeurs brûlantes, sans qu'on sût rien de leur sort non plus que de l'expédition commandée par don Estévan Arechiza.

Diaz était mort, emportant avec lui dans le tombeau la connaissance du merveilleux vallon, et Gayferos avait suivi ses trois libérateurs. Qu'étaient devenus ces intrépides chasseurs qui avaient été chercher les fatigues, les privations et les dangers, au lieu de rentrer dans la vie civilisée, riches et puissants comme ils auraient pu l'être ? Le désert avait-il dévoré ces trois nobles existences comme il en a dévoré tant d'autres ? Semblables à ces religieux qui vont demander au silence du cloître l'oubli du monde, Fabian avait-il trouvé dans les pompes de la solitude l'oubli de la femme qui l'aimait et l'attendait toujours à son insu ?

Ce qui va suivre répondra pour nous à ces questions.

Par une chaude après-midi, deux hommes armés jusqu'aux dents suivaient à cheval la route solitaire qui conduit des dernières limites de l'État de Sonora au préside de Tubac. Leur costume, l'équipement grossier de leurs montures et la beauté de celles-ci formaient dans leur ensemble un contraste frappant et semblaient indiquer deux messagers subalternes envoyés par quelque riche propriétaire, soit pour porter, soit pour chercher des nouvelles.

Le premier était vêtu de cuir des pieds à la tête, comme les vaqueros des grandes haciendas ; le second, noir et barbu comme un Maure, quoique moins simplement habillé que son compagnon, ne paraissait pas d'une condition de beaucoup supérieure.

Pendant une route de quelques jours (les maisons du préside blanchissaient dans l'éloignement), déjà les deux cavaliers avaient probablement épuisé tous les sujets de conversation, car ils trottaient en silence à côté l'un de l'autre.

Le peu de végétation dont les plaines qu'ils traversaient s'étaient parées après les pluies de l'hiver jaunissait de nouveau sous le soleil, et l'herbe flétrie n'abritait que des cigales dont le chant aigre se faisait incessamment entendre sous le souffle embrasé du vent du Midi. Le feuillage des arbres du Pérou s'inclinait languissamment sur un sable brûlant, comme les saules aux bords des rivières.

Les deux cavaliers arrivaient à l'entrée du préside, quand la cloche de l'église sonnait l'*Angelus* du soir.

Tubac était alors un village à deux rues transversales, aux maisons en pisé, percées de rares fenêtres sur la façade seule, comme c'est l'usage dans les endroits exposés aux incursions soudaines des Indiens. De fortes barrières mobiles formées de troncs d'arbres, défendaient les quatre accès du village. Une pièce d'artillerie de campagne se dressait sur son affût derrière chacune de ces barrières.

Avant de suivre les nouveaux venus dans le préside, nous devons parler d'un incident qui, bien qu'insignifiant en réalité, n'en avait pas moins la proportion d'un événement au milieu d'un village solitaire comme Tubac.

Depuis une quinzaine de jours environ, un personnage, mystérieux par cela seul qu'il était inconnu aux habitants du préside y était venu faire de fréquentes et courtes apparitions. C'était un homme d'une quarantaine d'années, maigre, sec et nerveux, dont la figure racontait bien des périls bravés, mais dont la langue était aussi silencieuse que la physionomie était expressive. Il répondait peu aux questions qu'on lui adressait : mais en revanche il interrogeait beaucoup, et il paraissait surtout avoir un extrême désir de savoir ce qui se passait à l'hacienda del Venado. Quelques habitants du préside connaissaient bien de réputation le riche propriétaire, mais peu d'entre eux ou, pour mieux dire, personne ne connaissait assez à fond don Augustin Pena pour satisfaire aux interrogations de l'inconnu.

Tout le monde à Tubac se rappelait l'expédition des chercheurs d'or, partis six mois auparavant, et, d'après quelques vagues réponses du mystérieux personnage, on soupçonnait qu'il en savait à cet égard plus qu'il n'en voulait dire. Il avait, à ce qu'il prétendait, rencontré dans les déserts du pays des Apaches la troupe aux ordres de don Estévan dans un moment fort critique, et il avait quelques raisons de croire qu'elle avait dû avoir avec les Indiens un dernier et terrible engagement, du résultat duquel il n'augurait rien de bon.

Enfin, la veille il avait demandé quel chemin il devait suivre pour se rendre chez don Augustin, et surtout il avait laissé paraître un vif désir de savoir si dona Rosarita était encore à marier.

Cet homme portait toujours sur la tête un mouchoir à carreaux rouges, dont les plis descendaient jusqu'à ses yeux, et, d'après cette coiffure, on le désignait que sous le nom de l'Homme-au-Mouchoir-Rouge.

Cela dit, revenons aux deux voyageurs.

Les nouveaux venus, dont l'arrivée faisait sensation, se dirigèrent, en entrant au préside, vers une des maisons du village, à la porte de laquelle était assis un homme qui charmait ses loisirs la guitare à la main.

L'un des cavaliers s'adressant à lui :

— *Santas tardes*, mon maître, dit-il, voulez-vous accorder à deux étrangers l'hospitalité de votre maison pour un jour et une nuit ?

Le musicien se leva courtoisement.

— Mettez pied à terre, seigneurs cavaliers, leur dit-il ; cette demeure est la vôtre pour le temps qu'il vous plaira d'y rester.

C'est tout le simple cérémonial de l'hospitalité encore en usages dans ces pays lointains.

Les cavaliers descendirent de cheval au milieu des oisifs qui s'étaient avancés pour contempler curieusement deux étrangers, nouveauté toujours fort rare au préside de Tubac. Le propriétaire aida silencieusement ses hôtes à desseller leurs chevaux ; mais les curieux n'y mettaient pas tant de discrétion et ne se faisaient pas faute d'adresser aux deux personnages une foule de questions.

— C'est bon ; laissez-nous d'abord soigner nos chevaux, manger un morceau ensuite, puis nous

causerons ; mon camarade et moi ne sommes venus que dans ce but.

En disant ces mots, le cavalier barbu déboucla ses éperons gigantesques, les mit sur la selle de son cheval qu'il déposa, ainsi que les couvertures de laine soigneusement pliées, dans le péristyle de la maison. Le repas des deux étrangers ne fut pas long. Ils revinrent de nouveau sur le seuil de la porte et s'assirent près de leur hôte.

Les curieux n'avaient pas quitté leur poste.

— Je suis, reprit le voyageur barbu, d'autant plus disposé à vous faire savoir à tous le but de notre visite au préside, que nous sommes envoyés par notre maître pour provoquer vos questions. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, dirent plusieurs voix ; et d'abord, peut-on savoir qui est ce maître ?

— C'est don Augustin Pena, dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler.

— Le propriétaire de l'immense hacienda del Venado, un homme plusieurs fois millionnaire : qui ne le connaît ? répondit un des oisifs.

— C'est cela même. Ce cavalier que vous voyez est un vaquero chargé du soin des bêtes de l'hacienda. Quant à moi, je suis majordome attaché au service des propriétaires. Auriez-vous la bonté de me passer du feu, mon cher ami ? continua le majordome barbu.

Il ne s'arrêta que le temps d'allumer sa cigarette de paille de maïs, et il reprit :

— Il y a six à sept mois, il est parti d'ici une expédition à la recherche de la poudre d'or. Cette expédition était commandée par un nommé... attendez donc, je l'ai entendu appeler par tant de noms que je n'ai pu en retenir aucun.

— Don Estévan Arechiza, répliqua un des interlocuteurs, un Espagnol comme il n'en est pas venu beaucoup dans ces pays, et qui semblait, à son regard fier, à sa contenance imposante, avoir commandé toute sa vie.

— Don Estévan Arechiza ! c'est cela même, dit le majordome, et par-dessus le marché, généreux comme un joueur qui a fait sauter la banque. Mais j'en reviens à l'expédition : de combien d'hommes se composait-elle au juste ?

— Il en est parti plus de quatre-vingts.

— Plus de cent, dit un autre officieux.

— Vous vous trompez ; le nombre n'était pas tout à fait cent, interrompit un troisième.

— Cela n'importe que peu pour le service de don Augustin mon maître. L'essentiel est de savoir combien il en est revenu.

Là-dessus il y eut encore deux avis différents.

— Pas un seul, dit une voix.

— Si, un seul, reprit une autre.

Le majordome se frotta les mains d'un air satisfait.

— Bon, dit-il ; c'est au moins un de sauvé, si toutefois ce cavalier, qui prétend que tous les chercheurs d'or ne sont pas morts, a raison, comme je l'espère.

— Croyez-vous, dit le dernier qui venait de parler, que l'Homme-au-Mouchoir-Rouge ne soit pas l'un

de ceux que nous avons vu partir il y a six mois ? Je le jurerais sur la croix et sur l'Évangile.

— Eh ! non, reprit l'autre ; jamais cet homme n'a mis le pied au préside avant ce jour.

— En tout cas, interrompit un troisième, l'Homme-au-Mouchoir-Rouge a sans doute quelque intérêt à ménager les envoyés de don Augustin Pena, dont il s'est tant de fois enquis. Avec ces cavaliers, l'inconnu sera sans doute plus expansif qu'avec nous.

— Voilà qui est parfait, reprit le majordome.

— Vous saurez donc, et je puis vous le dire sans indiscretion, que don Augustin Pena, que Dieu conserve ! était l'ami du seigneur Arechiza, et qu'il n'en a pas de nouvelles depuis six mois, ce qui serait naturel s'il a été massacré par les Indiens avec les autres. Or, mon maître attend son retour pour conclure le mariage de dona Rosario, sa fille, une belle et charmante personne, avec le sénateur don Vicente Tragaduros. Les mois se sont écoulés, et, comme l'hacienda n'est pas sur la grande route d'Arripe à Tubac, et que nous ne pouvons interroger personne au sujet de cette déplorable expédition, don Augustin a fini par m'envoyer ici pour en avoir des nouvelles. Quand il aura la certitude que don Estévan ne doit plus revenir, comme les jeunes filles ne trouvent pas toujours des sénateurs au fond des déserts, comme les sénateurs n'ont pas tant qu'ils en veulent des dots de deux cent mille piastres...

— Caramba ! c'est un beau chiffre.

— Comme vous dites, reprit le majordome ; le mariage projeté aura lieu à la satisfaction mutuelle des deux parties. Tel est le sujet de notre venue à Tubac. Si donc vous pouvez m'amener celui que vous dites être l'unique survivant de l'expédition, nous apprendrons peut-être de lui ce que nous avons intérêt à savoir.

La conversation en était-là, quand, à quelque distance de la maison où elle avait lieu, un homme passa la tête baissée.

— Tenez, dit l'un des officieux en désignant du doigt l'homme en question, voilà précisément votre unique survivant.

— En effet, c'est un homme dont les allures sont assez mystérieuses, ajouta l'hôte. Depuis quelques jours il ne fait qu'aller et venir d'un endroit à un autre, sans confier à personne le but ou le motif de ses courses. S'il vous plaît, nous l'interrogerons.

— Hé ! l'ami, s'écria un des curieux, venez par ici, voilà un cavalier qui désire vous voir et vous parler.

L'inconnu mystérieux s'approcha.

— Seigneur cavalier, lui dit courtoisement le majordome, ce n'est pas une vaine curiosité qui me pousse à vous interroger, mais le juste souci qu'inspire au maître qui m'envoie la disparition d'un ami dont il craint d'avoir à pleurer la mort. Que savez-vous de don Estévan de Arechiza ?

— Bien des choses. Mais, s'il vous plaît quel est le maître dont vous parlez ?

— Don Augustin Pena, propriétaire de l'hacienda del Venado.

Un éclair de joie jaillit de la physionomie de l'inconnu.

— Je fournirai, répondit-il à don Augustin, tous les renseignements qu'il désirera. A combien de marche d'ici se trouve l'hacienda ?

— A trois journées avec un bon cheval.

— J'en ai un excellent, et, si vous pouvez m'attendre jusqu'à demain soir, je vous accompagnerai afin de causer avec don Augustin en personne.

— C'est convenu, répondit le majordome barbu.

— A merveille, dit avec empressement l'Homme-au-Mouchoir-Rouge ; à demain à cette heure-ci ; de la sorte nous voyagerons de nuit et à la fraîcheur.

Il s'éloigna tandis que le majordome s'écriait :

— Il faut convenir, caramba ! qu'on ne saurait être plus complaisant que ce cavalier au mouchoir rouge.

Cet arrangement ne faisait pas l'affaire des curieux, qui se trouvaient complètement désappointés ; mais il fallait qu'ils en prissent leur parti, car ils virent l'Homme-au-Mouchoir-Rouge repasser à cheval et s'éloigner rapidement dans la direction du Nord.

L'inconnu fut fidèle à sa promesse. Le lendemain, jour désigné pour le départ, il était de retour à l'*Angelus* du soir.

Les deux serviteurs de don Augustin prirent congé de leur hôte, en l'assurant de l'accueil le plus affectueux, si jamais ses affaires le conduisaient à l'hacienda del Venado. Le plus pauvre, dans ce pays aux mœurs primitives, rougirait de recevoir de son hospitalité d'autre prix qu'un remerciement sincère et la promesse qu'il trouvera à son tour une hospitalité semblable.

Les trois cavaliers partirent alors au grand trot. Le cheval de l'inconnu ne le cédait en rien en vigueur et en finesse à ceux que montaient les deux serviteurs de don Augustin.

La route se fit rapidement, et, à l'aurore de la troisième journée, les voyageurs apercevaient déjà confusément dans le lointain le clocher de l'hacienda del Venado. Peu de temps après ils mettaient pied à terre dans la cour. Quoique se fût à l'heure où le soleil levant jette ses premiers et joyeux rayons, tout portait l'empreinte de la tristesse autour de cette habitation. On eût dit que c'était la mélancolie des maîtres qui, de l'intérieur, se répandait au dehors.

Le chagrin consumait dona Rosario ; l'inquiétude rongait l'hacendero, qui la voyait dépérir. Malgré l'horrible situation dans laquelle la fille de don Augustin s'était trouvée six mois auparavant, le jour du combat de la Fourche-Rouge, elle avait acquis la conviction que Fabian vivait. Le matin, elle avait reconnu sa voix ; quelques heures plus tard, avec cette prodigieuse rapidité du coup d'œil de la femme, Rosarita, portée sur le champ de bataille dans les bras de Rayon-Brûlant, quoique presque privée de connaissance, avait vaguement aperçu Fabian combattant sous la protection de la hache d'un inconnu. Pourquoi donc Tiburcio, comme elle l'appelait toujours, n'était-il pas revenu à l'hacien-

da ? C'est qu'il était mort ou qu'il ne l'aimait plus, et de cette alternative naissait le profond chagrin de Rosarita.

Une autre source d'inquiétude pour l'hacendero était la privation de toute nouvelle du duc de l'Armada ; puis à cette inquiétude se joignait quelque impatience. Le mariage projeté entre sa fille et le sénateur était l'œuvre de don Estévan ; Tragaduros en sollicitait l'exécution. Don Augustin s'en ouvrit à dona Rosario ; mais ses larmes seules lui répondirent, et le père attendit encore.

Cependant, après six mois écoulés, Pena résolut d'en finir et d'envoyer chercher au préside des nouvelles de l'expédition commandée par le seigneur espagnol. C'était le dernier délai que la pauvre Rosario eût demandé.

Le sénateur était absent pour quelques jours, et l'hacendero était levé depuis longtemps, quand le majordome vint l'informer de l'arrivée d'un étranger qui devait fixer ses incertitudes. Il donna l'ordre de l'introduire dans cette même salle déjà connue du lecteur ; et dona Rosario, qu'il en fit prévenir, ne tarda pas à y rejoindre son père.

Quelques instants après, l'inconnu se présenta.

Un grand feutre auquel il porta la main en entrant, mais sans l'ôter, ombrageait sa figure, sur laquelle les fatigues avaient laissé de profondes traces ; sous les larges bords de son chapeau, un mouchoir de coton rouge descendait si bas sur son front qu'il cachait complètement ses sourcils.

L'étranger considérait avidement la fille de don Augustin.

## CHAPITRE XXIII

### LE RÉCIT

La tête couverte d'une écharpe de soie, sous laquelle s'échappaient une abondante chevelure et tombaient négligemment sur son sein de longues tresses de cheveux noirs, dona Rosario, portait sur ses traits l'empreinte d'une profonde et secrète souffrance.

Quand elle s'assit, un signe visible d'inquiétude vint ajouter à la pâleur de son visage. La jeune fille semblait craindre de toucher au moment où il allait falloir ne plus rêver du passé pour accepter un avenir sur lequel elle n'osait porter ses regards.

Quand l'étranger se fut assis à son tour :

— Merci, mon ami, lui dit l'hacendero, d'être venu jusqu'ici m'apporter des nouvelles, quoiqu'on m'ait fait pressentir qu'elles doivent être bien tristes ; mais nous devons les savoir toutes. Que la volonté de Dieu soit bénie !

— Elles sont tristes, en effet ; mais, comme vous le dites, il est important (et l'inconnu, en appuyant sur ces dernières paroles, parut s'adresser plus particulièrement à dona Rosario), il est important, répéta-t-il, que vous n'en ignorez aucune. J'ai vu bien des choses là-bas, et le désert ne cache peut-être pas autant de secrets qu'on pourrait croire.

La jeune fille tressaillit imperceptiblement et fixa sur l'Homme-au-Mouchoir-Rouge un regard clair et profond.

— Parlez, mon ami, lui dit-elle de sa voix mélodieuse, nous auront le courage de tout entendre.

— Que savez-vous de don Estévan ? reprit l'hacendero.

— Il est mort, seigneur cavalier.

Don Augustin poussa un soupir de douleur et appuya sa tête dans ses mains.

— Qui l'a tué ? demanda-t-il.

— Je ne sais, mais il est mort.

— Et Pedro Diaz, cet homme au cœur désintéressé ?

— Mort comme don Estévan.

— Et ses amis, Cuchillo, Oroche et Baraja ?

— Morts comme don Pedro Diaz, tous morts, excepté. . . Mais si vous le trouvez bon, seigneur, je reprendrai les choses d'un peu plus loin : ne vous ai-je pas dit que vous deviez tout savoir ?

— Nous vous écoutons, mon ami.

— Je ne vous ferai pas le récit, reprit le narrateur, des dangers de toute espèce, des combats que nous eûmes à braver depuis notre départ. Sous un chef qui nous inspirait une confiance sans bornes, nous en prenions gaiement notre parti.

— Pauvre don Estévan ! murmura l'hacendero.

— A la dernière halte à laquelle j'assistai, le bruit s'était répandu dans le camp que nous étions près d'un immense placer d'or. Cuchillo, notre guide, vint à nous manquer : depuis deux jours, il était absent. Dieu voulut sans doute me sauver, car il inspira à don Estévan l'idée de m'envoyer à sa recherche, et il me donna à cet effet l'ordre d'aller battre la campagne dans les environs du camp.

“ J'obéis, malgré les dangers de cette commission, et je me mis en quête des traces du guide. Au bout de quelque temps, je fus assez heureux pour les trouver. Je les suivais, quand, tout à coup, je distinguai dans le lointain un parti d'Apaches qui chassaient le buffle. Je tournai bride le plus promptement possible ; mais des hurlements féroces, qui éclatèrent de tous côtés, m'apprirent que je venais d'être découvert.”

L'étranger, en qui sans doute le lecteur a déjà reconnu Gayferos, le gambusino scalpé, s'arrêta un instant comme en proie à d'horribles souvenirs ; puis, continuant, il raconta la manière dont il fut pris par les Indiens, ses angoisses en songeant aux tourments qu'ils lui préparaient, la lutte désespérée qu'il eut à soutenir contre eux, dans une course, nu-pieds, et les souffrances inouïes qu'elle lui causa.

— Atteint, dit-il par l'un d'eux et frappé d'un coup qui me terrassa, je sentis alors le tranchant aigu d'un couteau tracer un cercle de feu sur ma tête. J'entendis un coup de fusil retentir, une balle siffla à mes oreilles et je perdis complètement connaissance. Je ne sais combien de minutes se passèrent ainsi. De nouveaux coups de fusil me firent rouvrir les yeux, mais le sang qui couvrait mon visage m'aveuglait ; je portai la main sur ma tête à la fois brûlante et glacée, mon crâne était nu. L'Indien

m'avait arraché la chevelure avec la peau du crâne. Voilà pourquoi, seigneur cavalier, je porte aujourd'hui ce mouchoir sur la tête, le jour comme la nuit.

Une sueur froide, pendant tout ce récit, couvrait la figure du gambusino. Ses deux auditeurs tressaillirent d'horreur.

Après un moment de profond silence :

— J'aurais peut-être dû, dit le narrateur, vous épargner, ainsi qu'à moi-même, d'aussi tristes détails.

Gayferos, continuant son récit, raconta à ses auditeurs le secours inespéré que lui portèrent les trois chasseurs réfugiés dans l'îlot. Il en était au moment où Bois-Rosé l'y transportait en présence des Indiens, quand cette action héroïque arracha de la bouche de don Augustin un cri d'admiration.

— Mais ils étaient donc une vingtaine dans cette île ou ce radeau ? interrompit-il.

— Y compris le géant qui m'emportait dans ses bras, ils étaient trois, reprit le narrateur.

— Vive Dieu ! de fiers hommes alors ; mais continuez.

Le gambusino poursuivit :

— Les compagnons de celui qui m'avait porté dans ses bras étaient un autre homme de son âge, à peu près, c'est-à-dire de quarante-cinq ans, puis, un jeune homme au visage pâle, mais fier, à l'œil étincelant et au doux sourire, un beau jeune homme sur ma foi, madame, tel qu'un père serait fier de l'appeler son fils, tel qu'une femme devrait être heureuse et fière aussi de le voir à ses pieds. Dans un court moment de répit que me donnèrent les douleurs horribles que j'éprouvais, je pus interroger mes libérateurs sur leurs noms et leurs conditions ; mais je ne pus rien obtenir d'eux, si ce n'est qu'ils étaient chasseurs de loutres et qu'ils voyageaient pour leur plaisir. Ce n'était guère probable ; cependant je ne fis aucune observation.

Dona Rosarita ne put entièrement étouffer un soupir ; peut-être attendait-elle un nom.

Gayferos continua à raconter les divers faits que le lecteur connaît. Arrivé à la disparition de Fabian de Mediana, évitant toutefois, par un sentiment de délicatesse, de parler de Main-Rouge et Sang-Mêlé :

— Oui, madame, s'écria-t-il, le pauvre jeune homme avait été pris par les Indiens, et son supplice devait venger la mort des leurs.

A cet endroit du récit, les joues de Rosarita se couvrirent d'une pâleur mortelle.

— Eh bien, ce jeune homme, interrompit l'hacendero, que cette triste catastrophe émouvait presque à l'égal de sa fille, qu'est-il devenu ?

Rosarita dont la voix s'était éteinte au récit du gambusino, paya d'un regard de tendre reconnaissance la sollicitude que témoignait son père pour ce jeune homme auquel elle s'intéressait si vivement en dépit d'elle-même.

Gayferos dissimula un regard de joie, et, s'abstenant encore avec la même délicatesse de faire la moindre allusion à la sanglante action de la vallée de la Fourche, il reprit ainsi :

— Trois jours et trois nuits se passèrent dans d'horribles angoisses mêlées de quelques faibles lueurs d'espérance. Enfin, le matin du quatrième jour, nous pûmes tomber à l'improviste sur les ravisseurs sanguinaires, et, après une lutte acharnée, le guerrier géant put reconquérir sain et sauf et presser sur son cœur celui qu'il nommait son enfant bien-aimé.

— Grâce à Dieu ! s'écria l'hacendero avec un soupir de soulagement.

Rosarita garda le silence, mais son teint qui se ranima tout à coup témoignait assez tout le plaisir qu'elle éprouvait. Un joyeux sourire s'échappa gracieusement de ses lèvres, aux dernières paroles du gambusino.

Nous devons interrompre un instant le récit de Gayferos pour dire que l'attaque subite de Bois-Rosé et de sa troupe sur les bords de la rivière Rouge et la fuite précipitée de don Augustin avec sa fille avaient été telles, que tous deux ignoraient non pas les détails de l'action, mais les noms de ceux qui y avaient pris part. Rosarita, il est vrai, avait aperçu Fabian combattant à côté de Bois-Rosé, mais sans savoir comment s'appelait le chasseur, et sans savoir que Fabian eût été fait prisonnier par les pirates des Prairies. Cependant certaines analogies éveillèrent l'espoir de la jeune fille.

— Continuez, reprit l'hacendero ; mais, dans ce récit qui intéresse vivement un homme que les Indiens tenaient captif lui-même il y a six mois, je cherche vainement les détails relatifs à la mort du pauvre don Estévan.

— Je les ignore, continua Gayferos, et je ne puis que vous répéter les paroles du plus jeune des trois chasseurs, que j'interrogeai un jour à ce sujet :

“ Il est mort, me dit-il d'un ton grave. Vous êtes vous-même le dernier débris d'une expédition nombreuse. Quand vous serez de retour chez vous, car, ajouta-t-il en soupirant, vous avez peut-être quelqu'un qui compte douloureusement les jours de votre absence, on vous questionnera avec empressement sur le sort de votre chef et des hommes qu'il conduisait. A cela vous répondrez : *Les hommes sont morts en combattant ; quant au chef, la justice de Dieu l'avait condamné, et la sentence divine prononcée contre lui a été exécutée dans le désert. Don Estévan Arechiza ne reviendra plus vers ses amis.* ”

— Pauvre don Estévan ! s'écria l'hacendero.

— Et vous n'avez pu apprendre les noms de ces hommes si charitables, si généreux, si braves ! s'écria Rosarita.

— Pas pour le moment, reprit Gayferos ; seulement, ce qui me parut étrange, c'est que le plus jeune des trois chasseurs m'eût parlé de don Estévan, de Diaz, d'Oroche et de Baraja, comme s'ils les connaissait parfaitement.

Un frisson d'angoisse se glissa dans les veines de Rosarita ; son sein se souleva, ses joues se colorèrent d'une teinte pourprée, puis elles devinrent pâles comme la fleur du datura ; mais sa bouche resta muette.

— J'achève mon récit, continua le narrateur. Après avoir arraché le fils du brave guerrier aux Apaches, nous nous dirigeâmes vers les prairies du Texas.

“ Je ne vous raconterai pas les dangers que nous avons courus, nous chasseurs de loutres et de castors, pendant six mois à peu près d'une vie errante, qui du reste n'est pas sans charme. Mais il en avait un parmi nous qui était loin de trouver cette existence agréable : c'était notre jeune compagnon.

“ Quand je le vis pour la première fois, je fus frappé de la résignation mélancolique dont son visage portait l'empreinte ; mais depuis, sa résignation semblait journallement diminuer et sa mélancolie augmenter. Le vieux chasseur, que je croyais son père (je sais maintenant qu'il ne l'est pas), saisissait toutes les occasions de lui faire admirer la magnificence des grandes forêts dans lesquelles nous vivions, les scènes imposantes du désert, le charme de ces périls que nous bravions. Vains efforts rien ne pouvait chasser le chagrin qui le dévorait, et il ne semblait l'oublier que dans le danger, où il se précipitait avec ardeur. On eût dit que la vie n'était plus pour lui qu'un pesant fardeau, dont il cherchait à se débarrasser.

“ Plein de compassion pour lui, je disais souvent au vieux guerrier : “ La solitude n'est faite que pour l'âge mûr ; la jeunesse aime le bruit, la présence de ses semblables : retournons aux habitations.” Et le géant soupirait sans me répondre. Peu à peu, le front des deux chasseurs, qui aimaient leur jeune compagnon comme un fils, s'assombrit aussi. Une nuit que nous veillions, le jeune homme et moi, je lui rappelai un nom que six mois auparavant ses lèvres avaient laissé échapper pendant son sommeil ; j'appris alors la cause du chagrin qui le minait lentement. Il aimait, et la solitude n'avait fait que donner plus de force à une passion que vainement il avait espéré éteindre.

Le conteur se tut un instant et jeta un regard pénétrant sur la contenance de ses auditeurs, surtout sur celle de dona Rosario. Il semblait prendre un secret plaisir à exciter la jeune fille par le récit de toutes les circonstances les plus propres à faire vibrer le cœur d'une femme.

Guerrier et chasseur à la fois, l'hacendero ne cherchait pas à cacher l'intérêt que lui inspirait l'histoire de ces inconnus.

Rosarita, au contraire, s'efforçait, sous l'apparence d'une froideur étudiée, de dissimuler le charme que lui faisait éprouver ce roman de cœur et d'action dont le gambusino lui ouvrait si complaisamment les pages les plus émouvantes.

Le feu de ses grands yeux noirs, le coloris que retrouvaient ses joues démentaient pourtant ses efforts.

— Ah ! s'écria don Augustin, si ces trois braves eussent été sous les ordres du pauvre don Estévan, le sort de l'expédition eût sans doute été bien différent.

— Je le crois comme vous, répondit Gayferos. Dieu en avait disposé autrement. Cependant, reprit-

il, je ressentais vivement le désir de revoir mon pays ; mais la reconnaissance me faisait un devoir de ne point le manifester. Le vieux guerrier sembla le deviner et s'ouvrit à moi à ce sujet.

“ Trop généreux pour me laisser m'exposer seul aux dangers sans nombre du retour, le chasseur géant résolut de m'accompagner jusqu'à Tubac. Son compagnon ne mit aucun obstacle à cette résolution, et nous nous mîmes en route pour la frontière. Le jeune homme seul semblait nous suivre avec répugnance dans cette direction.

“ Je ne vous raconterai pas nos fatigues et les nombreuses difficultés que nous eûmes à surmonter pendant un long et périlleux voyage. Je veux pourtant vous parler d'un de nos derniers combats contre les Indiens.

“ Pour regagner le préside, il était nécessaire de traverser la chaîne des Montagnes-Brumeuses, et ce fut vers l'approche de la nuit que nous nous y trouvâmes engagés et obligés de nous y arrêter.

“ C'est un des endroits les plus fréquentés des Indiens gilènes, et nous n'y pouvions camper qu'avec la plus grande précaution.

“ Rien ne ressemble plus, je l'avoue, à la demeure des esprits de l'abîme que ces montagnes au milieu desquelles nous passâmes la nuit. A chaque instant des bruits étranges qui semblaient sortir des cavités des rochers venaient frapper nos oreilles ; c'était tantôt comme un volcan qui gronde sourdement, ou comme la voix d'une cataracte lointaine qui mugit, tantôt comme les hurlements des loups ou comme des gémissements plaintifs, et de temps à autre des éclairs sinistres déchiraient le voile de vapeurs éternelles qui couvre ces montagnes.

“ De peur de surprise, nous avions campé sur un rocher qui s'avancait comme une table au-dessus d'un assez large vallon ouvert à une cinquantaine de pieds au-dessous. Les deux chasseurs les plus âgés dormaient. Le plus jeune veillait : c'était son tour, qu'il avait, comme d'habitude, été forcé de revendiquer, car ses compagnons semblaient le voir avec peine partager ainsi leurs fatigues.

“ Pour moi, malade et souffrant, étendu sur le sol après de longs efforts pour gagner le sommeil, je venais enfin de m'endormir lorsqu'un rêve affreux me réveilla en sursaut.

“ — N'avez-vous rien entendu ? demandai-je au jeune homme à voix basse.

“ — Rien de nouveau, me dit-il, que les bruits des volcans souterrains qui grondent dans les montagnes.

“ — Dites plutôt que nous sommes ici dans quelque lieu maudit, repris-je ; et je racontai mon rêve au jeune homme.

“ — C'est peut-être un avertissement, dit-il gravement. Je me rappelle une nuit avoir fait un rêve semblable quand...

“ Le jeune homme s'interrompt. Il venait de s'avancer sur le bord du rocher. Je me traînai machinalement sur ses pas. Un même objet venait de frapper nos yeux en même temps.

— Un des esprits de ténèbres qui doivent habiter ces lieux semblait avoir pris tout à coup une forme visible. C'était une espèce de fantôme avec la tête et la peau d'un loup, mais droit sur ses jambes, comme une créature humaine. Je fis un signe de croix et une oraison ; le fantôme ne bougea pas.

— C'est le diable, murmurai-je.

— C'est un Indien, reprit le jeune homme ; tenez, voilà ses compagnons à quelque distance.

— En effet, nos yeux, déjà accoutumés à l'obscurité, purent distinguer une vingtaine d'Indiens étendus par terre, et qui, certes, ne nous croyaient pas si près d'eux.

— Ah ! madame, ajouta le gambusino en s'adressant à dona Rosario, c'était une de ces occasions pleines de dangers que le pauvre jeune homme cherchait avec tant d'avidité, et vous auriez eu comme moi le cœur navré en voyant la joie triste qui brilla dans ses yeux ; car, à mesure que nous nous éloignons du désert, sa mélancolie semblait redoubler.

— Éveillons nos amis, dis-je alors.

— Non, laissez-moi aller seul : ces deux hommes ont assez fait pour moi ; c'est à mon tour à m'exposer pour eux, et, si je meurs... eh bien, j'oublierai.

— En disant ces mots, le jeune homme s'éloigna de moi, fit un détour, et je le perdis de vue, sans cesser d'apercevoir cependant l'effrayante apparition toujours immobile à sa place.

— Tout à coup, je vis une autre forme noire qui s'élança sur le fantôme et le prit à la gorge ; les deux corps se confondirent en un seul ; la lutte fut courte et silencieuse, et l'on aurait pu croire que c'était celle de deux esprits. Je priai Dieu pour le noble jeune homme qui exposait ainsi sa vie avec tant de sang-froid et d'intrépidité. Peu de temps après je le vis revenir ; le sang coulait sur son visage d'une large blessure à la tête.

— Oh ! Jésus m'écriai-je, vous êtes blessé ?

— Ce n'est rien, dit-il ; à présent je vais éveiller mes compagnons.

— Que vous dirai-je, madame ? continua le gambusino ; mon rêve n'était qu'un avertissement de Dieu. Un parti d'Indiens que nous avions déroutés complètement à la Fourche... au Texas, veux-je dire, s'était remis sur nos traces pour venger le sang des leurs qui avait coulé sur les bords de... à l'endroit où nous avions délivré le jeune homme. Mais les Indiens avaient affaire à de terribles adversaires. Leur sentinelle, c'était le fantôme, avait été égorgée par le courageux jeune homme sans avoir eu le temps de jeter un cri d'alarme, et les autres, surpris dans leur sommeil, furent presque tous poignardés ; quelques-uns trouvèrent leur salut dans la fuite.

— La nuit n'était pas achevée, quand ce nouvel exploit fut accompli.

— Le grand chasseur s'empressa de panser la blessure de celui qu'il aimait comme son fils, et le jeune homme, accablé de fatigue, s'étendit par terre et s'endormit. Tandis que ses deux amis veillaient autour de lui pour protéger son sommeil, je

regardais avec tristesse ses traits altérés, sa figure pâle et sa tête ceinte d'un bandeau ensanglanté.

— Pauvre enfant ! interrompit doucement dona Rosario : si jeune encore de mener cette vie de périls incessants ! Pauvre père aussi, qui doit sans cesse trembler pour les jours d'un fils bien-aimé !

— Bien-aimé, comme vous dites, madame, reprit le conteur. Pendant six mois j'ai pu voir à chaque instant la tendresse infinie de ce terrible père pour son enfant.

— Le jeune homme reposait tranquillement, et sa bouche murmurait faiblement un nom, celui d'une femme, le même qu'il m'avait naguère révélé pendant son sommeil.

Les yeux noirs de Rosario semblaient interroger le conteur ; mais la parole expira sur ses lèvres entr'ouvertes, elle n'osa dire ce que son cœur murmurait à ses oreilles.

— Mais j'abuse de vos moments, continua Gayferos sans paraître remarquer le trouble de la jeune fille ; j'arrive à la fin de mon récit.

— Le jeune homme s'éveillait à l'instant où le jour commençait à paraître.

— Tenez, me dit le géant, allez là-bas, et vous compterez les morts que ces chiens nous ont laissés.

— Onze cadavres, reprit le gambusino, étendus sur le sol, et deux chevaux capturés attestaient la victoire de ces intrépides tueurs d'Indiens.

— Honneur soit rendu à ces redoutables inconnus ! s'écria don Augustin avec enthousiasme, tandis que sa fille, en frappant l'une contre l'autre ses deux petites mains, s'écriait à son tour, les joues enflammées, l'œil brillant d'un enthousiasme égal à celui de son père :

— C'est beau ! c'est sublime ! si jeune et si brave !

Rosario n'adressait ces éloges qu'au jeune inconnu, dont peut-être le sens exquis des femmes, qui semble parfois être une seconde vue, lui révélait le nom ignoré.

Le narrateur semblait jouir des louanges données à ses amis.

— Mais enfin vous apprîtes leur nom ! demanda timidement dona Rosario.

— Le plus âgé s'appelait Bois-Rosé ; le second, Pepe ou Dormillon ; quant au jeune homme...

Gayferos sembla chercher à se rappeler un nom sans paraître remarquer l'angoisse que dénotaient chez la jeune fille son sein agité, sa pâleur et ses narines gonflées.

À la similitude de position de Tiburcio avec celle de ce jeune inconnu, elle ne doutait pas que ce fût lui, et la pauvre enfant ramassait ses forces pour entendre son nom et ne pas pousser, en l'entendant, un cri de bonheur et d'amour.

— Quant au jeune homme, reprit le gambusino, il s'appelait Fabian.

À ce nom qui ne rappelait rien à la jeune fille et qui détruisit ainsi ses douces illusions, elle porta douloureusement la main sur son cœur, ses lèvres pâlirent, les couleurs que l'espoir avait rappelées sur ses joues s'éteignirent, puis elle ne put que répéter machinalement :

— Fabian !

En ce moment, le récit du gambusino fut interrompu par l'arrivée d'un domestique. Le chapelain pria l'hacendero de venir le joindre un instant, pour une affaire dont il avait à l'entretenir.

Don Augustin quitta la salle en annonçant qu'il allait revenir bientôt.

Le gambusino et la jeune fille restèrent seuls. Celui-ci contempla quelques instants en silence, et avec une joie qu'il cachait à peine, Rosarita éperdue et tremblante sous son écharpe de soie. Un sentiment secret disait à la pauvre enfant que Gayferos n'avait pas encore fini. En effet le gambusino lui dit doucement :

— Fabian portait un autre nom, madame : voulez-vous l'apprendre, pendant que nous sommes ici sans témoins ?

Rosarita pâlit.

— Un autre nom ? Oh ! dites, reprit-elle d'une voix frémissante.

— On l'avait appelé longtemps Tiburcio Arellanos.

Un cri de bonheur s'échappa du sein de la jeune fille, qui se leva de son siège, s'approcha du messenger de la bonne nouvelle et saisit sa main :

— Merci, merci, s'écria-t-elle, quoique mon cœur me l'eût déjà dit.

Puis elle traversa la salle en chancelant, et vint s'agenouiller sous une madone dans son cadre d'or.

— Tiburcio Arellanos, reprit le gambusino, n'est plus aujourd'hui que Fabian : et Fabian, c'est le dernier rejeton des contes de Mediana, une noble et puissante famille d'Espagne.

La jeune fille pria toujours, sans paraître entendre les paroles de Gayferos.

— Des biens immenses, un grand nom, des titres, des honneurs, voilà ce qu'il déposera aux pieds de la femme qui acceptera sa main.

La jeune fille continua sa fervente prière sans tourner la tête.

— Et cependant, reprit le gambusino, le cœur de don Fabian de Mediana n'a rien oublié de ce qu'avait appris le cœur de Tiburcio Arellanos.

Rosarita interrompit sa prière.

— Tiburcio sera ici ce soir.

Cette fois, la jeune fille ne pria plus. C'était Tiburcio, et non Fabian, comte de Mediana, Tiburcio pauvre et obscur, qu'elle avait tant pleuré. A ce nom seul elle écouta. Honneurs, titres, richesses, que lui importait ? Fabian vivait et l'aimait toujours : n'était-ce pas assez ?

— Si vous voulez vous rendre à la brèche du mur d'enceinte, où, le désespoir dans le cœur, il se séparerait de vous, vous l'y trouverez ce soir. Vous rappellerez-vous l'endroit que je veux vous dire ?

— Oh ! mon Dieu, murmura doucement la jeune fille, comme si je n'y allais pas tous les soirs !

Et, toujours inclinée devant l'image de la madone, Rosarita reprit sa prière interrompue.

Le gambusino contempla quelques instants cette ardente et belle créature agenouillée, son écharpe descendue jusqu'à sa taille, les épaules découvertes et caressées par les longues tresses de ses cheveux

qui tombaient en souples anneaux sur le sol ; puis il sortit de la salle.

## CHAPITRE XXIV

### LE RETOUR

Quand don Augustin Pena rentra, il trouva sa fille seule et toujours agenouillée ; il attendit qu'elle eût fini sa prière. La nouvelle positive de la mort de don Estévan préoccupait tellement l'hacendero, qu'il attribua naturellement à l'action pieuse de dona Rosarita un tout autre motif que le véritable. Il pensa qu'elle adressait au ciel de ferventes prières pour le repos de l'âme de celui dont on venait d'apprendre la fin mystérieuse.

— Chaque jour, dit-il, et pendant un an, le chapelain dira, par mon ordre, une messe à l'intention de don Estévan, car cet homme a parlé de la justice de Dieu qui s'est accomplie dans le désert. Ces paroles sont graves, et la manière dont il les a prononcées ne me laisse pas de doute sur sa véracité.

— Que Dieu ait son âme, répliqua Rosarita en se levant, et la reçoivent dans sa miséricorde si elle en a besoin.

— Que Dieu ait son âme ! répéta don Augustin avec onction ; ce n'était pas une âme ordinaire que celle du noble don Estévan de Arechiza, ou plutôt, pour que tu le saches, enfin, Rosarita, de don Antonio de Mediana, de son vivant, marquis de Casarcel et duc de l'Armada.

— Mediana, dites-vous, mon père ? s'écria la jeune fille ; quoi ! ce serait donc son fils ?

— De qui parles-tu ? demanda don Augustin étonné. Don Antonio n'a jamais été marié. Que veux-tu donc dire ?

— Rien, mon père, si ce n'est qu'aujourd'hui votre fille est bien heureuse !

En disant ces mots, dona Rosarita jeta ses bras autour du cou de son père, appuya sa tête sur sa poitrine, et l'inondant de ses larmes, elle se mit à sangloter. Mais ses sanglots n'avaient rien d'amer ; les larmes de la jeune fille coulaient doucement, comme la rosée que le jasmin d'Amérique laisse tomber le matin de ses cornets de pourpre.

L'hacendero, peu versé dans la connaissance du cœur féminin, ignorait la volupté que parfois les larmes font goûter aux femmes, et il ne comprenait rien au bonheur qui arrachait des sanglots à sa fille.

Il l'interrogea de nouveau ; mais elle se contenta de lui répondre, la bouche souriante et les yeux encore humides :

— Demain, je vous dirai tout, mon père.

L'honnête hacendero avait bien besoin, en effet, qu'on lui expliquât tout ce mystère dont il ne comprenait pas le premier mot.

— Nous avons un autre devoir à remplir, dit-il ; le dernier désir que m'exprima don Antonio en se séparant de moi était de te voir mariée au sénateur Tragaduros. Ce sera obéir à la volonté d'un mort que de ne pas différer ce mariage plus longtemps. Y vois-tu quelques obstacles, Rosarita ?

La jeune fille tressaillit à ces mots, qui rappelaient un fatal engagement dont elle avait essayé de bannir la mémoire. Sa poitrine se gonfla et ses larmes recommencèrent à couler.

— Bien, lui dit l'hacendero en souriant ; c'est encore du bonheur, n'est-ce pas ?

— Du bonheur ? répéta Rosarita avec amertume ; oh ! non, non, mon père.

Don Augustin était plus dérouté que jamais ; car toute sa vie il s'était plutôt appliqué à deviner les ruses des Indiens, contre lesquels il avait longtemps disputé son domaine, qu'à scruter le cœur des femmes.

— Oh ! mon père ! s'écria Rosarita, ce mariage serait aujourd'hui l'arrêt de mort de votre pauvre enfant.

A cette brusque déclaration qu'il était loin de révoir, don Augustin demeura stupéfait, et, maîtrisant à peine l'irritation qu'elle avait fait naître chez lui :

— Quoi ! s'écria-t-il avec vivacité, n'avais-tu pas consenti toi-même à ce mariage depuis un mois ? N'avais-tu pas fixé pour son accomplissement l'époque où nous saurions si don Estévan ne devait plus revenir ? Il est mort ; que veux-tu donc à présent ?

— J'avais, il est vrai, fixé ce terme.

— Eh bien ?

— Mais j'ignorais alors qu'il fût vivant.

— Don Antonio de Mediana ?

— Non, don Fabian de Mediana, reprit faiblement Rosarita.

— Don Fabian ? Qui est-ce Fabian dont tu parles ?

— Celui que nous appelions, vous et moi, Tiburcio Arellanos.

Don Augustin demeura muet de surprise ; sa fille profita de son silence.

— Quand j'ai consenti à ce mariage, dit-elle, je croyais que don Fabian était à jamais perdu pour nous ; j'ignorais qu'il m'aimât encore, et cependant... jugez si moi je vous aime, mon père... jugez quel douloureux sacrifice je faisais à ma tendresse pour vous... Je savais bien...

En disant ces paroles, l'œil armé de toute la fascination de son doux regard voilé par ses larmes, la pauvre fille s'approchait insensiblement, puis elle s'élança tout à coup et, appuyant sa tête sur l'épaule de son père pour cacher la rougeur de son visage.

— Je savais cependant que je l'aimais toujours, murmura-t-elle tout bas.

— Mais de qui veux-tu parler ?

— De Tiburcio Arellanos, du comte Fabian de Mediana, qui ne sont qu'une seule et même personne.

— Du comte de Mediana ? répétait don Augustin.

— Oui ! mais, s'écria passionnément Rosarita, je n'aime encore en lui que Tiburcio Arellanos, tout noble, tout puissant, tout riche que puisse être aujourd'hui Fabian de Mediana.

Noble, puissant et riche sont des mots qui sonnent toujours bien à l'oreille d'un père ambitieux, quand ils s'appliquent à un jeune homme qu'il aime et qu'il estime, mais qu'il croit pauvre. Tiburcio

Arellanos n'aurait obtenu de don Augustin qu'un refus, tempéré il est vrai par des paroles affectueuses ; mais aujourd'hui Fabian de Mediana n'avait-il pas bien des chances en sa faveur ?

— Me diras-tu comment Tiburcio Arellanos peut être Fabian de Mediana ? demanda don Augustin avec plus de curiosité que de colère ; qui t'a donné cette nouvelle ?

— Vous n'êtes pas resté jusqu'à la fin du récit du gambusino, répondait dona Rosarita ; sans cela vous auriez su que ce jeune compagnon des deux intrépides chasseurs, dont il a noblement partagé les dangers, n'était autre que Tiburcio Arellanos, de venu aujourd'hui don Fabien de Mediana. Maintenant, quand seul et blessé il s'est éloigné de l'hacienda, par quelles circonstances a-t-il trouvé ces protecteurs inattendus ? Quelle parenté y a-t-il entre Tiburcio et le duc de l'Armada ? Voilà ce que j'ignore ; mais cet homme qui le sait vous le dira.

— Qu'on aille le chercher à l'instant même, dit vivement don Augustin, et il appela un serviteur à qui il donna l'ordre.

Don Augustin attendait avec une extrême impatience le retour de Gayferos ; mais on le chercha vainement : il avait disparu.

Nous dirons tout à l'heure le motif de cette disparition. Presque au même instant où l'on venait d'en informer l'hacendero et sa fille, un autre serviteur entra pour leur annoncer que Tragaduros mettait pied à terre dans la cour de l'hacienda.

La coïncidence du retour du sénateur et de la prochaine arrivée de Fabian était un de ces événements auxquels le hasard, plus souvent qu'on ne pourrait le croire, se plaît à donner lieu dans la vie réelle.

Rosarita, pour s'assurer un allié dans son père, se hâta de l'embrasser tendrement en lui témoignant tout son étonnement d'un miracle qui avait fait du fils adoptif d'un gambusino, l'héritier d'une puissante famille d'Espagne. Après avoir décoché comme un Parthe cette double flèche contre le sénateur, la jeune fille s'enfuit de la salle, aussi légère que l'oiseau qui s'envole.

Tragaduros fit son entrée en homme qui sent que l'annonce de sa présence est toujours bien reçue. Sa contenance était celle d'un gendre futur ; il avait la parole du père et le consentement de la fille, bien que ce consentement n'eût été que muet.

Cependant, malgré sa satisfaction de lui-même et sa certitude de l'avenir, le sénateur ne put s'empêcher de remarquer l'air grave et imposant de don Augustin ; il crut devoir l'interroger à cet égard.

— Don Estévan de Arechiza, le duc de l'Armada, n'est plus, dit l'hacendero ; nous avons perdu, vous et moi, un noble et précieux ami !

— Quoi ! mort ! s'écria le sénateur en voilant sa figure de son mouchoir de batiste brodée. Pauvre don Estévan ! je ne sais pas si je m'en consolerais jamais.

Son avenir, toutefois, ne devait pas être assombri par un deuil éternel, car le regret qu'il exprimait était loin d'être en harmonie avec ses pensées les-

plus secrètes. Tout en reconnaissant les nombreuses obligations qu'il avait à don Estévan, il ne pu s'empêcher de considérer que s'il eût vécu, il l'aurait obligé à dépenser en menées politiques la moitié de la dot de sa femme... un demi-million qu'il eût été forcé de jeter au vent !... "Je ne serai, il est vrai, se dit-il à lui-même, ni comte, ni marquis, ni duc de quoi que ce soit ; mais, dans ma manière à moi, un demi-million est plus agréable que des titres et doublera mes jouissances. Ce fatal événement rapproche d'ailleurs l'époque de mon mariage... Peut-être après tout n'est-ce pas un malheur que don Estévan soit mort !... Pauvre don Estévan, reprit-il tout haut, quel coup inattendu !.."

Tragaduros devait apprendre plus tard qu'il eût été bien plus heureux pour lui que don Estévan eût vécu. Nous le laisserons avec l'hacendero et nous suivrons Gayferos, car nous pensons que le lecteur sera bien aise de le retrouver.

Le gambusino avait sellé son cheval, et, sans être vu de personne, avait traversé la plaine et pris de nouveau la route qui conduisait au préside.

Le chemin, qu'il suivait déjà depuis longtemps, ne lui avait amené la rencontre que de rares voyageurs, et, lorsque par hasard quelque cavalier se montrait dans le lointain, le gambusino, au moment où il se croisait avec lui, échangeait un salut d'un air impatient ; évidemment ce n'était pas celui qu'il cherchait.

La journée s'écoulait, et ce ne fut que vers une heure assez avancée que Gayferos poussa une exclamation de joie à la vue des trois voyageurs qui s'avançaient au trot.

Ces voyageurs n'étaient autre que le Canadien, Pepe et Fabian de Mediana. Le géant était monté sur l'une de ces robustes mules, plus hautes, plus fortes que le plus grand cheval ; et cependant cette monture paraissait à peine en proportion avec la nature du gigantesque cavalier. Fabian et Pepe montaient les deux excellents coursiers qu'ils avaient conquis sur les Indiens.

Le jeune homme était bien changé depuis le jour où il entra pour la première fois à l'hacienda del Venado.

De douloureux et ineffaçables souvenirs avaient amaigri et fait pâlir ses joues ; quelques rides précoces sillonnaient son front, et dans ses yeux brillait un feu sombre qu'allumait la passion qui dévorait son cœur. Mais aux yeux d'une femme, sa pâleur, sa maigreur et l'état maladif de son regard devaient faire paraître le jeune comte de Mediana plus intéressant et plus beau.

Ce visage dont le soleil et la fatigue avaient ennobli les traits, ne devait-il pas rappeler à dona Rosarita un amour dont elle avait droit de se sentir heureuse et fière ? Ne devait-il pas raconter énergiquement tant de dangers bravés et s'entourer de la double auréole de la gloire et de la souffrance ?

Quant à la physionomie mâle des chasseurs, le soleil, la fatigue, les dangers de toute espèce ne l'avaient en rien altérée. Si le hâle avait pu brunir leur teint, sept mois de plus d'une vie aventureuse

dont ils avaient l'habitude n'avaient pas fatigué leur traits bronzés.

Ils ne témoignèrent aucune surprise lorsqu'ils aperçurent le gambusino ; mais une avide curiosité se peignit dans leurs yeux : un regard de Gayferos la satisfit bientôt, et la joie se répandit aussitôt sur leurs figures. Ce regard leur disait sans doute que tout allait au gré de leurs désirs. Fabian fut le seul qui manifesta quelque étonnement à la vue de son ancien compagnon si près de l'hacienda del Venado.

— Était-ce donc pour nous précéder ici que vous veniez prendre congé de nous près de Tubac ? demanda-t-il au gambusino.

— Sans doute ; ne vous l'avais-je pas dit ? répondit Gayferos.

— Je ne l'avais pas compris ainsi, reprit Fabian, qui, sans paraître attacher plus d'importance à tout ce qui pouvait se dire ou se faire autour de lui retomba dans le sombre silence qui lui était devenu habituel.

Gayferos tourna bride, et les quatre voyageurs continuèrent silencieusement leur marche.

Après une heure environ, pendant laquelle Gayferos et le Canadien échangèrent seuls quelques mots à voix basse, sans que Fabian, toujours absorbé, y prit garde, les souvenirs d'un passé qui n'était pas bien éloigné vinrent s'offrir en foule à la mémoire de trois des cavaliers. Ils traversaient de nouveau la plaine qui s'étendait au delà du Salto de Agua ; puis quelques instants après ils arrivaient au torrent lui-même, qui grondait toujours entre les pierres de ses berges. Un pont, aussi grossier que l'ancien, remplaçait celui qu'avaient précipité dans le gouffre les hommes qui dormaient maintenant du sommeil éternel dans ce val d'Or, objet de leur ambition.

Le Canadien avait mis pied à terre un instant.

— Tenez, Fabian, dit-il, ici se trouvait don Estévan ; les quatre bandits (j'en excepte cependant ce pauvre Diaz, l'effroi des Indiens) étaient là. Tenez, voici encore la trace des pieds de votre cheval, quand il glissa sur ce rocher en vous entraînant dans sa chute. Ah ! Fabian, mon enfant, je vois encore l'eau qui bouillonne sur vous, l'écho me semble répéter encore le cri d'angoisse que je poussai. Quel impétueux jeune homme vous étiez alors !

— Et aujourd'hui, dit Fabian souriant tristement, je ne suis donc plus le même ?

— Oh ! non : vous avez aujourd'hui pris le front mâle et stoïque d'un guerrier indien qui sourit aux tortures du poteau. Devant ces lieux, votre figure est calme, et cependant j'en suis sûr, les souvenirs qu'ils vous rappellent vous déchirent le cœur ; n'est-ce pas Fabian ?

— Vous vous trompez, mon père, reprit Fabian ; mon cœur est comme ce rocher, où, quoi que vous en disiez, je ne vois plus la trace des sabots de mon cheval, et ma mémoire est muette comme l'écho de votre propre voix qu'il vous semble encore entendre. Quand, avant de me laisser retourner vivre à jamais loin des hommes dans le fond des déserts, vous m'avez imposé pour dernière épreuve celle de revoir

tous les lieux qui pourraient me rappeler d'anciens souvenirs, je vous l'ai dit, ces souvenirs n'existent plus.

Une larme vint mouiller les yeux du Canadien ; mais il la cacha en tournant le dos à Fabian pour remonter sur sa mule. Les voyageurs traversèrent le pont de troncs d'arbres.

— Retrouvez-vous ici sur cette mousse, sur cette terre, l'empreinte des pas de mon cheval quand je poursuivais don Estévan et sa troupe ? demanda Fabian à Bois-Rosé. Non ; les feuilles tombées des arbres dans le dernier hiver l'ont effacée, l'herbe de la saison des pluies a poussé sur elle.

— Ah ! si je voulais soulever ces feuilles, écarter ces herbes, je retrouverais ces traces, Fabian, comme si je voulais fouiller les replis de votre cœur . . .

— Vous n'y retrouveriez rien, vous dis-je, interrompit Fabian avec quelque impatience . . . Je me trompe, reprit-il avec douceur, vous y retrouveriez un souvenir d'enfance, un de ceux auxquels vous êtes mêlé, mon père.

— Je vous crois, Fabian, je vous crois, vous qui avez été l'amour de toute ma vie ; mais je vous l'ai dit, je n'accepterai votre sacrifice que demain à pareille heure, et quand vous aurez tout revu, même cette brèche du mur d'enceinte, que vous avez franchie le cœur et le corps saignant tous deux de leurs blessures.

Un frisson semblable à celui du condamné à la vue d'un dernier et terrible instrument de torture passa dans les veines de Fabian.

Les voyageurs firent halte enfin dans cette partie de la forêt située entre le Salto de Agua et l'hacienda, dans la clairière où Fabian avait trouvé le Canadien et l'Espagnol comme des amis que Dieu lui envoyait de l'extrémité du monde.

Cette fois les ombres de la nuit ne couvraient pas ces lieux où régnait le silence des forêts d'Amérique, silence imposant quand le soleil, à son zénith, darde ses rayons ardents comme des lames de fer rougi ; quand la fleur des lianes referme son calice, que la tige de l'herbe s'incline languissamment vers la terre comme pour y chercher la fraîcheur, et que la nature entière, muette et plongée dans la torpeur, semble inanimée. Le mugissement lointain du torrent roulant ses eaux avec fracas était le seul bruit qui troublât à cette heure le calme de la forêt.

Les cavaliers débridèrent et dessellèrent leurs chevaux, qu'ils attachèrent à quelque distance. Comme ils avaient voyagé toute la nuit pour éviter la chaleur du jour, ils avaient résolu de faire leur sieste à l'ombre des arbres.

Gayferos fut le premier qui s'endormit ; l'affection qu'il portait à Fabian était sans alarmes pour l'avenir. Pepe ne tarda pas à l'imiter : le Canadien seul et Fabian ne fermaient pas l'œil.

— Vous ne dormez pas, Fabian ? dit Bois-Rosé à voix basse.

— Non ! mais vous, pourquoi ne prenez-vous pas quelque repos comme nos deux compagnons ?

— On ne dort pas, Fabian, dans les lieux consacrés par de pieux souvenirs, répondit le vieux chasseur.

Cet endroit est devenu saint pour moi. N'est-ce pas ici qu'un miracle s'est opéré, quand je vous ai retrouvé au fond de ces bois de l'Amérique, après vous avoir perdu sur l'immensité de l'Océan ? Je croirais être ingrat envers Dieu, si j'oublais ici même pour goûter le sommeil qu'il nous ordonne de prendre, tout ce qu'il a fait pour moi.

— Je pense comme vous, mon père, et je vous écoute, répondit le jeune comte.

— Merci, Fabian, merci aussi à ce Dieu qui m'a fait vous retrouver avec un cœur aussi noble qu'aimant. Tenez, voici les traces encore visibles du foyer près duquel j'étais assis ; en voici les tisons, noirs encore, quoiqu'ils aient été lavés par l'eau de toute une longue saison de pluie ; voici l'arbre contre lequel je m'appuyais, le soir du plus beau jour de ma vie ; elle a été embellie par vous ; car depuis que vous êtes redevenu mon fils, chaque jour de mon existence a été un jour de bonheur pour moi, jusqu'au moment où j'ai dû comprendre que ma tendresse pour vous n'était pas celle dont a soif le cœur de la jeunesse.

— Pourquoi revenir toujours sur ce sujet, mon père ? répondit Fabian avec cette douceur résignée, plus poignante que les plus amers reproches.

— Soit ; ne parlons plus de ce qui peut vous être pénible ; nous en reparlerons après l'épreuve à laquelle j'ai dû vous soumettre.

Le père et le fils, car nous pouvons bien les appeler ainsi, gardèrent de nouveau le silence pour n'écouter que les voix de la solitude. Qui pourrait dire tout ce que ces voix racontent à une âme blessée ?

Le soleil descendait vers l'horizon, un léger zéphyr caressait de son souffle le feuillage des arbres ; déjà, voltigeant de branche en branche, les oiseaux reprenaient leur ramage, les insectes frétilaient sous l'herbe, le mugissement des bestiaux se faisait entendre dans le lointain : c'étaient les hôtes de la forêt qui saluaient le retour de la fraîcheur.

Les deux dormeurs s'éveillèrent.

Après un court et substantiel repas, dont Gayferos avait apporté les ingrédients de l'hacienda del Venado, les quatre voyageurs attendirent dans le calme et le recueillement l'heure suprême.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que le ciel d'azur qui s'élevait au-dessus de la clairière se fût assombri.

Peu à peu cependant la clarté du jour diminuait à l'approche du crépuscule, et bientôt des milliers d'étoiles brillèrent au firmament, comme autant d'étincelles semées par le soleil après avoir achevé sa course ; puis enfin, comme ce soir, objet de tant de souvenirs, où Fabien blessé arrivait au foyer du Canadien, la lune vint blanchir la cime des arbres et la mousse des clairières.

— Allumerons-nous du feu ? demanda Pepe.

— Sans doute. Quoi qu'il arrive, nous passerons la nuit ici, répondit Bois-Rosé. N'est-ce pas votre avis, Fabian ?

— Peu m'importe, répondit le jeune homme ; ici ou là-bas, ne sommes-nous pas toujours ensemble ?

Fabien avait compris depuis longtemps, nous l'avons dit, que le Canadien ne pourrait vivre, même avec lui, au sein des villes, sans regretter toujours la liberté et l'air des déserts ; il savait aussi que vivre sans lui serait plus impossible encore, et il s'offrait généreusement en holocauste aux dernières années du vieux chasseur.

Bois-Rosé avait-il compris toute l'étendue du sacrifice de Fabian, et cette larme qu'il avait dérobée le matin n'était-elle pas une larme de reconnaissance ? Nous lirons tout à l'heure plus couramment dans le cœur du Canadien.

Les étoiles marquaient onze heures.

— Partez, mon enfant, dit Bois-Rosé à Fabian. Arrivé près de l'endroit où vous vous êtes séparé d'une femme qui peut-être vous aimait, mettez la main sur votre cœur ; si vous ne le sentez pas battre plus vite, revenez, car vous aurez vaincu le passé.

— Je reviendrai, mon père, répondit Fabian avec un ton de fermeté mélancolique ; les souvenirs sont pour moi comme le souffle du vent, qui passe sans s'arrêter et sans laisser de trace.

Il se mit en marche à pas lents. Une brise fraîche tempérant les chaudes exhalaisons de la terre. La lune resplendissante éclairait la campagne, au moment où après avoir laissé l'enceinte de la forêt, Fabian arriva dans ces terrains vagues qui s'étendaient entre elle et le mur de clôture de l'hacienda.

Jusque-là il avait marché d'un pas ferme, quoique lent ; mais quand, à travers la vapeur argentée de la nuit, il aperçut le mur blanc au milieu duquel se dessinait la brèche encore ouverte, ses pas se ralentirent et ses jambes tremblèrent sous lui. Était-ce sa prochaine défaite qu'il redoutait ? car une voix intérieure lui criait d'avance qu'il était vaincu ; ou bien étaient-ce ses souvenirs qui, plus vifs et plus poignants, montaient en ce moment comme un flot de la mer ?

Le silence était profond et la nuit claire, quoique vaporeuse. Tout à coup Fabian s'arrêta en tressaillant, comme le voyageur égaré qui croit voir un fantôme se dresser devant lui. Une forme svelte et blanche semblait se dessiner au-dessus de la brèche du mur d'enceinte. C'était comme une des fées des vieilles légendes du Nord, qui, pour les Scandinaves païens, flottaient au-dessus des brouillards. Pour un chrétien, c'était comme l'ange des premières et des seules amours.

Un instant, cette gracieuse apparition parut se fondre devant Fabian ; mais ce n'était que l'erreur de ses yeux, qui, malgré lui, se couvrirent d'un voile. La vision était toujours à la même place. Quand il eut la force d'avancer, il avança encore ; la vision ne s'évanouit pas.

Le cœur du jeune homme fut au moment de se briser dans sa poitrine ; car une idée horrible traversa son âme ; il pensa qu'il n'avait plus devant lui que l'ombre de Rosarita... et il eût mieux aimé mille fois la savoir dédaigneuse et impitoyable, mais vivante, que de la voir, morte, lui apparaître comme une ombre gracieuse et bienveillante.

Une voix, dont le timbre délicieux vibra à son oreille comme une note tombée du ciel, ne put dissiper son illusion, car cette voix disait :

— C'est vous, Tiburcio ? Je vous attendais.

La clairvoyance d'un esprit de l'autre monde ne pouvait-elle pas seule deviner son retour de si loin ?

— Est-ce vous, Rosita ? s'écria Fabian d'une voix éperdue, ou n'est-ce qu'une vision trompeuse qui va s'évanouir ?

Et Fabian restait immobile et cloué au sol, tant il redoutait de voir disparaître cette douce image.

— C'est moi, c'est bien moi, dit la voix.

— Oh ! mon Dieu, l'épreuve sera plus redoutable encore que je n'osais le penser, se dit Fabian.

Et il fit un pas ; mais il s'arrêta : le pauvre jeune homme n'espérait plus rien.

— Par quel miracle du ciel vous retrouvé-je ici ? s'écria-t-il.

— J'y viens tous les soirs, Tiburcio, répliqua la jeune fille.

Cette fois, Fabian se prit à trembler plus fort d'amour et d'espoir.

Rosarita, nous l'avons vu, lors de sa rencontre avec Fabian, avait préféré s'exposer à mourir plutôt que de lui dire qu'elle l'aimait. Depuis ce temps, elle avait tant souffert, tant pleuré, que cette fois l'amour fut plus fort que la pudeur virginale. La vierge a parfois de ces audaces que leur chasteté sanctifie.

— Approchez, Tiburcio, dit-elle ; tenez, voici ma main.

Fabian ne fit qu'un bond jusqu'à ses pieds, et il pressait convulsivement la main qu'on lui tendait ; mais il essaya vainement de parler.

La jeune fille arrêta sur lui un regard de tendresse inquiète.

— Laissez-moi voir combien vous avez changé, Tiburcio, reprit-elle... Oh ! oui, la douleur a laissé sa trace sur votre front, mais la gloire l'a ennobli. Vous êtes aussi brave que beau, Tiburcio ; j'ai appris avec orgueil que le danger ne vous a jamais fait pâlir.

— Vous savez, dites-vous ? s'écria Fabian ; mais que savez-vous ?

— Tout, Tiburcio, jusqu'à vos plus secrètes pensées, j'ai tout su, jusqu'à votre présence ici ce soir. Comprenez-vous?... et me voici !

— Avant que j'ose vous comprendre, Rosarita, car, cette fois, une méprise me tuerait sur l'heure, reprit Fabian, que ces mots et l'air de tendresse de la jeune fille avaient troublé jusqu'au fond de l'âme, voulez-vous répondre... à une question... si j'ose vous la faire ?

— Osez, Tiburcio, reprit tendrement Rosarita, dont la lune éclairait le front chaste et pur ; je suis venue ici pour vous entendre.

— Écoutez, dit le jeune comte : il y a six mois, j'ai eu à venger à la fois la mort de ma mère et celle de l'homme qui m'avait servi de père, Marcos Arellanos ; car, si vous savez tout, vous savez aussi que je ne suis plus...

— Vous n'êtes toujours pour moi que Tiburcio, interrompit Rosarita ; je n'ai pas connu don Fabian de Mediana.

— Le malheureux qui allait expier son crime, l'assassin de Marcos Arellanos, Cuchillo, en un mot, demandait grâce de la vie. Je ne pouvais la lui accorder, mais il s'écria : " Je la demande au nom de dona Rosarita, qui vous aime, car j'ai entendu..." Le suppliant était au bord d'un abîme ; j'allais lui pardonner pour l'amour de vous, quand un de mes compagnons le précipita dans le gouffre. Cent fois, dans le calme de la nuit, je me suis rappelé cette voix suppliante, et je me suis demandé, avec angoisse : " Qu'a-t-il donc entendu ? " Je vous le demande à vous, ce soir, Rosarita.

— Une fois, une seule fois ma bouche a trahi le secret de mon cœur ; ce fut ici, à cette même place, quand vous avez quitté notre demeure. Je vous répéterai ce que j'ai dit.

La jeune fille sembla recueillir ses forces pour oser dire à cet homme qu'elle l'aimait et le lui dire en termes clairs, passionnés ; puis, son front chaste, resplendissant de cette innocence virginale qui ne craint rien, parce qu'elle ignore tout, se leva sur Tiburcio.

— J'ai trop souffert, dit-elle, d'un malentendu, pour qu'il y en ait encore entre nous ; c'est donc mes mains dans vos mains, mes yeux sur vos yeux, que je vous répéterai ce que j'ai dit. Vous me fuyiez, Tiburcio ; je vous savais loin, je croyais que Dieu seul m'entendait, et je me suis écriée : " Reviens, Tiburcio ! reviens, c'est toi seul que j'aime ! "

Fabian, frissonnant d'amour et de bonheur, s'agenouilla pieusement devant cette sainte jeune fille, et s'écria d'une voix entrecoupée :

— A toi pour toujours, à toi ma vie future !

Rosarita poussa un léger cri ; Fabian se retourna et demeura comme frappé de stupeur.

Appuyé tranquillement sur le canon de sa longue carabine, Bois-Rosé était à deux pas, couvrant d'un regard d'une profonde tendresse le groupe des deux jeunes gens.

C'était la réalisation de son rêve dans l'îlot de Rio-Gila.

— Oh ! mon père, s'écria douloureusement Fabian, me pardonnez-vous d'avoir été vaincu ?

— Qui ne l'eût été à votre place, mon Fabian bien-aimé ? dit en souriant le Canadien.

— J'ai trahi mes serments, reprit Fabian ; je vous avais promis de ne plus aimer que vous. Pardon, mon père.

— Enfant, qui implorés un pardon quand c'est à moi de le demander ! dit Bois-Rosé. Vous avez été plus généreux que moi, Fabian. Jamais lionne qui arrache son lionceau des mains des chasseurs ne l'a emporté au fond de sa tanière avec un amour plus sauvage que je ne vous ai arraché aux habitations pour vous entraîner dans le désert. J'y étais heureux, parce qu'en vous se concentraient toutes les affections de mon cœur ; j'ai pensé que vous deviez l'être aussi. Vous n'avez pas murmuré, vous avez sacrifié sans hésiter les trésors de votre jeunesse. C'est moi

qui n'ai pas voulu qu'il en fût ainsi, et je n'ai encore été qu'égoïste au lieu d'être généreux : car, si le chagrin vous eût tué, je serais mort aussi.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Fabian.

— Ce que je veux dire, enfant ? Qui a épié votre sommeil pendant de longues nuits, pour lire sur vos lèvres les secrets désirs de votre cœur ? C'est moi. Qui a voulu accompagner jusqu'à cet endroit l'homme que votre intervention m'avait fait sauver des mains des Apaches ? Qui l'a envoyé vers cette belle et gracieuse jeune fille savoir s'il y avait dans son cœur un souvenir pour vous ? C'est encore moi, mon enfant, car votre bonheur m'est mille fois plus précieux que le mien. Qui vous a persuadé de tenter cette dernière épreuve ? C'est toujours moi, qui savais que vous y succomberiez ! Demain, vous disais-je, j'accepterai votre sacrifice ; mais Gayferos avait lu jusqu'à la page la plus secrète de l'âme de cette chaste enfant. Que me parlez-vous de pardon, quand, je vous le répète, c'est moi qui dois implorer le vôtre.

Le Canadien, en disant ces mots, tendit les bras à Fabian qui s'y précipita avec ardeur.

— Oh ! mon père ! s'écria-t-il, tant de bonheur m'effraye, car jamais homme ne fut heureux comme moi.

— L'amertume viendra quand Dieu l'aura voulu, dit solennellement le Canadien.

— Mais vous, qu'allez-vous devenir ? demanda Fabian avec anxiété. Votre éloignement serait-il pour moi la goutte de fiel mêlée à toute coupe de bonheur ?

— A Dieu ne plaise, mon enfant ! s'écria le Canadien. Je ne puis vivre, il est vrai, dans les villes ; mais cette demeure, qui sera la vôtre, n'est-elle pas sur la limite des déserts ? N'ai-je pas l'immensité autour de moi ? Je bâtirai avec Pepe... Holà ! Pepe, dit le chasseur à haute voix, venez ratifier ma promesse.

Pepe et Gayferos s'avancèrent à la voix du vieux chasseur.

— Je bâtirai avec Pepe, reprit-il, une hutte d'écorce et de troncs d'arbres sur l'emplacement où je vous ai retrouvé. Nous n'y serons peut-être pas toujours, il est vrai ; mais, s'il vous prend fantaisie plus tard d'aller revendiquer le nom et la fortune de vos pères en Espagne, ou d'aller un jour à ce vallon que vous savez, vous retrouverez toujours deux amis prêts à vous suivre jusqu'au bout du monde. Allez, mon Fabian, j'ose espérer être plus heureux que vous, car je jouirai d'un double bonheur, du mien... et du vôtre.

A quoi bon s'appesantir plus longtemps sur de pareilles scènes ? Le bonheur est si fugitif, si impalpable, qu'il ne supporte ni l'analyse ni la description.

— Il ne me reste plus qu'un obstacle maintenant, reprit le chasseur : le père de cette angélique créature.

— Demain il attend son fils, interrompit à voix basse Rosarita, dont la lune éclaira cette fois la rougeur.

— Eh bien ! laissez-moi bénir le mien, dit le Canadien.

Fabian s'agenouilla devant le chasseur.

Celui-ci ôta son bonnet de fourrure, et levant vers le ciel étoilé ses yeux humides :

— Oh ! mon Dieu, dit-il, bénissez mon fils, et faites que ses enfants l'aiment comme lui-même a aimé son vieux Bois-Rosé !

Le lendemain de ce jour, l'illustre sénateur s'en retournait tristement vers Arispe.

— Je savais bien, se disait-il, que je pleurerais toujours ce pauvre don Estévan. Il me resterait du moins encore de la dot de ma femme un titre d'honneur et un demi-million. Son absence a tout gâté. C'est certainement un grand malheur que don Estévan soit mort.

Quelque temps après, une hutte d'écorce et de troncs d'arbres s'élevait sur une clairière bien connue du lecteur. Bien souvent, Fabian de Mediana y faisait un pieux pèlerinage avec la jeune femme que les doux liens du mariage lui avaient donnée pour compagne.

Plus tard, bien plus tard, un de ces pèlerinages eut-il pour but d'aller réclamer le bras des deux intrépides chasseurs pour une excursion au val d'Or ou un voyage en Espagne ? Nous le dirons peut-être un jour ; mais qu'importe ! Bornons-nous, pour le moment à dire que, si le bonheur dans ce monde n'est pas une vaine illusion, on aurait pu en trouver

la réalité à l'hacienda del Venado, près de Fabien et du COUREUR DES BOIS.

FIN.

## Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue " L'APÔTRE " est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC

# L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE DE MARS

I — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU	
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.	
III — PROGRAMME MENSUEL :	
RELIGION.....	Eugène Achard
FRANÇAIS :	
Cours préparatoire et inférieur.....	Eugène Achard
Cours moyen.....	Émile Girardin
Cours supérieur.....	A. Thibault
Cours complémentaire.....	Wilfrid DuCap
LA REDACTION par l'image.....	Eugène Achard
UNE CHANSON par mois ( <i>L'amitié</i> ).	
LA LEÇON D'ANGLAIS.	
ARITHMÉTIQUE :	
Cours préparatoire, inférieur et moyen.....	Eugène Achard
Cours supérieur.....	Roch Pinsonneault
Cours complémentaire.....	Jules Chrusten
LE CALCUL RAPIDE.....	Eugène Achard

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,  
143, Villeneuve-Ouest, Montréal

# Table des matières

SEPTEMBRE 1927

## TEXTE

En Acadie, THOMAS POULIN, 1 — La Rica, MARIE BARRÈRE-AFFRE, (*Le Noël*), 2 — La mort d'Oendrak, HARRY BERNARD, 7 — Chronique littéraire : *L'Évolution du Canada français*, FERDINAND BÉLANGER, 9 — Éphémérides canadiennes : août 1927, 11 — La machine humaine : La tuberculose, LE VIEUX DOCTEUR, 14 — Les maladies de l'enfance : Paralysies flasques et spasmodiques chez le jeune enfant, DR PIERVAL, (*La Maison*), 16 — La bête humaine, PIERRE LÉPINE, 19 — Mademoiselle "pose", JEANNE LE FRANC, 20 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 20 — "Célébrités", JEANNE LE FRANC, 21 — Chansons (*poésie*), MARYEL, 21 — Pour s'amuser, 23 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 24.

## ILLUSTRATIONS

Une belle famille canadienne-française : M. et Mme Wilfrid Lachance et leurs seize enfants, 6 — Feu le Dr G. Ahern, 13 — Le T. H. Stanley Baldwin, 15 — Groupe des compagnons de Louis Riel, 21 — Une vieille maison de St-Jean-Port-Joli, 32.

OCTOBRE 1927

## TEXTE

En Ontario, THOMAS POULIN, 49 — De l'art au Ciel, R. VALDOR, 50 — La Croix colossale du Mont St-Hilaire, E.-Z. MASSICOTTE, (*Bul. des Rech. hist.*), 54 — Chien de Récollets, HARRY BERNARD, 56 — Chronique littéraire : *La Colonisation de la Province de Québec*, FERDINAND BÉLANGER, 60 — Éphémérides canadiennes : septembre 1927, 62 — La machine humaine : La tuberculose pulmonaire, LE VIEUX DOCTEUR, 65 — La justice sociale et la charité, PIERRE LÉPINE, 67 — L'art de démolir : En causant, JEANNE LE FRANC, 68 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 68 — Pour s'amuser, 69 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 70.

## ILLUSTRATIONS

Vue aérienne de Nimègue, 53 — La chute Montmorency à sec, 59 — Feu l'abbé Cyrille Samson, 63 — MM. les abbés A. Quenneville et J.-B. Michaud, 63 — L'hon. Sén. G.-C. Dessaulles, 64 — Volendam, un des plus beaux ports de pêche de Hollande, 96.

NOVEMBRE 1927

## TEXTE

Notre langue, THOMAS POULIN, 97 — Pour le mois de novembre, CH. DE H. (*Bull. par. liturgique*), 98 — Un voleur sacrilège sauvé par sa première communion, PAUL DES GENETS (*L'Ange Gardien*), 101 — Chronique littéraire *Médailles anciennes, Poèmes historiques*, FERDINAND BÉLANGER, 104 — Éphémérides canadiennes : octobre, 106 — La machine humaine : La tuberculose et ses manifestations, LE VIEUX DOCTEUR, 109. — Les maladies de l'enfance : Les méningites aiguës suppurées, DR PIERVAL (*La Maison*), 110 — Radio : Le radio pour les commentants, Abbé L.-M. BOLDUC, 112 — Savoir souffrir, PIERRE LÉPINE, 114 — Le travail personnel, BERTHE BERNAGE, (*Le Noël*), 115 — La mode et nos morts, JEANNE LE FRANC, 116 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 116 — La Maison (*poésie*), HERMAS BASTIEN, (*Les Eaux grises*), 117 — Pour s'amuser, 118 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 119.

ILLUSTRATIONS

L'appel de l'original, sur la rivière Vermillon, près de La Tuque, 103 — Le Séminaire de Saint-Hyacinthe, 106 — L'hon. R.-B. Bennett, 107 — L'hon. L.-A. Cannon, 108 — La halle Montcalm à Québec, 111.

DÉCEMBRE 1927

## TEXTE

1927, THOMAS POULIN, 145 — Le carillon de Santa-Fé, CÉRÉALIS (*L'Etoile Noëliste*), 146 — Ce qu'il advint à l'âne de la Crèche, LOUIS MERCIER, 151 — Éphémérides Canadiennes : novembre 1927, 153 — La machine humaine : La pleurésie, LE VIEUX DOCTEUR, 157 — De quelques maladies des yeux chez l'enfant, DR PIERVAL (*La Maison*), 158 — Un seul remède efficace : la volonté unie à la grâce de Dieu, PIERRE LÉPINE, 160 — L'Ouvrier méconnu, 161 — Histoire d'un petit sapin, JEANNE LE FRANC, 163 — Boîte aux lettres et les livres, JEANNE LE FRANC, 164 — Image de l'enfant, FRAGILE, 164 — De l'emploi du temps, 165 — Pour s'amuser, 166 — La légende des roses (*poésie*), (*Le Noël*), 166 — Les livres, 167 — Le Coureur des Bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 168.

ILLUSTRATIONS

Caravane passant près des Pyramides d'Égypte, 152 — Les RR. PP. Couture, Gagné et Plourde, C. SS. R., 153 — Feu l'abbé Henri Simard, 154 — Feu l'hon. Juge J.-L. Décarie, 154 — Feu l'abbé G. McCrea, 154 — S. G. Mgr R.-M. Rouleau, archevêque de Québec, 155 — Vue aérienne de Rotterdam, 156 — La famille de M. William Croteau, 162.

JANVIER 1928

## TEXTE

Notre peuplement, THOMAS POULIN, 193 — Marie Barbier de l'Assomption, MARIE-CLAIRE DAVELUY, (*La Revue Nationale*), 194 — Le fils de l'aiguilleur, COMMANDANT ELSE, 197 — Les deux pêcheurs du Mont Saint-Michel, PAUL FÉVAL, 199 — L'Australie, M. W., (*L'Etoile Noëliste*), 201 — Chronique littéraire : *La Dame blanche et Sur la Grand'route*, FERDINAND BÉLANGER, 203 — Éphémérides canadiennes : décembre 1927, 205 — La machine humaine : La pneumonie, LE VIEUX DOCTEUR, 208 — La religieuse et le musulman, 209 — Hier... Aujourd'hui, JEANNE LE FRANC, 210 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 210 — Le petit Roi, GOUTTE D'EAU, 211 — La terre et l'enfant (*poésie*), SULLY PRUDHOMME, 211 — Pour s'amuser, 212 — Oh ! maman que je voudrais avoir des ailes ! (*poésie*), L. DE BELLAIGUE, 212 — Les livres, 214 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 215.

ILLUSTRATIONS

Plaisirs d'hiver, 202 — L'église de Saint-Pierre in Montorio, à Rome, 205 — Le Pensionnat Saint-Jean-Berchmans à Québec, 207 — Scène de Hollande, 213 — La petite ville d'Enkhuisen, 240.

FÉVRIER 1928

## TEXTE

Une enquête, THOMAS POULIN, 241 — Le filou, amateur de diamants, 242 — A bord de la "Blanche-Etoile", NOEL MYRBLA, (*L'Etoile Noëliste*), 243 — Jean Bart, MAURICE THIÉRY, 248 — Éphémérides canadiennes : janvier 1928, 249 — La machine humaine : Le rhume, LE VIEUX DOCTEUR, 252 — Poème dramatique (*poésie*), HUGUES DELORME, 253 — Les bons et les mauvais remè-

des, PIERRE LÉPINE, 254 — Nos meilleurs amis : les livres, JEANNE LE FRANC, 256 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 256 — L'ortographe de la grand'mère, JEAN AICARD, 257 — Pour s'amuser, 258 — Les livres, 259 — Un bon coin de diligence, 260 — Le Coureur des Bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 261.

## ILLUSTRATIONS

S. G. Mgr G. Courchesne, évêque-élu de Rimouski, 249 — S. G. Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa, 250 — Napoléon Mathurin, 250 — Vue de Bethléem (partie ancienne), 251 — Les champs fertiles du Lac St-Jean 255 — Une partie de Bethléem moderne, 259 — L' "Empres of France" du Pacifique Canadien, 288.

MARS 1928

## TEXTE

Ce canal, THOMAS POULIN, 289 — La vengeance de M. "Doucement", H.-A. DOURLIAC, 291 — Un généreux petit cœur, E. DE L., c. ss. r., (*Annales de la Bonne Ste-Anne*), 293 — Bernard le poltron, HELLÈNE (*L'Etoile Noëliste*), 293 — Tourtes et tourtières, E.-Z. MASSICOTTE (*Bull. des Rech. hist.*), 297 — La charité du pastour, MARCEL D'ENTRAYGUES, 299 — Chronique littéraire : *Aux feux de la rampe*, FERDINAND BÉLANGER, 302 — Éphémérides canadiennes : février 1928, 304 — La machine humaine : L'emphysème pulmonaire, LE VIEUX DOCTEUR, 306 — Les maladies des paupières, DR PIERVAL (*La Maison*), 308 — L'Église catholique, PIERRE LÉPINE, 309 — Jésus-Ouvrier, FR. M.-J. GERLAUD, O.P. (*La Vie catholique*), 310 — Que faire... ?, JEANNE LE FRANC, 312 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 312 — Pour s'amuser, 313 — Les livres, 314 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 315.

## ILLUSTRATIONS

Vue des bouches du Cattaro, en Dalmatie, 290 — Vue de Tadoussac, avec son lac au premier plan, 296 — Dollard des Ormeaux et son fort... de glace, 301 — Une ancienne locomotive, 307 — Le "Couvento dos Jeronymos" à Lisbonne, 314 — Ancien fort portugais à Goa, 336.

AVRIL 1928

## TEXTE

Assurances sociales, THOMAS POULIN, 337 — Un bon placement, ANDRÉ VERTIOL (*L'Etoile Noëliste*), 338 — Maison unie, maison bénie, H.-A. DOURLIAC, 341 — Le précurseur des colons des Cantons de l'Est, (*Le Pionnier*), 342 — Éphémérides canadiennes : mars 1928, 344 — La machine humaine : la fluxion de poitrine, LE VIEUX DOCTEUR, 348 — Les enfants au jeu, ANNE RAE (*La Maison*), 349 — Comment arriver ?, PIERRE LÉPINE, 351 — Le tailleur de pierres, 352 — L'amitié, JEANNE LE FRANC, 354 — *Au temps des violettes*, 354 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 355 — L'hirondelle (*poésie*), SULLY PRUDHOMME, 355 — Pour s'amuser, 356 — Les livres, 356 — "Le Coureur des bois" (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 357.

## ILLUSTRATIONS

Le nouvel hôpital du Saint-Sacrement, à Québec, 345 — Palle Huld, 346 — La cuisson du pain au lac St-Jean, 347 — La leçon de boxe chez les nègres de l'Afrique, 353 — Habitation de colon au lac St-Jean, 355 — Un monastère bouddhiste à Leh, dans l'Inde, 384.

MAI 1928

## TEXTE

Le Congrès ontarien, THOMAS POULIN, 385 — Le "Meskine", RENÉ DUVERNE (*L'Etoile Noëliste*), 386 — Fumé

ou pas fumé... ?, PIERRE L'ERMITE (*Les Jeunes*), 389 — Les animaux chez Lafontaine, LUCIEN POULIOT (*Echo du Collège de Lévis*), 391 — La galette, (*Le Règne du Cœur de Jésus*), 393 — Chronique littéraire : Deux serviteurs de la pensée catholique et française chez nous, FERDINAND BÉLANGER, 394 — Éphémérides canadiennes : avril 1928, 396 — La machine humaine : La pneumonie de Bennett, LE VIEUX DOCTEUR, 400 — Culture physique, MONSIEUR REIGNE (*La Maison*), 401 — Comment arriver ?, PIERRE LÉPINE, 403 — Ma voisine, JEANNE LE FRANC, 405 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 405 — Prêtons à Dieu (*poésie*), VICTOR HUGO, 406 — Pour s'amuser, 407 — Les livres, 407 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 408.

## ILLUSTRATIONS

M. Wilfrid Pelletier, 396 — Feu Mgr T.-G. Rouleau, P.A., 397 — Feu l'abbé J.-E. Roy, 397 — Photographie prise au lac Ste-Agnès à l'arrivée des aviateurs du "Bre-men", 398 — Le macaroni séchant au soleil en Italie-399 — Entrée de la grotte dans la vieille église de la Nativité, à Bethléem, 404 — Vue de la ville de Hvar, en Yougo, Slavie, 406 — Vue aérienne de la Haye, en Hollande, 432.

JUIN 1928

## TEXTE

Une campagne, THOMAS POULIN, 433 — Le roitelet de Kersinao, JEAN POUJOLAT, 434 — Une nuit blanche (*Drame*), JEAN SANS-TERRE, 437 — Compliments royaux, 439 — Chronique littéraire : *La Pension Leblanc*, FERDINAND BÉLANGER, 440 — Éphémérides canadiennes — mai 1928, 442 — La machine humaine : La pneumokoniose, LE VIEUX DOCTEUR, 445 — La chimère de l'égalité, PIERRE LÉPINE, 447 — La bonne humeur, JEANNE LE FRANC, 448 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 448 — Le premier sourire (*poésie*), MARIE JENNA, 449 — Pour s'amuser, 450 — Les livres, 450 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 452.

## ILLUSTRATIONS

Bancs de neige sur la route de St-Gervais. Photographie prise le 10 mai, 439 — S. G. Mgr Georges Courchesne, 443 — L' "Empress of Australia", 444 — Vue générale de la ville de Chicoutimi, 446 — La récolte du houblon en Californie, 449.

JUILLET 1928

## TEXTE

Doute calculé, THOMAS POULIN, 481 — L'abeille paresseuse, 482 — L'ours polaire : Mœurs et habitudes, ÉMILE LAVOIE, I. C., (*La Forêt et la Ferme*), 485 — Souvenir de ma onzième année, VICTORIN GERMAIN, ptre. (*La Semaine religieuse de Québec*), 487 — Chronique littéraire : *Patrie intime*, FERDINAND BÉLANGER, 491 — Éphémérides canadiennes, 494 — La machine humaine et ses ennemis : Les moustiques, LE VIEUX DOCTEUR, 498 — Conjonctivites et kératites, DR PIERVAL. (*La Maison*), 500 — L'épargne, vertu sociale, PIERRE LÉPINE, 501 — Les anges par nos campagnes, JEANNE LE FRANC, 503 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 503 — La femme, la mode, les mœurs (*poésie*), X X X (*Le Messenger*), 504 — Pour s'amuser, 505 — Le Coureur des Bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 506.

## ILLUSTRATIONS

Paysage des Mille-Iles, Ontario, 490 — Vue du nouveau Collège Jean-de-Brébeuf, 495 — Vue du Collège de Lévis, 496 — Le "Duchess of Bedford", 497 — Le port de Québec, 527.

Août 1928

## TEXTE

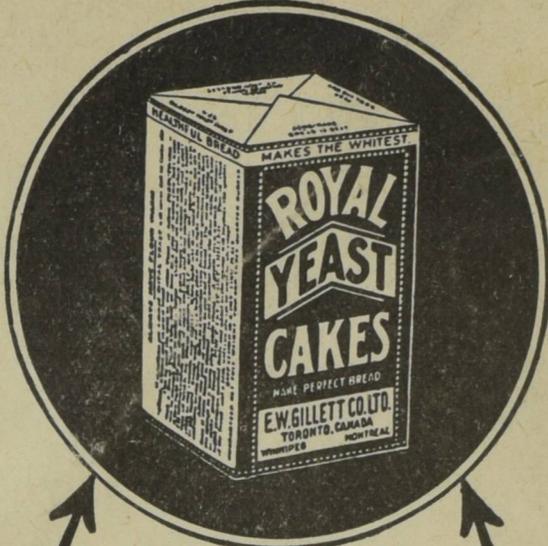
Au pays de Galles, THOMAS POULIN, 529 — Le remplaçant, ARTHUR DOURLIAC, 531 — Excursions dans le ciel, ABBÉ TH. MOREUX, 533 — Un inventeur Canadien Français à Paris, CHERCHEUR (*Le Bull. des Rech. hist.*), 535 — Chronique des Lettres : *Fées de la terre canadienne*, FERDINAND BÉLANGER, 537 — Éphémérides canadiennes, juillet 1928, 539 — Les maladies de l'enfance : Quelques symptômes de la maladie du cœur, Dr PIERVAL (*La Maison*), 541 — Recette contre l'enrouement, 542 — Où se trouve le vrai bonheur? PIERRE LÉPINE, 543 — Propos de vacances, JEANNE LE FRANC, 544 — Boîte aux Lettres, 544 — Les grand'mères (*poésie*), A. SÉGALAS, 545 — Pour s'amuser, 546 — Le Coureur des bois (*feuilleton*), GABRIEL FERRY, 547 — Table des matières, 574.

## ILLUSTRATIONS

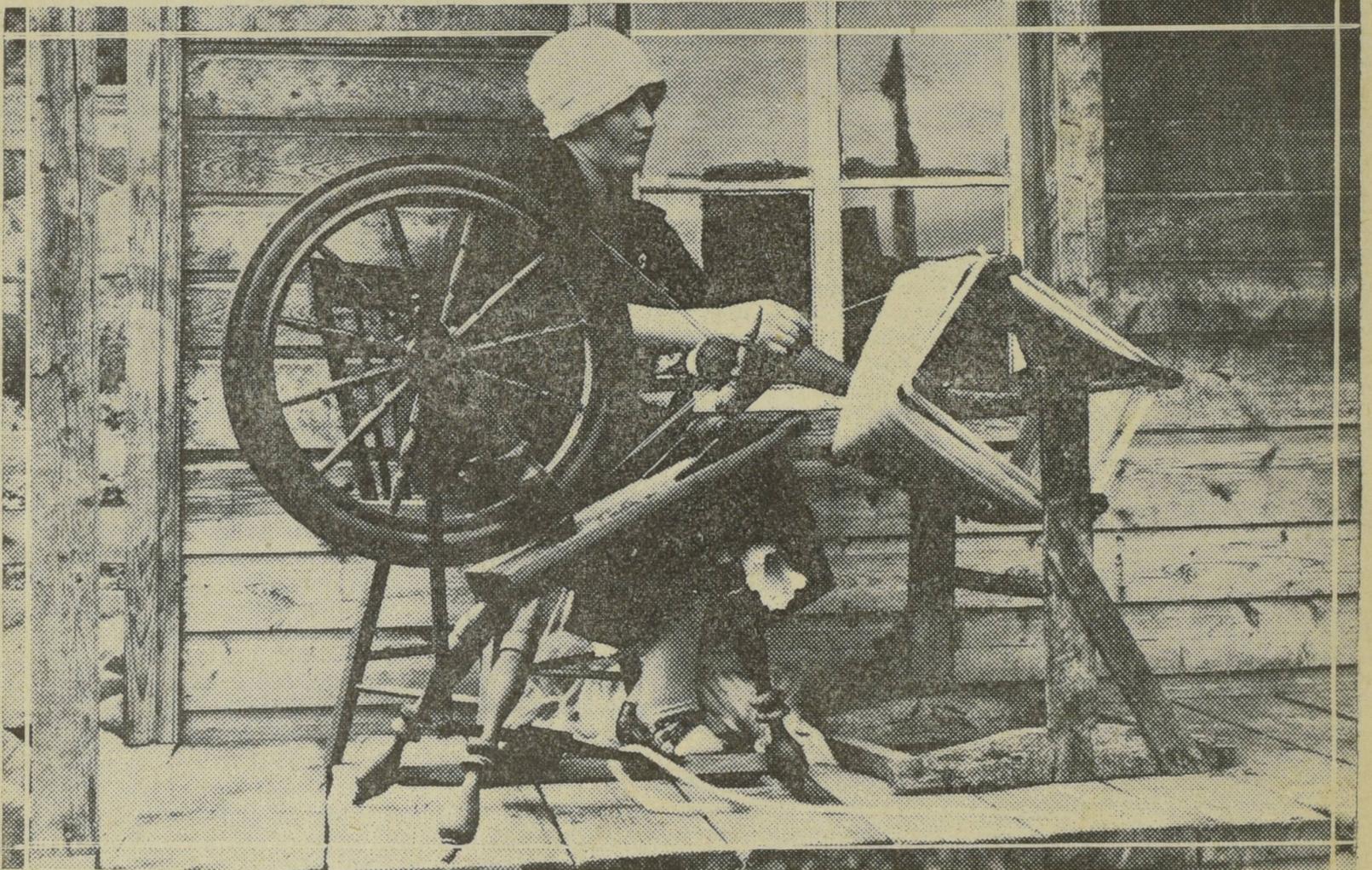
Caravane passant au pied du mont Sinaï, 530 — Vue de Port-Burwell, dans l'Ungava, 534 — Le métier à tisser, 536 — Feu Amable Proulx, 540 — Une industrie rurale en vogue autrefois dans nos campagnes, 576.

Quand par nos suffrages, nous délivrons une âme du purgatoire, nous faisons une chose aussi agréable à notre Seigneur Jésus-Christ que si nous l'avions racheté lui-même.

SAINTE BRIGITTE.



Fait un Meilleur  
Pain  
Demandez à votre  
épicier pour  
**LES GAULETTES  
DE LEVAIN  
ROYAL**  
LA QUALITE PLUS ELEVEE  
POUR AU-DELA  
DE 50 ANS



UNE INDUSTRIE RURALE EN VOGUE AUTREFOIS DANS NOS CAMPAGNES

H 44 = 71

E.B.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA  
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531359 8